

SAS 10



L'OR DE LA RIVIERE KWAI

par GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S n°10

L'Or de la Rivière Kwai



PRESSES DE LA CITÉ

CHAPITRE PREMIER

Le cri grave d'un gecko éclata tout près de l'oreille de Pong Punnak, le faisant sursauter. Le gros lézard était perché sur une stèle, en plein soleil, à un mètre de l'homme accroupi derrière un bouquet d'arbustes piqués d'orchidées sauvages d'un rouge flamboyant. Le Thaï compta les cris, vaguement inquiet : un nombre pair, cela portait malheur, un nombre impair, c'était bénéfique.

Après le huitième bruit caverneux, le silence retomba sur le grand cimetière, rompu seulement par le bruissement des eaux limoneuses de la rivière Kwaï qui défilaient rapidement de part et d'autre de la petite île, en contrebas. Le sampan avec lequel Pong Punnak avait atteint l'île était dissimulé dans de hautes herbes, à l'extrême pointe de l'île, à près d'un demi-mile.

Pong Punnak regarda le lézard, comme pour l'implorer de crier encore un peu, mais le saurien avait repris sa sieste, ses gros yeux globuleux recouverts d'une taie grisâtre.

Il était près de midi et le soleil tombait à pic sur les pierres tombales, toutes semblables, alignées sur plusieurs centaines de mètres. Des fleurs sauvages avaient poussé qui donnaient un air de fête à cet endroit qui aurait dû être sinistre.

Pour passer le temps, Pong Punnak s'amusa à déchiffrer l'inscription gravée dans la plaque près de laquelle il était caché ; en dépit du temps passé, les lettres se détachaient nettement : « Winston Stilwell, sergent, 2nd King's Own Yorkshire Light Brigade. 9 Janvier 1946. »

Pong Punnak, bien que courageux, était superstitieux. Tous ces morts autour de lui le troublaient. Bien qu'ils soient moins dangereux que les vivants qu'il poursuivait.

Peu de gens en Thaïlande connaissaient l'existence de cette immense nécropole. La petite île, située au milieu de la rivière Kwaï n'était qu'un cimetière, avec des allées rectilignes se

croisant sur plus d'un kilomètre, et, çà et là, les racines énormes d'un banian que les bulldozers n'avaient pu arracher.

Toutes les stèles rectangulaires dépassant le sol d'une vingtaine de centimètres étaient identiques. Et sur chacune d'elle, il n'y avait qu'une inscription : le nom, le grade et la date de la mort.

Sept mille hommes dormaient là leur dernier sommeil. Des Anglais, des Hollandais, des Américains, morts entre 1942 et 1946, de dysenterie, de privations ou sous les balles japonaises. Ils étaient venus à pied de Singapour, en construisant le chemin de fer Singapour-Rangoon, à raison d'un mort par travée. Le pont sur la rivière Kwaï, à lui tout seul, avait coûté trois mille vies. Après la guerre, les alliés avaient recherché tous les tumulus perdus dans la jungle pour rassembler les corps près du pont. Souvent on n'avait pas trouvé grand-chose et les tombes ne renfermaient que quelques débris.

En aval du pont, il y avait un second cimetière, sur la terre ferme, de huit mille tombes. Entre les deux, la charpente métallique qui avait remplacé la passerelle provisoire des Japonais, tremblait deux fois par jour sous le passage des trains.

Oubliés dans la jungle, à cent trente kilomètres de Bangkok, les morts n'avaient pas beaucoup de visites, sauf, de temps à autre, un ancien compagnon de combat, des touristes venus voir le pont ou des gens pour qui ces croix ne comptaient pas beaucoup...

Comme Pong Punnak, par exemple. Superstition à part, il se moquait éperdument des milliers de morts qui reposaient sous ses pieds. Ses petits yeux vifs ne quittaient pas la silhouette d'un homme en chemise blanche, les yeux dissimulés derrière des lunettes noires, qui attendait à l'extrémité nord du cimetière, accroupi près de l'eau.

De temps en temps, il jetait un coup d'œil sur les tombes et Pong s'aplatissait vivement derrière l'arbuste qui le protégeait. Une peur animale commençait à s'infiltrer en lui. Personne ne savait qu'il était là. Contrairement à la plupart des Thaïs qui ont des hanches de garçonnet et sont maigres comme des clous, il était assez corpulent et boudiné dans un complet bon marché, de tissu léger.

Soudain une grosse jonque, au pont recouvert de tôle ondulée, surgit au coude de la rivière, large de plus de deux cents mètres, venant droit vers l'homme qui attendait. Elle s'échoua sur le sable et deux hommes, grands et minces, des Thaïs du Nord métissés de Chinois, sautèrent sur l'île. À ce moment, un second personnage qui était resté caché derrière l'homme à la chemise blanche, sortit de sa cachette et s'avança vers les deux hommes. Pong Punnak sentit son cœur se rétrécir dans sa poitrine. Sans penser à essuyer la sueur qui coulait dans ses yeux, il assista à toute la scène, fasciné. Il vit les paquets de billets passer de main en main. Il était si absorbé qu'il sursauta quand le cri du gecko éclata tout près de son oreille.

Le reste se passa très vite. Les quatre hommes se tournèrent dans la direction du cri. Le sursaut de Pong avait fait apparaître un bout de son crâne. Dans la même seconde, le Thaï perçut le second cri du gecko et un appel guttural dans sa propre langue :

— Tue-le !

L'homme à la chemise blanche bondit vers Pong Punnak. Il s'arrêta à quelques mètres du bouquet d'arbres et son bras droit se détendit tandis qu'un objet brillant traversait l'air.

Pong Punnak boula comme un lapin. Il était à cinq mètres de l'arbuste quand le poignard lancé transperça le gros gecko, toujours sur sa tombe. Frappé à mort, le lézard poussa un hurlement prolongé, affreusement humain, un cri d'enfant qu'on torturerait.

En dépit des trente-cinq degrés, une sueur glaciale coula dans le dos du Thaï et il accéléra encore son allure. Il avait moins de trente secondes d'avance pour atteindre son sampan, à l'autre bout du cimetière.

L'homme à la chemise blanche cueillit au passage son arme, l'arrachant du corps du lézard agonisant, et plongea sur les traces du Thaï.

Zigzaguant entre les tombes, Pong Punnak courait, plié en deux, s'attendant à chaque seconde à sentir l'acier du poignard lui transpercer le dos.

Aucun des deux hommes ne vit une silhouette décharnée émerger lentement d'un bouquet d'arbustes, en bordure du cimetière. Un vieux Thaï, sec comme un coup de trique, la tête

abritée par un chapeau de latanier dépenaillé, vêtu d'une vieille robe de bronze. Le cri du lézard l'avait arraché à sa sieste.

Curieusement, il contemplait la poursuite. Il ne se passait jamais rien dans le cimetière qu'il était chargé d'entretenir contre un salaire dérisoire qu'on lui versait un an sur deux. Ce qui était quand même une bonne affaire car sa seule activité consistait à avoir défriché un coin entre deux tombes pour y planter un peu de pavot qu'il vendait aux paysans de la vallée.

Il vit les trois hommes debout près de la grosse jonque et décida d'aller s'informer.

* * *

Le poursuivant de Pong Punnak était plus rapide que lui. Parvenu presque au bout du cimetière, le Thaï se retourna et aperçut la chemise blanche à dix mètres derrière lui. Il n'aurait jamais le temps d'embarquer. Pris de panique, il plongea la main sous sa veste, pour prendre son colt cobra 38.

Ses doigts rencontrèrent un étui de cuir vide. Le pistolet avait dû tomber lorsqu'il était accroupi derrière la tombe. Affolé, il franchit d'un bond le dernier talus et enfonça dans le sable jusqu'aux chevilles. Encore à quatre pattes, il ressentit une douleur brûlante au côté, en même temps qu'un choc : la lame triangulaire d'un poignard venait de s'enfoncer dans son côté droit. Heureusement, en tombant, il bouscula son adversaire, plus léger que lui. Il y eut quelques secondes de lutte silencieuse, puis Pong, galvanisé par la terreur, prit le dessus. À toute volée, il envoya une manchette qui toucha l'autre à la gorge. L'homme à la chemise blanche dont les lunettes noires avaient volé plus loin, lâcha prise avec un hoquet.

Pong Punnak vomit sur lui, se redressa et tituba jusqu'au sampan. L'embarcation lui parut en plomb mais il parvint à la pousser dans l'eau et à s'affaler dedans. Aidé par le courant, il s'éloigna rapidement du bord au moment où son poursuivant se redressait.

Un éblouissement terrassa le Thaï et il ferma les yeux. Des oiseaux multicolores passèrent derrière ses paupières. À travers les doigts crispés sur sa blessure, il sentit le bouillonnement du

sang. Un filet coulait le long de sa hanche. Il se dit qu'il n'aurait pas la force de regagner la rive est. Et à cette heure, la rivière Kwai était déserte. Les rives défilaient de plus en plus vite. Trois kilomètres plus loin, il se fracasserait sur les rapides de Bor-Ploi, un cahot de rochers à fleur d'eau.

D'un effort surhumain, Pong Punnak parvint à prendre sa pagaie et mit le cap sur la rive est. Sa voiture, une petite Datsun, blue-bird, était cachée un peu plus haut près de la route. Il fallut au Thaï près de cinq minutes pour gagner la rive marécageuse. Il souffrait tellement qu'il ne se préoccupait même plus de ses éventuels poursuivants. Comme s'il avait eu un fer rouge dans le foie.

Pataugeant, à quatre pattes, dans la vase, il parvint à trouver un sentier à travers le fouillis de lianes d'arbres et de hautes herbes qui bordait la rive. Le sampan repartit tout seul dans le courant. Cassé en deux par la douleur, Pong Punnak avançait par à-coups, laissant échapper de petits gémissements.

Enfin, il perça le rideau de lianes, faisant fuir un singe et se retrouva sur la route. Déserte. Il souffla un peu au pied d'un bouquet d'énormes roseaux et songea à s'y cacher jusqu'au coucher du soleil. Mais il fallait qu'il parvienne à Bangkok, qu'il dise ce qu'il avait vu. Il sentait qu'il ne vivrait pas jusqu'au soir. Il lui fallut encore cinq agonisantes minutes pour atteindre la voiture. Il se laissa tomber sur le plastique brûlant avec un cri de soulagement.

Ses mains tremblaient tellement qu'il mit bien une minute à trouver le contact et à démarrer.

La Datsun s'ébranla. Affalé sur le volant, son mouchoir pressé contre sa blessure, Pong conduisait d'une main. Des lueurs fulgurantes passaient devant ses yeux. Et le sang continuait à couler le long de sa jambe. Il eut un sanglot en pensant aux cent vingt-cinq kilomètres de route jusqu'à Bangkok. Il n'y arriverait jamais.

Un quart d'heure plus tard, il passa un hameau. Inutile de stopper. Il n'y aurait ni médecin, ni téléphone. Et ses poursuivants l'y retrouveraient facilement.

La route sinuait entre des collines couvertes de jungle, suivant le lit de la rivière. Impossible de voir s'il était suivi. Le

Thaï négociait virage après virage, faisant hoqueter son moteur, ne changeant plus de vitesse, hypnotisé par le ruban goudronné qui se tordait devant ses yeux. Il n'avait plus mal, mais le bas de son corps était complètement engourdi maintenant. Il n'osait pas toucher à sa blessure. Soudain, sans transition, la jungle disparut pour faire place à une savane plate entrecoupée de rizières. La route quittait la vallée de la rivière Kwaï qui continuait au sud, vers la Malaisie. Le paysage ne changerait plus jusqu'à Bangkok. Encore cent kilomètres.

À demi-inconscient, Pong évita de justesse un gros camion chargé de bambous. Maintenant la route était toute droite. Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et aperçut un point dans le lointain. Une autre voiture.

Le sang battait dans ses tempes de plus en plus fort. La Datsun zigzaguait dangereusement d'un côté de la route à l'autre. Dans son demi-délire, Pong Punnak distingua un écriteau planté au bord de la route : Kanchanaburi, 1 kilomètre.

C'était un gros bourg où il y avait le téléphone. La Datsun s'engagea dans la rue principale, écrasée de chaleur.

Il n'y avait personne en vue. Pong Punnak ralentit devant une épicerie-restaurant chinoise, cherchant un téléphone. Il eut la force de stopper et d'appeler. Un gamin tout nu s'approcha :

— Téléphone, balbutia le Thaï.

Le petit désigna le mur, derrière le comptoir encombré de fruits tropicaux, de bananes et de bouteille de Coca-Cola, et s'enfuit en courant dans l'arrière-boutique.

Maintenant, il était sûr qu'il ne parviendrait jamais à Bangkok.

Il eut du mal à se décoller de son siège : le sang avait coulé, collant le tergal de son pantalon au plastique et formait maintenant une tache obscène et énorme sur ses fesses. Les quatre pas qui le séparaient du téléphone lui parurent interminables. De la main gauche, il s'accrocha au récepteur pendant qu'il cherchait dans sa poche une pièce de deux bahts. Mais ce n'était pas un taxiphone, il suffisait de décrocher et d'appeler Tinter.

Pong Punnak décrocha et composa le 110.

Par chance, l'opératrice vint en ligne immédiatement. D'une voix hachée, il donna le numéro qu'il voulait.

— Vite, murmura-t-il, je suis blessé. Vous me faites passer avant tout le monde. *Djing-djing*.¹

— *Djing-djing*, assura l'opératrice.

L'oreille collée à l'écouteur, Pong écoutait les craquements de la ligne et les efforts de la fille pour avoir le 32341 à Bangkok.

Une éternité. Appelé par le gosse, le Chinois était accouru de son arrière-boutique et regardait craintivement cet homme aux vêtements pleins de sang, les cheveux dans la figure, cramponné à son téléphone.

— Voilà votre numéro, annonça triomphalement l'opératrice à Pong Punnak.

Il ouvrait la bouche pour parler quand il entendit la sonnerie « occupé ». Ne voulant pas y croire, il s'accrocha, fit « Allô ! allô ! » Gentiment l'opératrice expliqua :

— Je vais vous rappeler. Vous êtes le 16 à Kanchanaburi, n'est-ce pas ?

Mais Pong Punnak n'entendait que le bourdonnement monotone de la sonnerie. Il ne prêta même pas attention au claquement de portière, derrière lui. Le Chinois voulut crier, mais il pensa à sa famille. D'un pas leste, il disparut, entraînant son petit-fils.

Dans le central de New Road, à Bangkok, miss Petti Udorn entendit un cri étouffé qui lui glaça le sang.

— Monsieur, monsieur, voilà votre numéro, il est libre maintenant. Parlez, supplia-t-elle.

À cent kilomètres de là, Pong Punnak était en train de mourir, la lame triangulaire du poignard lui déchirant le cœur.

Le tueur à la chemise blanche retira sa lame et la replongea un peu plus bas, avec un frisson voluptueux. Le corps de Pong Punnak, secoué des fibrillations de l'agonie n'offrait plus aucune résistance. Pourtant, l'autre continua à frapper, empêchant le corps de tomber complètement.

Enfin, il retourna le corps, serrant sa victime à la gorge de la main gauche et plongea sa lame juste au-dessus du nombril.

¹ Vrai de vrai.

Puis il accompagna le corps jusqu'au sol, fouillant la blessure d'un mouvement circulaire du poignet.

Quand le cadavre fut étendu sur le dos, derrière le comptoir, l'homme en chemise blanche se pencha et lacéra encore le visage de plusieurs coups, arrachant presque un œil. Il regrettait que l'autre soit mort trop vite. Il aurait aimé le punir encore plus d'avoir osé vomir sur lui.

En partant, il lui envoya un coup de pied et méchamment éventra un sac de riz. Puis il raccrocha le téléphone et regarda autour de lui.

La rue et l'épicerie étaient désertes. Il revint au corps et le fouilla rapidement, puis il repoussa le cadavre rondet et se redressa.

Derrière ses lunettes noires dont un verre était fêlé, le regard de l'assassin était impénétrable. Sans se presser, il remit son arme dans une gaine de cuir attachée à son mollet droit, sortit de la boutique et remonta dans la vieille voiture américaine arrêtée derrière la Datsun de Pong Punnak. Puis il démarra en direction de Bangkok.

Plusieurs minutes plus tard, le Chinois sortit craintivement de son arrière-boutique et se précipita sur le sac de riz éventré, appelant sa femme d'une voix aiguë pour qu'elle l'aide à le ramasser. Ce n'est que le dernier grain de riz ramassé qu'il jeta un coup d'œil au cadavre. Il le fouilla et empocha trois billets de cent bahts qui avaient échappé au tueur.

Alors, seulement, il envoya son petit-fils chercher la police à l'autre bout du village.

CHAPITRE II

L'énorme super-DC-8 des Scandinavian Airlines *Knud Viking* commença à descendre doucement au-dessus de la plaine russe piquetée de lumières. Il était une heure dix du matin. Dans la cabine, il régnait un silence presque absolu. On n'entendait que le chuintement de l'air contre le fuselage, les réacteurs étant au ralenti. Les plafonniers s'allumèrent, il y eut un léger grésillement du haut-parleur et la voix cristalline de l'hôtesse annonça :

— Mesdames et messieurs, nous allons nous poser dans quelques minutes à Tachkent, en Ouzbékistan soviétique, pour une escale technique d'une heure environ. Veuillez attacher vos ceintures et ne plus fumer. La température est de six degrés centigrades.

À l'avant de l'appareil, dans la cabine de première, un passager se redressa un peu brusquement, arraché à sa confortable somnolence et se pencha vers le hublot, vaguement inquiet : c'est toujours désagréable, lorsqu'on est un agent de la Central Intelligence Agency d'apprendre que l'on va se poser sur le territoire soviétique. Un enlèvement est si vite arrivé.

Certes, sur la liste des passagers du vol 971 Copenhague-Bangkok des Scandinavian Airlines, il était seulement fait mention de S.A.S. le prince Malko Linge, Autrichien de noble famille. Un investigateur consciencieux eût à la rigueur découvert que le prince Malko était également chevalier de l'Ordre des Séruphins, comte du Saint-Empire romain, chevalier d'honneur et de dévotion de l'Ordre souverain de Malte-Rien de commun avec une vulgaire et subalterne barbouze ! Comme quoi, il ne faut pas se fier aux apparences. Car S.A.S. le prince Malko était l'un des plus beaux fleurons de la Central Intelligence Agency, Division des plans, autrement

dit, actions de cape et d'épée avec un peu plus d'épée que de cape.

Ce qui ne l'empêchait pas d'appartenir authentiquement à une vieille famille autrichienne et de posséder un château historique à Liezen, près de Vienne, à cheval sur la frontière austro-hongroise. Les deux faits étant liés : Malko travaillait à la C.I.A. pour remettre son château en état et s'y retirer un jour. Mais c'était le tonneau des Danaïdes...

Malko s'étira et s'arracha à son moelleux fauteuil, défroissant son costume d'alpaga sombre. Karin, la ravissante hôtesse des premières se pencha sur lui au passage :

— Attachez votre ceinture, monsieur, s'il vous plaît.

Elle était fine et délicate, comme un saxe. À croquer.

Depuis Copenhague, il lui faisait une cour discrète. Et désespérée. À chaque allusion à leur prochain séjour à Bangkok, Karin montrait l'alliance à sa main droite. C'était la seule fausse note d'un voyage qui eût été merveilleux, s'il ne devait pas se terminer par des activités qui n'avaient pas grand-chose à voir avec le tourisme.

À bord du DC-8 des Scandinavian Airlines, Malko avait même trouvé sa vodka favorite, la « krebskaia ».

Un frémissement secoua l'avion : volets baissés, le DC-8 frôlait maintenant les faubourgs de Tachkent. Malko regarda sa montre : elle marquait 2 h 20, à l'heure de New York. Onze heures de décalage horaire. Il avait quitté New York la veille par le vol 912 et volé toute la nuit, se posant à Copenhague à neuf heures du matin. Heureusement qu'il avait pu dormir un peu dans une chambre de repos mise à la disposition des passagers par les Scandinavian Airlines.

La moitié de la terre d'une seule traite ! En plus, à New York, le blizzard soufflait comme au Groenland et il devait faire autour de trente-cinq degrés à Bangkok.

C'est David Wise, patron de la Division des plans à la C.I.A., qui avait découvert le nouveau vol des Scandinavian Airlines : New York-Bangkok direct via Tachkent et Copenhague, en survolant toute la Russie, le Transasian Express. À côté de l'ancienne route par le sud, avec les interminables escales à Paris, Rome, Beyrouth, Téhéran, Karachi, Calcutta, c'était le

paradis. Sans parler du temps gagné. Et pour Malko, chaque minute qui passait était précieuse.

Il avait beau être chouchouté par Karin qui lui apportait sa vodka favorite, une couverture pour ses pieds, un masque de repos pour pouvoir dormir, il n'arrivait pas à oublier les horribles documents qu'on lui avait montrés à Washington.

Il y eut un choc imperceptible : les cent cinquante tonnes du DC-8 venaient de toucher la piste. Malko eut un petit pincement de cœur en voyant des bombardiers *Bison* à l'étoile rouge. Le DC-8 stoppa à côté d'un énorme quadriréacteur russe, le nouvel *Iliouchine 112*. C'était si facile de venir en Russie maintenant.

Il n'était quand même pas tranquille en tendant son passeport au milicien en casquette verte qui confisquait provisoirement toutes les pièces d'identité des passagers. Son regard doré croisa celui du Russe et il sortit.

Une grande fille blonde de l'Aéroflot, avec un chignon blond et un tailleur bleu guidait les passagers vers le petit bâtiment où un grand calicot annonçait en anglais « Bienvenue à Tachkent ». De puissants projecteurs éclairaient des rangées d'appareils de l'Aéroflot.

L'aérogare était vieillot et laide. Au premier étage, une énorme mémère, sortie tout droit d'un roman de Dostoïevsky servait du thé et il y avait même un free-shop où tous les prix étaient en dollars. À se demander pourquoi la C.I.A. et le K.G.B. existaient encore.

Rassuré, Malko s'offrit deux bouteilles de vodka et une livre de caviar. Puis, il s'assoupit à moitié dans un fauteuil dur comme du bois jusqu'à ce qu'une hôtesse annonçât le départ des Scandinavian Airlines.

En dépit de l'heure tardive, une galerie de badauds regardait curieusement les Occidentaux, derrière la barrière fermant l'aéroport. Des têtes incroyables avec des casquettes à la Zola et d'impressionnantes moustaches de cosaques.

Le DC-8 de la Scandinavian longea les rangées d'*Iliouchines* peints en bleu avant de prendre la piste. En face d'eux, c'était l'Himalaya et de l'autre côté l'Asie. À peine l'avion eut-il décollé que la plupart des passagers se rendormirent. Sauf Malko. En dépit du confort de son fauteuil il n'arrivait pas à trouver le

repos. Il se pencha au hublot mais on ne voyait plus que les étoiles et une grande tache noire au-dessous du DC-8. Maintenant, il survolait l'Afghanistan. Dans six heures, Malko serait à Bangkok, en Thaïlande. À Bangkok, où son vieil ami, Jim Stanford avait disparu. David Wise avait pratiquement jeté Malko par la peau du cou dans l'avion de la Scandinavian, lui donnant même une voiture de service pour atteindre Kennedy Airport. Luxe incroyable, car la C.I.A. dépensait facilement un demi-million de dollars pour s'acheter des gadgets perfectionnés, mais avoir une voiture avec chauffeur si on n'appartenait pas à l'échelon A...

Brusquement, il fut pris d'une étrange angoisse. Ce n'était pas une affaire comme les autres qui l'amenait à Bangkok. Il y avait quelque chose d'horrible et de déroutant qui dépassait le cadre des histoires du service. Il revoyait David Wise dans son bureau monacal, éclairé seulement d'un petit projecteur, encastré dans le plafond qui projetait son faisceau dans les yeux des visiteurs, lui expliquant l'histoire. Il était situé au dix-septième étage et le vent glacé du blizzard qui soufflait à cent vingt à l'heure faisait trembler les épaisses glaces. Sinistre.

David Wise lui avait tendu un dossier avec quelques coupures de presse et avait demandé de but en blanc :

— Vous avez connu Jim Stanford, n'est-ce pas ? Malko avait plissé ses yeux dorés, plein de nostalgie.

C'était tout son passé qui remontait à la surface, ses débuts dans le métier d'espion. Après la guerre, Malko avait rencontré Jim Stanford chez des amis communs, à New York. Ils avaient tout de suite sympathisé.

Jim était un crack de l'époque héroïque de l'O.S.S., l'ancêtre turbulent de la Central Intelligence Agency. Pendant trois ans, il avait joué à cache-cache avec les Japonais dans les jungles impénétrables de Birmanie, de Thaïlande et de Malaisie. Ses renseignements avaient sauvé des milliers de vies chez les Alliés. Il parlait le thaï, le chinois, le malais et une demi-douzaine de dialectes locaux, et connaissait l'Asie du Sud-Est aussi bien que Washington Square.

À cette époque, Malko était à mille lieues de se lancer dans le Renseignement. Avec son goût des belles choses et le capital

dont il disposait, il aurait plutôt penché vers le métier d'antiquaire et de décorateur.

Mais, à la fin de la soirée, Jim Stanford l'avait pris à part et lui avait dit à brûle-pourpoint :

— Il y a une organisation qui se monte en ce moment, quelque chose de passionnant pour un homme jeune comme vous.

Il s'agissait simplement de la C.I.A. Malko avait revu Jim. Ce dernier l'avait présenté à des tas de militaires et de fonctionnaires très mystérieux. Toujours, Jim répondait de lui. À tel point que Malko, un peu éberlué, s'en était étonné. L'Américain lui avait alors dit :

— Pendant deux ans, j'ai survécu uniquement parce que j'ai toujours su à qui je devais accorder ou refuser ma confiance...

La prodigieuse mémoire de Malko, son charme et le fait qu'il avait fui le communisme avaient fait le reste. Il aurait pu faire une carrière administrative mais avait préféré le monde plus souple des agents « noirs ».

Jim Stanford avait guidé ses premiers pas et l'avait conseillé pour ses premières missions. Ils s'écrivaient de temps à autre et se retrouvaient toujours avec plaisir, réunis par une sorte de complicité. Ils étaient tous les deux de la même race. Indépendants et épris d'aventure.

Ce n'était pas un espion professionnel, mais un des derniers grands aventuriers. D'ailleurs, la guerre terminée, il n'avait pas regagné les U.S.A., avait épousé une Thaï ravissante et s'était établi marchand de soie thaï à Bangkok, spécialité où il avait très vite dépassé les autochtones. Grâce en partie aux contacts qu'il avait gardés dans la population locale.

Sa maison, à Bangkok était devenue une sorte de musée d'art thaï et khmer, une merveille que les antiquaires du monde entier visitaient avec ravissement.

Jim Stanford.

Malko ferma les yeux et revit en imagination sa haute silhouette mince, ses cheveux argentés et son air perpétuellement moqueur. Il l'avait revu deux ans auparavant, à New York. Jim était venu avec l'intention de monter un magasin à New York. Il avait renoncé, effrayé par le rythme de la ville et

avait repris l'avion pour sa Thaïlande qu'il adorait. Avant, il avait déjeuné avec Malko dans un petit bistrot de la 42^e Rue possédant une terrasse, chose rarissime à New York. Il semblait heureux et détendu.

— Les affaires, c'est amusant aussi, avait-il confié à Malko. Pour moi, le Renseignement c'est fini. Je pantoufle.

Malko avait levé les yeux sur David Wise.

— Qu'est-il arrivé à Jim Stanford ?

— Il a disparu. Il est sorti de chez lui un matin, comme d'habitude, après avoir embrassé sa femme, pour une promenade, et on ne l'a jamais revu. On a seulement retrouvé sa voiture. En parfait état. À cent vingt-cinq kilomètres de Bangkok. Depuis, plus rien. Pas de demande de rançon, pas de corps retrouvé, la police locale n'y comprend rien.

Dans le Renseignement, une disparition, ce n'est jamais un bon signe. Pourtant, bizarrement, il n'était pas inquiet. Il n'arrivait pas à imaginer qu'il puisse arriver quelque chose à Jim Stanford, l'indestructible. Apparemment Jim n'avait pas complètement pantouflé. Cette disparition sentait le coup tordu, très barbouze. Quand on a été dans cet engrenage-là, on n'en sort jamais tout à fait, qu'on le veuille ou non. Même si on vend de la soie.

— Cela vous ennuerait d'aller faire un tour à Bangkok ? avait demandé poliment David Wise.

De quoi faire sursauter Malko.

— En Thaïlande, il y a des tas de gens là-bas, avait-il protesté. Beaucoup mieux placés que moi. C'est une histoire locale. Il faut des informations sur place, des contacts. Le bureau de Bangkok est beaucoup mieux placé que moi, non ?

— Non.

À travers le bureau, David Wise avait tendu un paquet de photos à Malko.

— Regardez.

Malko avait failli les laisser tomber. Puis, fasciné d'horreur, les avait examinées attentivement. Elles représentaient toutes la même chose. Le corps d'une femme d'une cinquantaine d'années, étendu sur le carrelage d'une cuisine, dans une mare de sang. Les blessures étaient affreuses, la tête à demi détachée

du tronc, le dos et les jambes profondément entaillés. Malko ferma les yeux devant le cliché représentant ce qui avait été le visage. Insoutenable. La dernière photo représentait une hache, un vulgaire instrument à manche de bois. On y distinguait encore les taches de sang. Écœuré, Malko reposa les photos.

— Qui est-ce ?

David Wise était resté impassible.

— La sœur de Jim Stanford. Elle a été assassinée il y a quarante-huit heures. Trois jours après la disparition de son frère. Sans aucun motif apparent. Le bungalow où elle demeurait à Pacific Palisades, dans la banlieue de Los Angeles, n'a même pas été fouillé. Elle vivait seule. L'assassin ou les assassins n'ont laissé aucune trace.

« D'après ce que nous avons pu reconstituer, ils sont venus vers neuf heures du soir et sont repartis immédiatement, en voiture. Des voisins ont aperçu une Pontiac noire. C'est tout. Le F.B.I. a mis cinquante hommes sur l'affaire, mais je suis sûr qu'ils ne trouveront rien. La clé de ce meurtre est à Bangkok. Vous voyez que ce n'est pas une affaire locale, comme vous dites.

— Et la femme de Jim ?

Malko se souvenait des photos que son ami lui avait montrées. Une grande Asiatique au visage régulier et beau. Le chef du département des plans avait soupiré :

— C'est là qu'est le hic. On n'a pas touché un cheveu de sa tête. Je m'en suis assuré immédiatement.

— Pourquoi la sœur, alors ?

David Wise avait allumé une cigarette et soufflé la fumée droit devant lui :

— Si je le savais ! Je n'en ai pas la moindre idée. Et j'ai peur de la suite. Ce n'est pas par hasard que l'on a tué cette malheureuse de cette façon inhumaine, deux jours après la disparition de son frère.

« Dans notre métier, ces coïncidences-là n'existent pas. Aussi j'ai pensé à vous. Parce que Jim Stanford est en danger et que j'ai l'impression qu'il va falloir beaucoup d'astuce pour lui sauver la peau, s'il est encore temps. Il y a une raison supplémentaire à votre départ : Jim n'appartient plus au Service

depuis des années. Mais il nous a rendu de tels services que je ne peux pas le laisser tomber dans un moment pareil. Mais je ne peux pas non plus demander au colonel White de tout laisser tomber pour retrouver Jim Stanford. Il me faut un outsider, qui se consacre entièrement à cette affaire.

— Qui est le colonel White ?

— Le chef de notre bureau de Bangkok. Il vous aidera dans la mesure du possible. Mais il a ses problèmes, lui aussi.

Et voilà. David Wise lui avait souhaité bonne chance comme d'habitude. Ce qui n'empêcherait pas le pépin, un jour. Avant de le quitter, devant la porte verte de son bureau, il avait ajouté d'une voix un peu moins officielle :

— S.A.S., tâchez de retrouver Jim vivant. C'est un type formidable. Si vous saviez tout ce qu'il a fait pendant la guerre. Un type formidable, avait-il répété, au moment où les portes de l'ascenseur s'ouvraient silencieusement.

Et pour une fois, Malko n'avait pas discuté le prix de sa mission.

Maintenant, bercé par le ronronnement des réacteurs, il essayait d'ordonner ses idées. Pourquoi ceux qui avaient fait disparaître Jim Stanford ne s'étaient-ils pas attaqué à sa femme, mais à sa sœur, à des milliers de kilomètres de la Thaïlande ? Quel lien y avait-il entre ces deux personnages ? La sœur de Jim n'avait jamais eu aucun contact avec les services secrets, d'après ce qu'on savait à la C.I.A.

S'il arrivait à découvrir le lien entre le meurtre et la disparition, il aurait beaucoup avancé.

Mais, pour l'instant, il ne disposait d'aucun élément. Et il fallait d'abord savoir si Jim était encore vivant, s'il y avait moyen de le sauver. Étant donné la sauvagerie avec laquelle sa sœur avait été assassinée, il y avait de quoi frissonner. En tout cas, cela sentait l'Asie à plein nez, ce mélange de mystère et de cruauté apparemment gratuite. Mais Malko connaissait l'Extrême-Orient et savait qu'en Asie rien n'est jamais gratuit.

Le Pakistan défilait au-dessous des ailes du DC-8 des Scandinavian Airlines lorsque la belle Karin déposa sur les genoux de Malko un menu. « Le dernier repas à l'européenne avant le Siam », pensa-t-il.

Aussi, lut-il avec attendrissement que la Scandinavian se recommandait de la Chaîne des rôtisseurs, la plus vieille société gastronomique du monde.

Cinq minutes plus tard, complètement réveillé, il étalait du caviar à la petite cuillère sur un toast, arrosé d'une demi-bouteille de brut Moët et Chandon 1961.

Et ce n'était qu'un breakfast ! Goinfré de caviar, il abandonna sur le bord de son assiette les *smôegasbrod* de hareng fumé et de saumon.

La Scandinavian ne plaisantait pas. On aurait cru un petit déjeuner de boyard, chez Maxim's à la belle époque. Il fallait bien que le métier d'espion ait des contreparties. Et Malko aimait bien vivre. Il ne savait jamais si la femme qu'il embrassait ne serait pas la dernière ou s'il aurait le temps de digérer son ultime repas.

Pendant que le DC-8 filait à neuf cent soixante à l'heure au-dessus de l'Inde, il s'assoupit. Il sentit les douces mains de Karin qui déployaient une couverture sur ses genoux et il plongea dans le néant. Le caviar avait eu raison de ses angoisses.

Lorsqu'il se réveilla, il crut rêver. Une Asiatique moulée dans un long sari orange, somptueux et pudique, avec un chignon compliqué, et d'immenses yeux bridés s'inclinait devant lui avec un plateau chargé de petites serviettes brûlantes.

— Nous allons arriver à Bangkok, dit en anglais impeccable la ravissante apparition. Voulez-vous vous détendre ?

C'était la surprise de la Scandinavian : une hôtesse thaï entrant en service sur le dernier tronçon du Transasian. Pour familiariser les voyageurs avec l'Extrême-Orient.

Malko se pencha par le hublot : en dessous, la jungle épaisse des collines de Birmanie s'étendait à perte de vue, avec çà et là le ruban argenté d'une rivière. L'immense appareil descendait doucement. Ils atterriraient à Bangkok à dix heures du matin comme prévu.

Il alla se raser et se rafraîchir le visage à l'eau de Cologne. Puis, il mit ses lunettes noires. Ni par coquetterie, ni par crainte du soleil, mais pour dissimuler ses yeux d'or. Une coulée de métal liquide difficile à oublier. Détail ennuyeux pour un agent secret.

Dans un impeccable *kiss-landing*, le DC-8 toucha la piste de l'aéroport de Don-Muang.

L'hôtesse annonça :

— Nous venons d'atterrir à Bangkok. Il est dix heures cinq, heure locale. Les Scandinavian Airlines vous souhaitent un bon séjour...

En dépit de l'heure matinale, il faisait déjà mortellement chaud. Un groupe d'Hindous en souffrance dans l'aéroport regarda les nouveaux arrivants d'un œil terne.

Un Convair 850 des Cathay Airlines décolla dans un bruit de tonnerre.

Un panneau annonçait dans le hall « Bienvenue pour l'année du tourisme. » Ironie muette pour Malko. À tout hasard il avait apporté sa Samsonite à double-fond contenant le pistolet automatique extraplat dont il ne se séparait pas en mission. Une arme qu'on pouvait porter sous un smoking sans avoir l'air d'un voyou. Mais dont il avait horreur de se servir.

Personne ne l'attendait. Plus prudent. La douane passée, il hésita une seconde au milieu des chauffeurs de taxis qui se battaient pour le conduire en ville. Il choisit le moins sale, discuta pour la forme, obtint un rabais de vingt bahts et grimpa.

Jusqu'à Bangkok, la route filait toute droite, entre deux rizières. Ça et là, des Thaïs à demi nus pataugeaient dans la boue noirâtre au milieu des buffles, à la recherche d'on ne sait quoi.

Bangkok. Malko n'y était jamais venu, mais avait entendu les récits émerveillés des agents qui y étaient allés. Un paradis pour les hommes, disait-on.

En attendant, le paysage était plat et morne. Ils croisèrent un gros camion-citerne qui avait raté un pont et gisait, les pneus en l'air, dans la vase d'un *khlong*².

Puis un jeune bonze drapé dans une robe safran, sa besace à l'épaule, traversa la route et le chauffeur freina brutalement. Les Thaïs sont très pieux et les bonzes en profitent : trente mille bonzes pour une population de trente millions.

² Canaux.

Le taxi mit près d'une heure à atteindre les faubourgs de Bangkok. La circulation se fit plus dense et devint très vite inextricable. Bangkok était une ville sale, animée et incroyablement étalée : toujours les mêmes interminables avenues aux noms imprononçables coupées de rond-points, où le magma des véhicules atteignait des sommets jamais vus par Malko : une femme enceinte dans un taxi avait le temps de mettre au monde, non un enfant mais des quintuplés.

Cela grouillait d'échoppes, de restaurants, de boutiques sans vitrine, où l'on entre de plain-pied. Et des temples. Partout. Leurs toits oranges, verts ou rehaussés d'enluminures surgissaient à chaque coin de rue. Les Thaïs passent leur temps à en bâtir.

Le taxi coupa plusieurs khlongs. Bangkok est une ville à demi lacustre, la Venise de l'Extrême-Orient. Les khlongs sont remplis d'une eau jaunâtre et nauséabonde, habités par une population lacustre qui s'y baigne, y fait ses besoins et y vit à longueur d'années, alors qu'un étranger tomberait raide mort rien qu'en buvant une gorgée de cette eau, véritable bouillon de culture. Mystères de la mithridisation.

Ils traversèrent un passage à niveau et se trouvèrent dans l'avenue Ramtchadamri. Beaucoup plus élégante, bordée de boutiques de luxe. En face de l'immeuble de la BOAC, se trouvait l'Hôtel Erawan, où Malko avait retenu une chambre. Un bâtiment de trois étages, en U.

À peine Malko avait-il mis le pied dans le hall qu'une ravissante Thaï en long sarong s'approcha de lui, éleva ses deux mains jointes à la hauteur de son visage et s'inclina profondément avec un sourire envoûtant.

— *Sawadee ka*³ fit-elle d'une voix cristalline.

Cela changeait des hôtels américains où on vous jette vos bagages dans les jambes, si votre Cadillac a plus de six mois.

Malko rendit le sourire. Elle était plus que belle : pleine d'un charme indéfinissable, avec ses hautes pommettes et ses grands yeux noirs.

³ Bienvenue.

— Je m'appelle Nalmaneh, dit-elle d'une voix veloutée. Je suis l'hôtesse de l'Erawan. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, dites-le-moi.

Attitude qui risquait de provoquer un infarctus chez certains clients portés sur la chair fraîche. Mais Malko devait découvrir très vite qu'en Thaïlande, *toutes* les femmes sourient les premières aux hommes et que cela ne veut *rien* dire.

Sa chambre était au troisième étage, donnant sur des courts de tennis. Parfaite climatisation, moquette et salle de bains moderne. Sans les petits lézards incolores qui faisaient la course dans les couloirs non climatisés au-dessus de la tête des clients, on se serait cru en Europe.

Malko défit sa valise et pendit ses costumes d'alpaga. La piscine du mini-jardin exotique lui tendait les bras, mais il se contenta d'une douche rapide. Il enfila ensuite un costume bleu, mit une cravate et une chemise blanche en dépit de la chaleur. Incorrigiblement vieux jeu : il haïssait le débraillé et nourrissait une secrète tendresse pour ces vieux Anglais qui enfilaient un smoking pour dîner seuls, en pleine brousse...

Avant de partir chez le colonel White, il déplia la photo panoramique qui ne le quittait jamais : son château de Liezen, Autriche. Un tirage récent qui montrait les derniers progrès des entrepreneurs : un gigantesque escalier de pierre reliait directement la galerie du premier étage à la cour. Comme au XVII^e siècle.

CHAPITRE III

Le taxi déposa Malko au beau milieu de Silom Road, une rue animée donnant dans Suriwong Road, bordée de restaurants et de boîtes de nuit. L'immeuble d'Air France était juste en face de lui. Dans le hall une plaque annonçait :

AIR AMERICA. Chartered planes.

Étrange compagnie de transports à la demande dont on ne voyait jamais aucun client et dont les cargaisons arrivaient de nuit à Don Muang, dans les camions soigneusement bâchés de l'U.S. Air Force.

La compagnie occupait tout le troisième étage. Malko poussa une porte et se trouva aussitôt encadré par deux gorilles en civil. L'un d'eux lui demanda d'un ton peu amène ce qu'il cherchait. Ils ne se déridèrent qu'après que Malko ait exhibé sa carte du State Department – totalement fausse bien entendu – et demandé à parler au colonel White. De la part de son cousin futé de Washington⁴.

Air America grouillait comme une ruche. À travers des portes vitrées, Malko aperçut des secrétaires en train de taper comme des folles et des gens penchés sur d'immenses cartes. On se serait cru dans une *vraie* compagnie aérienne. Sauf les gorilles de l'entrée.

Le colonel Walter White attendait Malko derrière son bureau. Un géant avec des cheveux en brosse et des mains énormes, en civil. Précaution totalement inutile. White était si imprégné de West Point qu'il avait l'air d'un militaire, même nu comme un ver.

De plus, un gaillard de un mètre quatre-vingt-dix, blond aux yeux bleus ne passe pas tellement inaperçu dans un pays où les hommes ont un mètre soixante en moyenne.

⁴ Jeu de mots sur *Wise*, qui signifie malin ou futé en anglais.

Il se fendit d'un sourire presque chaleureux et d'une énergique poignée de main.

— Bienvenue à Bangkok, fit-il d'une voix caverneuse. J'espère que vous avez fait bon voyage.

Il n'avait pas refermé la bouche qu'il se plia en deux avec une grimace de douleur, la main gauche crispée sur l'estomac comme si cet effort d'amabilité l'avait épuisé. Malko s'assit et lui jeta un regard inquiet.

— Saloperie de pays, grogna White. On a encore dû me faire bouffer du poison...

Depuis deux ans, le colonel White menait une lutte inégale et sans espoir contre ses trois ennemis qui étaient dans l'ordre : la dysenterie, les moustiques et les communistes. Sa dysenterie permanente était célèbre dans toute l'Asie du Sud-Est. Il avait pratiquement essayé tous les remèdes européens et chinois, sans aucun résultat.

La C.I.A. lui avait confié l'antenne de Bangkok car son travail relevait plus de la lutte antiguérilla dont il était spécialiste que du Renseignement proprement dit. Mais White comptait les jours qui le séparaient de son retour en Caroline du Nord. S'il avait pu il aurait vécu dans une cage de verre désinfectée.

Pour l'instant, Malko respectait sa douleur. Effondré dans son fauteuil, le colonel égrenait d'horribles jurons, les deux mains crispées sur la ceinture de son pantalon. Afin de meubler la conversation Malko tendit la main vers un tas de petites boîtes noires posées en tas sur le bureau.

— Qu'est-ce que c'est, Colonel ?

— Des radios, grommela White entre deux jurons. Les Chinois les filent aux gens d'ici. Elles ne prennent qu'un seul poste : Pékin. Alors, on les leur rachète. Un dollar pièce. Quand on en a mille, on va les foutre à la mer. Voilà à quoi je sers...

— Intéressant, fit Malko.

White revenait à la vie. Il se redressa et ses petits yeux gris fixèrent Malko sans aménité :

— À propos, qu'est-ce que vous venez foutre à Bangkok ? On m'a bien envoyé un télex pour vous annoncer, mais sans précision.

— Je viens m'occuper de l'affaire Jim Stanford, dit Malko. Essayer de le retrouver.

White secoua la tête avec commisération et prit l'air totalement dégoûté :

— Ah ! les c... Je leur ai dit et redit qu'il était mort et enterré. Mais évidemment toutes ces têtes d'œuf de Washington se croient très fortes. Eh bien, retrouvez-le.

Il prit une cigarette Khong-tip, sa seule concession à la couleur locale et l'alluma sans en offrir à Malko. Après avoir soufflé une bouffée, il fit, un peu plus calme :

— Je me demande vraiment pourquoi ils vous ont envoyé ici. Il n'y a plus rien à faire. Jim Stanford est mort, probablement découpé en morceaux ou dépecé vivant comme ces salopards en ont l'habitude.

— Comment le savez-vous ? demanda doucement Malko.

White le foudroya du regard :

— Deux ans que je suis dans ce pays pour mon malheur. Avant, le Vietnam. Je connais leurs méthodes.

— Mais pourquoi n'a-t-on pas retrouvé le corps, alors ?

— On le retrouvera, affirma White en levant les yeux au ciel. Ou on ne le retrouvera pas. Il n'y a pas de bureau des objets perdus ici et la jungle est grande. Cela ne veut rien dire.

Tout en jouant avec ses lunettes noires, Malko contemplait pensivement le chef de la C.I.A. à Bangkok. Il ne s'attendait vraiment pas à cet accueil. L'assurance de White lui portait sur les nerfs :

— Mais si Jim Stanford a été enlevé, on ne peut pas l'abandonner, insista-t-il.

Cette fois, son vis-à-vis ricana franchement.

— Enlevé ! Mais on aurait demandé une rançon... Et on l'aurait renvoyé en petits morceaux, pour montrer que c'était sérieux. Ça s'est passé il y a six mois pour un Indou. Sa femme a mis si longtemps à payer qu'il en manquait pas mal de morceaux quand on le lui a rendu... Non, croyez-moi, Jim Stanford est mort, et bien mort. Et c'est bien dommage parce que c'était un type bien à ce qu'il paraît. Un dur. Un bon Américain. Il n'aurait jamais dû rester dans ce foutu pays.

— Mais sa sœur, alors ?

White balaya la sœur comme une fourmi volante.

— Dites pas de c... Coïncidence. Sa femme se balade toujours à Bangkok. Tous les matins au magasin de soie, dans Suriwong, à deux pas d'ici. Personne ne lui a fait quoi que ce soit...

Implacable logique militaire. Pourtant un sixième sens disait à Malko que tout n'était pas aussi simple dans l'histoire Stanford.

— Pourquoi l'aurait-on assassiné ? demanda-t-il. Il ne travaillait plus pour le service.

Le colonel White prit l'air gêné :

— Est-ce que je sais, moi ? Les haines durent longtemps, en Asie. Et Jim en avait amassé quelques-unes derrière lui, depuis 1945.

La différence d'heure commençait à venir à bout de la résistance de Malko. Il s'assoupissait tout doucement. Hermétiquement clos, le bureau du colonel White n'était pas trop glacial et très confortable avec de profonds sièges en cuir. Pour se réveiller, il demanda :

— Racontez-moi au moins tout ce qui s'est passé. Je dois travailler sur cette histoire.

— C'est très simple, fit White, de mauvaise humeur, en allumant une nouvelle cigarette. Mardi dernier, Jim Stanford est parti de chez lui pour aller se balader du côté de la rivière Kwäi, comme il le faisait souvent.

— Le soir, il n'était pas revenu et sa femme a prévenu la police. On a retrouvé la bagnole en bon état, près du pont, après Kanchanaburi, mais pas de traces de Jim. J'ai appris l'histoire le lendemain par les journaux et je l'ai signalée à Washington. Aussitôt, on m'a demandé par câble de retrouver Jim Stanford. Comme si je n'avais que cela à faire.

— Je suis là pour tenter de vous décharger de ce souci, dit sèchement Malko.

Ses yeux dorés tournaient au vert, ce qui était mauvais signe. L'égoïsme du colonel le blessait. Les militaires, décidément...

— D'accord, mais ne faites pas de c... hein. C'est pas facile, ici.

C'était décidément un mot qu'il affectionnait.

— Il n'a plus jamais travaillé pour nous ? demanda Malko.

— Quand je suis arrivé ici, il y a deux ans, Washington lui a demandé directement de contacter certains Chinois influents de Singapour et de me rendre compte, admit de mauvaise grâce le colonel White. C'était au moment de l'indépendance de la Malaisie. Il fallait les empêcher de faire des bêtises. Je dois dire que les renseignements de Jim avaient été de premier ordre. Nous avons pu éliminer deux ou trois gars à coup sûr, grâce à lui. Mais, depuis il ne s'était plus mêlé de rien. Du moins à ma connaissance. Et je suis le patron ici. Personne n'en doutait.

— D'ailleurs, continua White, il ne faut pas croire que je n'ai rien fait pour retrouver Jim Stanford. Dès que Washington m'a demandé de le retrouver, j'ai fait des recherches. Avec tous les moyens dont je disposais.

— Qu'ont donné vos recherches ?

White reconnut :

— Rien. D'abord on a cru à une histoire de fille. Peu probable. Il n'aurait pas laissé tout derrière lui. La plus belle affaire de soie à Bangkok.

— J'ai lancé des informateurs qui m'ont ramené à prix d'or les informations les plus fantaisistes. Par exemple que Jim était en mission secrète pour moi, en Malaisie.

— Mais enfin, coupa Malko, vous ne travaillez pas la main dans la main avec le S.R. thaï ?

Le colonel White leva les yeux au ciel :

— On voit bien que vous débarquez ! Les Thaïs ! D'abord, ils nous supportent tout juste. Ils trouvent que les B-52 de Sa-Taip, c'est un peu trop voyant. J'ai l'impression qu'ils donnent des gages de l'autre côté. Ils ne savent jamais rien. Pour Jim, c'est pareil.

— Vous avez entendu parler du Service de sécurité extérieure et intérieure de la rue Ploenchitr ? Ils passent leur vie à me faire mille tracasseries. Et ils ont tort. Parce que j'ai l'impression qu'ils vont fichtrement en avoir besoin de mes bonshommes. Le mois dernier, il y a eu une centaine de chefs de villages liquidés par les communistes, dans le Nord-Est. Et ça ne fait que commencer. Il y a des maquis partout en Thaïlande. La province de Buri-Ram est complètement pourrie. Ça, c'est nouveau. Et maintenant, le Sud s'y met. Là-bas, la jungle est si épaisse que si

vous étendez la main devant, vous ne la voyez plus ou vous vous la faites bouffer par des bestioles.

— Vous avez vu, à Bangkok, les buildings qu'on monte partout ; c'est le vrai boom. Mais tout cela est superficiel. Tout est basé sur le dollar. Si nous fichons le camp, tout s'écroule...

Essoufflé, le colonel se tut un instant et Malko en profita pour enchaîner :

— Mais enfin, vous avez bien une idée sur l'histoire Stanford ?

White souffla la fumée de sa Khong-tip et avoua :

— Non. Ça peut être n'importe qui. Nous sommes en Asie. Les gens passent leur vie à changer de camp. On s'égorge et on se pardonne, quitte à se reégorger plus tard. Vous voulez un exemple de casse-tête. À la fin de la guerre, Jim Stanford a *tout* fait pour liquider les maquis du Kuomintang qui se baladaient sur la frontière thaï, entre la Birmanie, le Laos et la Chine. Eh bien, aujourd'hui, ces types-là sont payés par les Chinois de Formose, qui espèrent toujours envahir la Chine avant la fin du siècle, par ceux de Pékin, qui se disent qu'ils pourraient à peu de frais créer un bordel épouvantable le cas échéant en lâchant ces gars sur les villages thaïs de la montagne, et par le Gouvernement thaï lui-même, qui pense qu'en cas de coup dur chinois, ils feraient un premier barrage efficace. Qu'est-ce que vous en dites ?

Malko n'en disait rien. Le colonel continua sur sa lancée :

— Jim Stanford peut avoir été liquidé par les Thaïs parce qu'il en savait trop ; par les Chinois cocos parce qu'il était le seul Blanc à avoir la confiance de certains Chinois milliardaires de Singapour ; par ceux du Kuomintang pour une obscure raison de jalousie ou tout simplement par un marchand de soie concurrent.

— Un concurrent n'aurait pas été tuer la sœur de Jim aux U.S.A., souligna Malko.

— D'accord, d'accord, concéda White. Éliminons la concurrence, cela vous laisse assez d'hypothèses.

— Et si je demandais, par votre entremise, l'aide des services de la rue Plœnchitr ? proposa Malko.

Il crut que le colonel allait avaler sa cigarette.

— Et pourquoi pas les diseuses de bonne aventure du Wat Phra Kéo⁵ ?

Malko remit ses lunettes d'un geste sec :

— Enfin, il n'y a personne qui pourrait m'aider à y voir un peu clair ?

White le regarda avec un mélange de commisération et d'exaspération, et fit :

— En tout cas, pas les barbouzes de la rue Plœnchitr.

— Vous voulez un exemple de ce qui se passe dans ce pays ? Il y a quelque temps, ils sont venus me dire que dans le Nord-Est les maquis communistes étaient ravitaillés par des hélicoptères lourds russes. Que si je donnais des mitrailleuses aux villageois en leur promettant une récompense ils les abattraient...

Il soupira :

— J'ai donné les mitrailleuses. Et j'ai promis deux cent mille bahts⁶ par hélicoptère abattu.

Sa voix se cassa de rage :

— Vous savez ce qu'ils ont fait ? Ils ont abattu deux hélicoptères de *chez nous*, des Sikorsky *Jolly Green Giants* ! Et il a fallu que je paie les deux cent mille bahts. Les Thaïs de la rue Plœnchitr m'ont raconté que, sinon, ils n'auraient plus jamais confiance dans la parole des Blancs et qu'ils aideraient les communistes...

Un lourd silence suivit le récit de la mésaventure du colonel White. Qu'est-ce que ce serait si la Thaïlande n'était pas un pays ami.

Mais Malko n'était pas venu chasser les maquisards communistes. Il ressentait déjà la fatigue du climat tropical. Le pessimisme du colonel White n'était pas fait pour lui remonter le moral. C'était gai d'avoir à rechercher un homme dans une ville inconnue de deux millions d'habitants dont on ne parle pas la langue, sans aucune piste. Il s'arracha à son fauteuil :

⁵ Temple du Bouddha couché.

⁶ 4 millions anciens, le baht vaut 0,20 F.

— Si je comprends bien, je n'ai plus qu'à mettre une petite annonce dans le *Bangkok Post* pour retrouver Jim Stanford, vivant ou mort, colonel ?

— Non, fit White, un peu calmé par sa longue diatribe. Il ne faut pas m'en vouloir mais cette putain de dysenterie me rend dingue. Je vais vous donner quelqu'un pour vous aider. Ma secrétaire personnelle. C'est une Thaï qui parle parfaitement l'anglais et qui n'est pas trop bête. Au moins elle vous pilotera. Et cela lui fera faire quelque chose d'utile. Elle passe ses journées à se faire les ongles.

Malko faillit refuser. La moutarde lui montait au nez. Être en mission officielle pour la C.I.A. et ne trouver comme aide qu'une secrétaire probablement idiote. Même pas un gorille. Il aurait dû emmener ses deux amis, Chris Jones et Milton Brabeck⁷.

— Présentez-moi toujours votre secrétaire, colonel, fit-il avec lassitude. Elle me dira au moins où je peux manger sans m'empoisonner.

Flèche de Parthe qui atteignit le colonel plié en deux par de nouveaux élancements. Il pressa un bouton sur son bureau et, quelques instants plus tard, on frappa à la porte.

— Vous verrez, c'est une fille charmante, prévint White. Et surtout ne la vexez pas, elle est très occidentalisée, elle a fait ses études à UCLA⁸. Alors, hein !

La porte s'ouvrit. Sur une apparition délicieuse. La secrétaire du colonel White était assez grande pour une Thaï, plus d'un mètre soixante et vêtue avec une extrême élégance. Un chemisier de soie sauvage orange, au buste très ajusté avec une jupe-sarong s'arrêtant dix centimètres au-dessus des genoux et moulant des fesses rondes et cambrées. Elle avait des mains très longues pour sa taille, terminées par d'interminables ongles argentés. Elle ne devait pas souvent taper à la machine. Et à son annulaire gauche scintillait une pierre qui, si elle était vraie, valait cent mille dollars. Un bouchon de carafe. Le visage très clair était lisse comme un galet, avec une certaine froideur

⁷ Voir *S.A.S. à Istanbul*, *S.A.S. Caraïbes*, *S.A.S. à San Francisco*, *À l'Ouest de Jérusalem*.

⁸ University of California, Los Angeles.

hautaine. Rien des petits visages sensuels bien en chair des Thaïs. Seule la bouche charnue pouvait laisser deviner ce qui se cachait derrière cette eau dormante.

Malko, qui n'était pas spécialement attiré par les femelles trop épanouies, fut immédiatement conquis.

Gracieusement, la jeune Thaï s'inclina, les mains jointes à plat à la hauteur du visage, avec un sourire imperceptible. Mais ses yeux étaient restés graves.

— Tippy, fit White, je vous présente le prince Malko. Il travaille pour nous. À rechercher Jim Stanford. J'ai pensé que vous pourriez l'aider... Ce sera plus amusant pour vous que de taper à la machine.

Il mit sa grosse main sur l'épaule de Malko.

— Son vrai nom est Thépin Radjburi. Elle connaît beaucoup de gens à Bangkok. J'espère que vous vous entendrez bien.

Thépin Radjburi était cassée en deux devant Malko, saluant à l'ancienne mode. Pendant un instant, il ne vit que ses longs cheveux d'un noir bleuté tombant sur ses épaules. Puis il reçut le choc de son visage, subitement animé par une redoutable lueur d'intelligence amusée.

— *Sawadee ka*, gazouilla-t-elle. Je suis extrêmement honorée.

Elle avait un cheveu sur la langue et zozotait délicieusement. Elle resta en face de Malko, le buste légèrement incliné, la bouche entrouverte sur des dents impeccables, les yeux baissés.

Jamais une femme n'avait accueilli Malko aussi cérémonieusement.

Il ne voulut pas être en reste de politesse. S'avancant, il s'empara de la main droite de la jeune fille et lui baisa le bout des doigts, misant sur son ignorance des usages mondains qui veulent qu'on ne baise pas la main d'une jeune fille. Elle eut un imperceptible mouvement de recul et laissa filtrer un regard étonné à travers ses paupières à demi closes. À la C.I.A. on ne devait pas souvent lui baiser la main. Avec les durs du Colonel White, c'était plutôt la main aux fesses. Malko se demanda ce que faisait dans cet antre de barbouzes cet objet délicat.

Maintenant, les mains croisées sur la poitrine, elle attendait, très esclave soumise. Mais ses yeux ne quittaient pas Malko, le disséquant tranquillement, centimètre par centimètre.

— Voulez-vous accepter de déjeuner avec moi ? demanda-t-il très civilement. Je suis nouveau dans cette ville et un peu perdu.

La jeune fille glissa un coup d'œil au colonel White.

— Si le colonel le permet, fit-elle avec son adorable zozotement.

White eut un rire un peu vulgaire :

— Le colonel permet tout ce que vous voulez, Tippy. Désormais, pour les jours à venir, vous vous occuperez exclusivement de notre ami le prince Malko. D'ailleurs, je suis sûr que vous vous entendrez très bien, fit-il avec un clin d'œil. Tippy aime beaucoup les Occidentaux bien qu'elle refuse obstinément d'en goûter, hein, Tippy ?

— Oui, colonel, zézaya Tippy.

Malko surprit son regard et comprit soudain pourquoi de temps en temps les Asiatiques s'amusaient à dépouiller vivants quelques Américains...

Il prit congé de White et précéda la jeune fille hors du bureau. Au passage, elle ramassa un sac Hermès en crocodile qui valait dix ans de salaire d'un huissier, et montra à Malko le chemin de l'ascenseur. Pendant qu'ils descendaient dans la cabine, Malko crut devoir préciser :

— Ne voyez surtout aucune arrière-pensée dans mon invitation, mademoiselle. Je suis à Bangkok pour travailler et je ne m'attendais pas à ce que le colonel White me donne une collaboratrice aussi agréable.

La jeune fille sourit.

— Le colonel sait que je suis vierge et cela l'agace beaucoup, dit-elle avec simplicité. Il me présente à tous ses amis de passage dans l'espoir de voir évoluer cet état qui le désole.

Malko ne savait plus où se mettre. Thépin Radjburi parlait parfaitement l'anglais, son accent se confondant avec son zozotement, et ne paraissait pas dépourvue d'humour.

Il se gratta la gorge.

— Si vous permettez, je vous appellerai Thépin. C'est plus joli que Tippy.

— Si vous voulez, répondit la jeune fille en sortant de l'ascenseur.

Mais, à quelque chose d'imperceptible, il sut qu'il avait marqué un point.

Ils sortirent dans Silom Road. Malko hésita sur le trottoir. Le quartier semblait franchement mal famé avec tous les bars aux enseignes en anglais. Thépin l'observait du coin de l'œil, attendant sagement qu'il se décidât.

C'était presque trop beau pour être vrai, cette soumission. Malko regarda le grand restaurant chinois à la vitrine rouge qui se trouvait juste en face de l'immeuble de la C.I.A.

— C'est bon, là ? demanda-t-il. Thépin eut une moue charmante.

— C'est l'un des meilleurs de Bangkok. Hoi Thien Lao. Si vous aimez la cuisine chinoise.

— Vous l'aimez ?

— De temps en temps. Mais nous pouvons y aller puisque nous sommes là.

Ils traversèrent la rue et entrèrent dans une salle plongée dans la pénombre et presque déserte. Avec beaucoup d'autorité Thépin s'installa à la meilleure table.

Comme toujours, il faisait glacial à l'intérieur. Au bout de deux minutes Malko éternua et la jeune Thaï éclata de rire :

— J'ai lu dans le *Bangkok World* que les communistes réglaient les climatiseurs pour que les gens attrapent du mal, remarqua-t-elle. C'est peut-être vrai, après tout.

Malko la regarda en coin. Impossible de voir si elle était sérieuse. Étranges gens, les Thaïs. Toujours gais et avenants. Prenant les choses les plus tragiques avec le sourire. La Thaïlande était le dernier bastion de l'Ouest en Asie du Sud-Est et pourtant Bangkok semblait une ville paisible et sans histoire.

— Que pensez-vous de la disparition de Jim Stanford ? demanda Malko en se penchant sur une carte en chinois et en thaï qui énumérait trois cent cinquante plats différents. Rigoureusement incompréhensible.

— C'est terrible, fit la jeune fille d'une toute petite voix. C'était un homme si gentil. J'allais souvent acheter de la soie chez lui, tout à côté d'ici.

— *C'était*, souligna Malko. Vous pensez qu'il est mort ? Elle leva des yeux effrayés sur lui.

— Je... je n'ai pas dit cela.

Comme pour se donner une contenance, elle se pencha sur le menu :

— Voulez-vous un potage aux ailerons de requin et un canard laqué ? Ce sont les spécialités de la maison.

Malko se laissa guider. Son esprit vagabondait. Que pouvait-il être arrivé à Jim Stanford ? Il était déçu par son premier contact avec Bangkok. Il avait espéré être tout de suite sur une piste, être aidé par la C.I.A., agir utilement. Au lieu de cela, il faisait du tourisme en compagnie d'une secrétaire. En dépit de son goût pour les jolies femmes, il se sentait coupable. Distraitement, il avala le potage, gluant et fade, et observa comment Thépin dégustait la peau de son canard arrosé d'une sauce marron très piquante. Contrairement aux Chinois, elle mangeait très délicatement, avalant des bouchées minuscules et des tasses de thé à la file. Comme par miracle, la table s'était couverte de petits plats fumants, avec des sauces de toutes les couleurs, au contenu inquiétant. Inlassablement, un garçon blafard comme un cloporte, à la veste tachée, continuait à en apporter. Soudain, Thépin l'apostropha d'une voix aiguë, en thaï, alors qu'il arrivait les bras chargés de trois nouveaux plats. Sans changer d'expression, il fit demi-tour, les remportant, et la jeune fille éclata de rire :

— Il fait l'idiot parce que vous êtes un *farang*⁹. Comme si nous avions commandé vingt plats. Mais il ne faut pas se laisser faire !

— Connaissez-vous l'endroit où on a vu Jim Stanford pour la dernière fois ? demanda Malko qui poursuivait son idée.

— Bien sûr. C'est à cent trente kilomètres de Bangkok. Près du pont du chemin de fer Singapour-Rangoon, sur la rivière Kwaï. On a retrouvé sa voiture là.

— C'est difficile d'y aller ?

La jeune fille lui jeta un regard noir, toutes griffes dehors :

⁹ Étranger, en thaï.

— Pas du tout. La route est très bonne. Vous vous croyez dans un pays de sauvages ?

Malko lui jura qu'il l'imaginait très mal avec des anneaux dans les narines, et elle rit. Il continua :

— Où pouvons-nous louer une voiture ? Thépin baissa modestement les yeux et zozota :

— J'ai la mienne. Si vous voulez.

Malko paya ses trois cents bahts – exorbitant – et ils sortirent. Il faisait un peu plus frais. Une brise soufflait de Chine du Sud, balayant la lourdeur de la rivière.

Ils firent quelques mètres et Thépin s'arrêta devant une Mercedes SL bleu pâle. Un vieil Hindou surgit d'une porte pour ouvrir la portière. La jeune Thaï sortit de son sac une pièce de deux bahts et la lui jeta avec mépris.

— Ces *babous*¹⁰ sont ignobles. Tout l'argent qu'ils ramassent comme ça ils le prêtent aux Thaïs à cent pour cent par mois. D'ailleurs, chez nous, on dit que si on se trouve en face d'un Hindou et d'un cobra, il faut tuer d'abord l'Hindou.

Malko s'assit à côté de la jeune fille, perplexe.

Dans ce pays où une Volkswagen coûte trois mille dollars, la décapotable devait valoir son poids en or. Comme une secrétaire gagne deux mille bahts par mois, Malko eut soudain des doutes sur la vertu de la belle Thépin. Il ne put s'empêcher de demander :

— C'est à vous, ce beau monstre ?

— Papa me l'a offert pour mes vingt et un ans, expliqua-t-elle.

La jupe orange découvrait des cuisses bronzées et fines. Thépin tourna un visage lisse et innocent vers Malko :

— Je m'ennuyais à la maison. Alors j'ai décidé de travailler. Comme cela je suis plus libre...

Il réalisa soudain que le brillant qu'elle portait à la main droite était sûrement vrai.

Bangkok était plein de ces secrétaires milliardaires, qui, lorsqu'on leur offrait une gratification, vous donnaient un cadeau valant dix fois plus.

¹⁰ Hindous.

Déjà, la Mercedes se faufilait dans Suriwong Road. À Bangkok on roule à gauche et c'est la loi de la jungle. Les lèvres serrées, Thépin Radjburi se frayait un passage à coups de klaxon. Très vite Malko découvrit qu'une promenade en voiture avec la secrétaire du colonel White valait largement une séance de sauna.

Tassé sur son siège, il attendait le choc, une coulée de sueur glaciale le long de la colonne vertébrale. En plus, il occupait la place du mort ! Très vite, ils se retrouvèrent dans la large avenue Rama-IV filant vers le nord à travers un quartier résidentiel de villas cossues. Il y avait moins de trafic. Juste au moment où il se détendait, Malko fut précipité dans le pare-brise par un coup de frein brusque.

Une sorte de tricycle bâché et pétaradant venait de leur couper la route. Thépin poussa une exclamation :

— Il y a trois ans que le gouvernement veut supprimer les Sam-Los, mais chaque fois, ils vont voir le Roi et lui donnent de l'or...

Les Sam-Los, c'est la plaie de Bangkok : des scooters transformés en taxis à trois roues, ignorant délibérément toutes les règles de la circulation et empestant la ville de leur moteur à deux temps.

Mais Bangkok fut vite loin. La route de Kanchanaburi était bordée de rizières où pataugeaient des buffles noirâtres. Le pays était plat comme la main et la chaleur écrasante. Ils croisèrent une rivière où des filles se lavaient dans leur sarong, très pudiques. Beaucoup plus que Thépin dont la jupe remontait de plus en plus haut. Impudeur des vierges. Pourtant son visage était toujours aussi lisse et aussi froid. D'ailleurs Malko, collé au siège par la chaleur, ne se sentait pas d'humeur spécialement érotique.

Il y avait peu de voitures particulières sur la route mais des files de camions Nissan et Toyota, au chargement hétéroclite, qui jouaient à se faire peur, cédant le pas au tout dernier moment. Plusieurs fois, Malko ferma les yeux tandis que la Mercedes se faufilait entre deux monstres rugissants. Thépin expliqua tranquillement :

— Les Thaïs sont très fatalistes. Et ils n'aiment pas perdre la face.

Fait à la conduite de la jeune fille, Malko somnolait. Encore une étrange mission. Que faisait-il sur cette route perdue avec cette fille ravissante qui aurait été beaucoup mieux avec lui dans un lit ?

Il se réveilla lorsque Thépin annonça :

— Nous arrivons.

Le paysage avait changé. À droite de la route s'élevait une muraille de jungle verte et inextricable, sans une faille. À gauche, c'était la rivière Kwaï, jaunâtre, avec un courant rapide. Les deux berges, marécageuses, descendaient en pente douce jusqu'à l'eau.

De l'autre côté on retrouvait la même suite de collines couvertes de jungle.

Un gros soleil rouge descendait déjà du côté de la Birmanie. Une petite rizière s'était casée entre la rivière et les collines, faisant une tache verte. Le paysage était fantastiquement beau et sauvage.

Au loin apparut la silhouette métallique d'un pont. Le fameux pont sur la rivière Kwaï.

Thépin ralentit.

— Que faisait donc Jim Stanford dans ce coin ? demanda Malko.

— Il venait assez souvent par ici, expliqua la jeune fille. Se promener dans les cimetières. C'est par ici qu'on a retrouvé sa voiture, je ne sais pas où exactement.

— Aux cimetières ?

Thépin expliqua à Malko l'histoire des cimetières de la rivière Kwaï. D'ailleurs, ils arrivaient à l'entrée du premier, situé sur la terre ferme, à droite de la route. Thépin arrêta la Mercedes, baissa sa jupe et attendit.

— Allons visiter ce cimetière, demanda Malko.

Ils descendirent et poussèrent une barrière de bois. Le cimetière était immense et entretenu avec des allées bien tracées, des bouquets de fleurs tropicales sauvages un peu partout.

Trois minutes après leur entrée un bonhomme surgit derrière eux, un vieux Thaï ratatiné, qui leur tendit franchement la main, les prenant pour des touristes.

Pendant que Thépin bavardait avec lui, Malko arpentait en silence les allées. C'était assez poignant de voir ces dalles toutes semblables, avec des noms européens, au fond de cette jungle.

Tout cela était si loin.

— Sait-il quelque chose ? demanda-t-il.

Mais le gardien ne savait rien. Il ne connaissait pas Jim Stanford, n'avait pas entendu parler de sa disparition, n'avait jamais rien vu de suspect dans son cimetière. Thépin s'en débarrassa avec un billet de vingt bahts. Malko était de plus en plus déçu.

— Nous retournons à Bangkok ? demanda la jeune fille, appuyée à la voiture. Ou vous avez envie de prendre un bain dans la rivière Kwai ?

Surgis de nulle part, quatre ou cinq gamins s'étaient attroupés autour d'eux, montrant du doigt les yeux de Malko, stupéfaits.

— Ils n'ont jamais vu d'yeux clairs, expliqua Thépin. Et les vôtres sont étonnants. Même pour moi, ajouta-t-elle, zozotant d'émotion contenue.

Malko était à mille lieues de marivauder.

— Vous m'avez dit qu'il y avait un autre cimetière, demanda-t-il. Pourquoi n'y allons-nous pas ?

Thépin soupira :

— Vous n'y verrez rien de plus que dans celui-ci. Et c'est compliqué, il faut traverser la rivière dans un sampan. Personne ne va jamais là-bas.

— Vous pensez que Jim Stanford n'y allait pas non plus ?

— Pourquoi y aurait-il été ?

Peut-être à cause de l'agacement qu'il sentit dans sa voix, il insista, avec un regard velouté de ses yeux dorés :

— Allons-y, Thépin, je ne veux rien négliger. Ces gosses doivent savoir où trouver un sampan.

La jeune fille engagea une longue conversation en thaï. Un des gamins partit en courant et revint quelques minutes plus tard avec deux adultes visiblement arrachés à leur sieste. L'un

d'eux tenait un sarong de coton qu'il tendit à Thépin. Rapidement elle en entourra ses hanches.

Il descendait jusqu'aux chevilles. D'un coup de reins, elle fit glisser la jupe et la jeta dans la voiture.

— Il faut s'accroupir dans le sampan, expliqua-t-elle. Guidés par les deux Thaïs, ils descendirent jusqu'au bord de la rivière, traversant une mini-rizière sur une diguette. Pieds nus, avec son sarong de paysanne, Thépin avait perdu toute allure occidentale.

Plusieurs sampans étaient abandonnés sur les cailloux. Le marché fut rapidement conclu pour vingt bahts. À demi rassuré, Malko s'assit en tailleur dans l'étrange sampan qui sentait le poisson. Il comprit aussitôt, quand Thépin s'assit en face de lui, pourquoi elle avait mis le sarong.

Les Thaïs pagayaient vigoureusement, remontant le courant. Il leur fallut une vingtaine de minutes pour atteindre la petite île, au milieu de la rivière Kwai. À peine eurent-ils abordé et tiré le sampan au sec, qu'ils les abandonnèrent, indifférents, et reprirent leur sieste.

Malko et Thépin suivirent un sentier qui montait et se trouvèrent brusquement dans le cimetière. Il était beaucoup moins bien entretenu que l'autre. Les dalles près desquelles ils se trouvaient étaient rongées par l'humidité et illisibles.

Un vautour s'envola lourdement pour se reposer deux mètres plus loin, les regardant avec curiosité.

Spontanément, Thépin mit sa main dans celle de Malko.

— Je n'aime pas cet endroit, dit-elle à voix basse. On ne s'occupe pas assez de ces morts. Ils doivent être furieux et revenir hanter ce cimetière.

Comme tous les Thaïs, elle mélangeait allègrement le bouddhisme et le culte des ancêtres. L'Université de Los Angeles n'avait pas tout effacé. Il est vrai qu'en Thaïlande, devant chaque maison il y a une pagode miniature montée sur un socle, sur laquelle on dépose régulièrement des offrandes pour que les « chers disparus » ne manquent de rien.

Pour l'instant, Malko n'avait pas l'esprit à la superstition. C'est dans ces parages que Jim Stanford avait disparu et ici résidait sa seule chance de trouver un début de piste. En Asie,

un Blanc ne s'évanouit pas sans laisser de trace. Ou alors, c'est un miracle.

— Il n'y a pas de gardien ? demanda-t-il. Thépin regarda autour d'elle.

— Peut-être. Il doit dormir dans un coin. Il ne vient jamais personne ici.

— Trouvons-le.

Côte à côte, ils partirent dans l'allée principale. Régulièrement, la jeune fille lançait d'une voix aiguë une interjection inintelligible pour Malko.

Rien.

En dépit de la chaleur moite, Malko se prit à frissonner. À part le cimetière d'Arlington, il n'avait jamais vu un endroit qui dégagéât autant de tristesse poignante. Pauvres morts. Ceux pour qui ils s'étaient battus les avaient oubliés depuis longtemps.

Thépin s'arrêta près d'un bouquet de jacarandiers, le front en sueur.

— Il n'y a personne.

— Cherchons encore, insista Malko.

Ils repartirent, arpentèrent le cimetière dans tous les sens, pendant plus d'une demi-heure, transpirant de plus en plus, débusquant des lézards, des serpents et même une mygale grosse comme une soucoupe qui fila entre les jambes de Malko.

— Si elle vous avait piqué, remarqua doucement Thépin, vous n'auriez même pas eu le temps de quitter ce cimetière.

Charmante bestiole.

Épuisé, Malko s'arrêta pour s'éponger le front et ôta ses lunettes. Le chemisier de Thépin collait à sa peau, dessinant la forme de son soutien-gorge. Elle avait une poitrine forte pour une Thaï.

Malko n'en pouvait plus. Prêt à abandonner. Il n'y avait rien à trouver ici. Soudain il aperçut à trois cents mètres d'eux, sur la gauche deux gros vautours tournant lentement. L'un d'eux se laissa tomber brusquement, suivi par l'autre. Aucun des deux ne réapparut.

— Venez, dit Malko.

Enjambant les tombes, il courut jusqu'à l'endroit où les oiseaux de proie avaient disparu. Un des vautours, en le voyant arriver, s'envola lourdement. Mais le second resta, le bec enfoncé dans quelque chose sans forme, entouré d'un nuage de mouches. Un corps avait été poussé dans une excavation et dissimulé sous une claie. Surmontant son dégoût, Malko se pencha et mit les mains sur quelque chose de gluant et froid. Il souleva le mort par les épaules, pour le retourner. Thépin l'avait rejoint et regardait, les yeux écarquillés d'horreur.

C'était un vieux Thaï, au torse terriblement maigre. Le visage était couvert de terre. La bouche, grande ouverte sur un cri silencieux, était, elle aussi, remplie de terre. Impossible de voir s'il avait été blessé, étant donné l'état du corps. Probablement, un homme beaucoup plus fort que lui avait enfoncé son visage dans la terre meuble. Jusqu'à ce qu'il étouffât.

— Voilà, dit Malko tristement. Il y a neuf chances sur dix que ce bonhomme ait assisté à la disparition de Jim Stanford. Nous savons au moins qu'il y a eu violence. Ce pauvre type en avait trop vu.

Des larmes brillaient dans les yeux de Thépin. Elle murmura d'une voix grave, étranglée par l'émotion.

— Oui... c'est horrible.

Malko demanda à la jeune fille :

— Comment se fait-il qu'on n'aie pas découvert plus tôt ce cadavre ?

Thépin hocha la tête.

— Personne ne vient jamais ici. Il a fallu que le corps commençât à sentir pour que les vautours le découvrent. Nous-mêmes nous avions cherché sans rien trouver.

Évidemment. Mais la police thaï ne semblait pas s'être beaucoup penchée sur la disparition de Jim Stanford...

— Nous partons maintenant ? demanda Thépin. Il y avait un peu d'angoisse dans sa voix.

— Attendez un moment, demanda Malko.

Face au pont, il réfléchissait. Les Japonais l'avaient construit à l'endroit où la rivière Kwaï était la plus étroite, une centaine de mètres. Après, autour de l'île, elle s'élargissait et coulait

majestueusement. Quel drame s'était passé ici, quelques jours plus tôt ?

Bien qu'il eût découvert le cadavre du gardien, Malko n'avait plus envie de quitter ce cimetière.

Comme s'il restait encore quelque chose à trouver.

Lentement, il se remit à parcourir les allées, scrutant avec une nouvelle attention les petits parallélépipèdes de pierre blanche avec leurs inscriptions. Sagement, Thépin suivait sans mot dire. De temps à autre Malko écartait la branche d'un flamboyant pour regarder le sol, cherchant il ne savait quoi. D'ailleurs, ce cimetière ressemblait plus à un jardin tropical qu'à une nécropole. Les flamboyants, les orchidées, les magnolias lui donnaient un air de fête. Sur la rive gauche, un paysan passa, poussant devant lui une douzaine de buffles. Le soleil commençait à descendre derrière les collines. Dans une heure la vallée de la rivière Kwaï serait dans l'obscurité.

— Allons-y, dit Malko. La nuit tombe.

Ils retrouvèrent les deux pêcheurs, traversèrent la rivière et regagnèrent la voiture... Maintenant, le ciel était rouge sang.

— Mais pourquoi diable travaillez-vous à la C.I.A. ? demanda soudain Malko. Ce n'est pas une situation pour une jeune fille...

— Mon père est un homme politique important, expliqua Thépin. Il connaissait des militaires américains qui avaient besoin de quelqu'un de sûr. Et cela m'amuse.

De nouveau, ce fut la savane et les rizières. Thépin conduisait plus calmement et Malko s'assoupit. Il rouvrit l'œil devant l'immeuble de la BOAC. L'Érawan était en face. Il remarqua que Thépin conduisait pieds nus. Sa jupe s'était encore relevée mais elle ne la rabaissa pas. Sa pudeur était décidément à éclipse.

— Voulez-vous prendre un verre à la piscine ? offrit Malko.

— Non, je ne veux pas me compromettre avec vous, dit Thépin. C'est un hôtel, ici. On croirait que je sors d'une chambre avec vous.

Voyant qu'elle avait blessé Malko, elle ajouta rapidement :

— Mais j'espère que j'aurai la joie de vous avoir chez moi comme invité.

Malko s'étira hors de la voiture. Il n'en pouvait plus. La chaleur et le manque de sommeil. Plus la sensation d'être totalement inutile, de se battre contre du caoutchouc. Il semblait être le seul à s'intéresser au sort de Jim Stanford, avec David Wise.

Il prit la main de Thépin et la baisa :

— J'aimerais aller rendre visite à Mme Stanford demain matin, voulez-vous me piloter ?

— Bien sûr. Je passerai vous prendre ici, vers dix heures.

Il regarda la voiture démarrer et entra dans le hall rêvant d'un lit comme un chien rêve à un os. L'hôtesse de service était encore plus jolie que celle du matin, moulée dans un sarong violet. Sans le mystère Stanford, la Thaïlande eût été la plus agréable des escales.

La fraîcheur de la chambre parut délicieuse à Malko après les trente-cinq degrés de l'extérieur. Pensant à la dysenterie du colonel White, il s'abstint de boire l'eau glacée qui l'attendait dans une thermos et s'endormit immédiatement. Avec pourtant une pensée pour Thépin. Que se cachait-il derrière son visage froid et lisse ?

CHAPITRE IV

La Mercedes quitta Sukhumvit Road, large avenue filant vers l'est de Bangkok pour entrer à gauche dans un chemin étroit bordé d'un côté par un khlong marécageux au-delà duquel on apercevait d'élégantes villas, et de l'autre par de misérables maisons de bois.

Brusquement, on se serait cru en pleine campagne. À part un immense dépôt des autobus blancs qui sillonnaient Bangkok, incongru entre deux parcs soigneusement entretenus, la route n'était pas goudronnée et le véhicule soulevait une épaisse poussière.

Un petit pont en bois coupait le khlong. La Mercedes s'engagea dessus, dans un grand brinquebatement de planches et stoppa sur une placette ronde. Il y régnait un calme surprenant après le tumulte de Sukhumvit Road, pourtant à moins de deux cents mètres à vol d'oiseau.

Thépin Radjburi arrêta son moteur et montra à Malko une grille, juste en face d'eux.

— Voici la maison de Jim Stanford, dit-elle. La grille, là. Sonnez et entrez. Je vous attendrai ici.

Malko la regarda, un peu surpris.

— Pourquoi ne venez-vous pas avec moi ? La jeune Thaï sourit :

— Je pense que Sirima Stanford sera plus à l'aise pour vous parler en tête à tête.

— Mais où allez-vous attendre ? fit Malko.

Bien entendu, il n'y avait aucun bistrot en vue. Rien que de somptueuses résidences closes de barrières de verdure.

Le soleil tapait déjà très fort. Thépin eut un sourire espiègle et montra une sorte d'enclos, un peu comme un jardin de banlieue, ombragé de frangipaniers.

— Je serai là, à l'ombre, dit-elle. Venez m'y chercher.

Elle claqua la portière de la Mercedes, poussa la barrière en bois et s'enfonça dans un petit sentier, disparaissant aux yeux de Malko, après un signe joyeux de la main.

Il traversa la place et ouvrit la grille de la maison de Jim Stanford, et crut que Thépin lui avait fait une blague. Il avait devant lui un temple, ou plutôt plusieurs temples disposés autour d'un espace central. Les tuiles vertes et oranges du toit brillaient sous le soleil et les solives se recourbaient gracieusement en arabesques compliquées à chaque extrémité de la charpente comme pour les temples. L'ensemble dégageait une impression extraordinaire de beauté.

Il traversa la pelouse, aussi impeccable qu'un gazon du Oxfordshire, et découvrit en s'approchant que tous les bâtiments étaient en bois sombre, très certainement du teck.

Il monta les trois marches de marbre du perron, franchit la véranda et s'arrêta devant une porte ouverte. Pas de sonnette en vue. Personne. Comme une maison abandonnée.

Il pénétra dans le hall. Le sol était en marbre blanc et noir, avec des colonnades de bois torsadé soutenant le plafond. Au fond, un large escalier de bois donnait sur une galerie au premier étage. Dans la pénombre, Malko distingua la même galerie au second étage. Une odeur de santal flottait sans que l'on puisse distinguer son origine.

Soudain Malko sentit une présence derrière lui. Il se retourna brusquement pour se trouver nez à nez avec une Thaï en sarong long, pieds nus, avec un chignon compliqué.

— Mrs Stanford, demanda Malko.

La domestique sourit sans répondre. Par geste, elle fit comprendre à Malko de la suivre.

Elle le précéda, nu-pieds, à travers une nouvelle entrée qui ressemblait furieusement à un musée. Partout des bouddhas de jade ou de pierre, des statuettes de bois et d'or, des vitrines d'objets précieux. Ils débouchèrent dans ce qui parut être un salon.

Tout y était aussi beau. À part le lustre, moderne, la pièce était telle qu'elle avait dû être deux siècles plus tôt. Un parquet de bois ciré, impeccable, des murs en boiserie montant jusqu'au

plafond, une table basse carrée, plusieurs fauteuils de bois noir et un divan recouvert de tissu mauve.

Sur le panneau du fond, deux statues de un mètre de haut, des vierges de Birmanie, contemplaient Malko, énigmatiques. Il s'assit, abasourdi par tant de beauté. Il était un peu connaisseur en art oriental et devinait que tous les musées du monde auraient donné des millions pour posséder les merveilles qui se trouvaient là.

La servante avait disparu. Il régnait dans la maison un silence total. Elle réapparut avec un petit brûloir qu'elle déposa près des pieds de Malko après l'avoir allumé. Pour éloigner les moustiques. Il n'y avait pas d'air conditionné et seul, un très fin grillage séparait la pièce de l'extérieur. On était seulement à deux minutes de voiture de l'Érawan... Dans un autre monde et un autre siècle.

Et dire que Jim Stanford était né en Virginie !

Malko entendit soudain un glissement léger et une voix mélodieuse dit en anglais :

— Vous êtes le prince Malko Linge, je suppose ?

C'était la même voix qui lui avait répondu au téléphone, une heure plus tôt. Le colonel White lui avait donné le numéro de la maison de Jim Stanford.

Il s'était présenté, avait rappelé ses rencontres avec Jim aux U.S.A.

— C'est vrai, avait concédé la voix froide. Jim m'a parlé de vous. Ainsi vous êtes à Bangkok ?

— J'aimerais vous rencontrer, avait demandé Malko. Elle n'avait pas demandé pourquoi. De la même voix indifférente et lointaine elle lui avait proposé de venir une heure plus tard, sans lui poser d'autres questions et avait raccroché.

Comme si elle se moquait éperdument qu'il vienne ou non ! Elle devait pourtant bien se douter que le but de sa visite à Bangkok n'était pas la visite des temples khmers.

Étrange.

Il se leva rapidement pour se trouver en face d'une femme étonnante : aussi grande que lui, les cheveux très noirs tirés en arrière dans un chignon sophistiqué, un long corps filiforme

moulé par un *chong-seam*¹¹ de soie grège fendu légèrement au-dessus du genou. Le visage, surtout, était extraordinaire. La bouche et le menton charnu étaient thaïs, mais les yeux largement fendus en amande et les hautes pommettes saillantes venaient tout droit de Chine. Impossible de lui donner un âge : elle pouvait aussi bien avoir trente ans que cinquante. La peau était merveilleusement lisse, très claire, presque transparente.

Subjugué, Malko s'inclina sur une longue main aux ongles taillés en pointe, au vernis d'un rouge si profond qu'il en paraissait noir.

— Sirima Stanford, je suppose, interrogea-t-il. Elle inclina la tête gracieusement.

— Oui.

Mme Stanford s'assit en face de lui et croisa ses longues jambes dans un crissement de soie. À la voir de plus près, on s'apercevait à de petits détails qu'elle était du mauvais côté de la quarantaine : des mèches argentées soigneusement noyées dans la masse noire des cheveux, deux petites rides autour de la bouche ; la peau légèrement parcheminée des mains. Et surtout la profondeur triste du regard posé sur Malko. Mais telle qu'elle était, Mme Stanford pouvait encore damner le pion à bien des honnêtes femmes et à quelques-unes moins honnêtes.

Elle attendait, les mains posées sur les genoux, que Malko parlât.

Pour briser la glace, il proféra une banalité :

— J'admirais les collections quand vous êtes arrivée. Vous avez des merveilles...

Mme Stanford soupira :

— Jim... mon mari aimait beaucoup les antiquités. Il a passé vingt ans de sa vie à les réunir. Certaines pièces sont introuvables maintenant. Ce Bouddha de Locburi, par exemple, qui se trouve derrière vous, est unique au monde...

Malko tiqua :

— Pourquoi dites-vous que votre mari « aimait »... Vous pensez donc qu'il est mort ?

Les yeux noirs impénétrables s'ouvrirent un peu plus.

¹¹ Robe chinoise.

— Mais évidemment ! Où serait-il, autrement ? Il aurait donné de ses nouvelles. Cela fait une semaine maintenant qu'il a disparu.

— Et s'il avait été enlevé ?

Les sourcils se soulevèrent, un rien ironiques.

— Enlevé ? Mais par qui ?

Malko regarda Mme Stanford, pour voir si elle se moquait de lui, et remarqua :

— Vous n'êtes pas sans savoir que Jim, que j'ai connu aux U.S.A., fut un des meilleurs agents de l'O.S.S. Et qu'il a collaboré activement à la C.I.A.

La longue main fine de Mme Stanford balaya une poussière invisible sur le chong-seam :

— Bien sûr. Mais tout cela est loin... Jim avait maintenant une vie très calme. Il se partageait entre ses collections, le magasin et des visites à ses fabricants de soie, dans le quartier.

Comme si le rappel de ce passé récent l'avait troublée, Mme Stanford prit une cigarette et un fume-cigarette d'ébène dans un coffret et se pencha vers Malko, qui avait déjà tiré son briquet.

— Voulez-vous une Benson ? Jim ne fumait que cela. Je suis une très mauvaise maîtresse de maison, continuât-elle d'une voix plus légère, que buvez-vous ? Après ce long voyage, vous devez être fatigué ? Whisky, thé, namana¹² ? C'est notre boisson thaï.

Malko était trop bien élevé pour réclamer de la vodka. À tout hasard il opta pour le namana. Mme Stanford appela, la servante apparut à la porte et se cassa en deux. Sa maîtresse lui jeta une courte phrase, et enchaîna :

— Qu'est-ce qui vous fait croire que mon mari est vivant, prince Malko ? Et pourquoi vous intéressez-vous tellement à sa disparition ?

Elle avait appuyé imperceptiblement sur le titre... Malko remercia d'une caresse de ses yeux dorés, mais crut bon de mettre les pieds dans le plat.

¹² Sorte de jus de citron, très rafraîchissant.

— Madame Stanford, j'appartiens à la C.I.A. et je suis venu spécialement à Bangkok pour élucider le mystère de sa disparition.

Il avait appuyé sur le mot « spécialement ». Il continua.

— Tant que je n'aurai pas la preuve qu'il est mort, je le croirai vivant. Et, de plus, je considérais Jim comme un ami. C'est une raison supplémentaire de m'attacher à... ce travail.

Elle hocha la tête.

— C'est une tâche difficile, presque impossible. Nous ne sommes pas dans un monde policé comme les U.S.A. Peut-être ne retrouvera-t-on jamais aucune trace de mon mari, bien qu'il soit mort...

Toujours cette voix monocorde. Malko scruta le visage de Mme Stanford. Impossible de discerner la moindre émotion derrière cette beauté rigide. Les yeux noirs fixaient un point dans le lointain.

— Racontez-moi sa disparition, suggéra Malko.

Elle écarta ses longues mains en un geste d'impuissance :

— Je ne sais rien de plus que ce que j'ai dit à la police. Jim est parti d'ici mardi dernier avec sa voiture personnelle, une Toyota, vers neuf heures du matin. Il devait passer voir des fabricants, à côté, à Bankrua, puis il m'avait prévenue qu'il monterait jusqu'au cimetière de la rivière Kwai et qu'il serait de retour en fin d'après-midi. Il avait, paraît-il, un petit bas-relief à acheter à Kanchanaburi.

Après un petit silence, elle ajouta :

— Je ne l'ai jamais revu...

La voix s'était cassée imperceptiblement. Cette femme d'acier avait donc une sensibilité !

— Mais enfin, vous ne vous êtes pas affolée devant cette disparition ? C'est terrible.

Cette fois, la bouche sensuelle s'ouvrit sur un sourire presque ironique.

— J'ai vécu trois mois dans la jungle autour de Chieng-Mai, en 1945, poursuivie par les Japonais. C'est là que j'ai connu Jim, et que nous avons décidé de nous marier. Je sais que, s'il ne revient pas, c'est qu'il est mort.

Elle avait donc plus de quarante ans. Malko allait répondre quand il resta la bouche ouverte de surprise : la servante venait d'entrer, un plateau à la main. Mais, au lieu de marcher, elle se traînait sur les genoux, dans un glissement balancé. Arrivée devant Sirima Stanford, elle s'inclina à toucher le sol, déposa le plateau sur la table et repartit de la même façon. Malko ne put s'empêcher de remarquer :

— Est-ce en mon honneur ?

Une lueur de gaieté passa dans les yeux de son hôtesse :

— Pao est avec moi depuis quinze ans. Elle sert encore à l'ancienne mode. Hélas ! les Américains ont gâché les domestiques.

Amusant. La Sécurité sociale devait être considérée comme une entreprise hautement subversive.

Sirima Stanford prit son verre et Malko l'imita. Malko réfléchissait en laissant la boisson glacée glisser sur son palais. Il avait l'impression que cette femme ne lui disait pas tout ce qu'elle savait.

— Avez-vous une idée des gens qui ont enlevé ou tué votre mari ?

— Aucune !

C'était parti comme un coup de fusil. Malko tâcha de la pousser dans ses derniers retranchements.

— Il a mené une vie dangereuse, il s'est fait des ennemis. C'est peut-être une vengeance ?

— Je pensais que les ennemis de Jim étaient tous morts, dit d'une voix douce Mme Stanford. Et il menait depuis des années une vie paisible. Vraiment, je ne vois pas.

Quelque chose dans l'attitude de Sirima Stanford troublait Malko. Bien sûr, il y avait la fameuse impassibilité orientale, mais quand même. Par moments, il sentait que son hôtesse était mal à l'aise. Comme si elle avait souhaité qu'il ne fût pas venu. Pourtant, il était l'ami de Jim, il était là pour l'aider.

Pendant qu'il était plongé dans ses réflexions, un énorme perroquet blanc et rose surgit dans la pièce, voleta autour de Malko et se pencha sur le canapé de Mme Stanford.

— Voilà *Jimmy*. Le meilleur ami de Jim. Tous les soirs il allait au-devant de lui dans le jardin. Depuis qu'il a disparu, il ne mange presque plus. J'ai peur qu'il ne meure.

À se demander si le sort du perroquet ne lui importait pas plus que son mari.

— Ne voyez-vous rien dans la vie de votre mari, demanda-t-il, qui ait pu provoquer une disparition brutale ? Cela peut vous sembler déplacé, mais tout est possible. Une fugue, par exemple ?

Mme Stanford ne cilla pas.

— C'est complètement exclu, dit-elle d'une voix égale. Jim avait une vie sans histoire et sans mystère, je vous l'ai dit. Il avait près de cinquante ans, vous savez...

Malko eut envie de dire « justement ». Ce n'eut pas été diplomate.

— Je crois que Jim est mort, conclut Mme Stanford. C'est terrible, mais il faut regarder la vérité en face. Peut-être même ne retrouvera-t-on jamais son corps.

Malko leva la tête : les yeux en amande étaient plongés dans ses yeux dorés, avec une expression indéfinissable. Quelque chose dans l'attitude de son hôtesse avait changé. Sans qu'elle ait bougé d'un centimètre. Un abandon imperceptible détendait son corps. La ligne des cuisses moulées par le chong-seam semblait frémir tout en restant immobile. Le perroquet voleta lourdement jusqu'au fond de la pièce et ne bougea plus.

L'atmosphère de la pièce silencieuse s'était chargée d'électricité. Tout à coup, Malko fut certain que cette femme mentait. Qu'en ce moment elle était prête à n'importe quoi pour détourner son esprit de ce qui l'avait amené là. Qu'elle s'offrait avec infiniment de réserve et d'intelligence, mais qu'elle s'offrait quand même. Apparemment sans raison. Il y eut quelques secondes de tension muette, puis elle se leva, avec beaucoup de grâce. Les yeux noirs traversèrent Malko d'un regard aigu.

— Je suis à votre disposition, prince Malko. Mais je dois m'occuper des affaires de mon mari. Avertissez-moi, si vous apprenez quelque chose.

L'entretien était terminé. Malko s'inclina sur la main de sa belle hôtesse, notant la minceur des hanches, avec deux os qui

saillaient légèrement sous la soie. Un parfum très discret émanait de tout son corps. Il se demanda ce qui pouvait faire vibrer une telle femme.

Comme par miracle, la servante reparut. Malko traversa le hall de marbre et se retrouva sur la pelouse, avec une sensation de malaise. À travers la grande fenêtre du salon de bois, Mme Stanford le regarda partir, et refermer la grille derrière lui.

La Mercedes était toujours là. Mais sans Thépin. Malko poussa la petite barrière en bois par laquelle il l'avait vue disparaître, et entra dans une sorte de jardin, avec un sentier serpentant entre des arbustes tropicaux. Thépin était assise au fond, tournant le dos, sur un banc de bois, devant un gros arbre dégoulinant de lianes.

Il arriva tout doucement derrière la jeune fille et demeura interdit. Un petit autel de bois était niché au creux du tronc qui éclatait en innombrables racines. Des fruits étranges pendaient de l'arbre : des morceaux de bois taillés en forme de sexe, peints en rouge !

Cela allait de la taille du bazooka à celle de la banane. Tous taillés de la même façon avec un luxe de détails extrêmement véridiques.

D'autres sortaient de terre. Plantés debout, à même la terre meuble. L'un, énorme, était posé sur une sorte de petit chariot.

Il y en avait des dizaines et des dizaines, certains délavés par les moussons, d'autres encore tout frais. Incroyable.

Thépin se retourna. Elle avait le visage grave comme d'habitude, mais une lueur d'amusement s'alluma dans ses yeux en voyant l'expression de Malko.

— Ne vous méprenez pas, zozota-t-elle. Nous sommes dans un temple.

Elle montra à Malko l'autel où brûlaient de nombreux bâtonnets d'encens et de petits cierges de cire. Légèrement perplexe, Malko demanda :

— C'est un temple élevé à quelle divinité ?

En Autriche on ne montrait pas ces choses-là aux jeunes filles. Du moins pas en public.

— Les gens viennent ici pour obtenir la fécondité ou la puissance sexuelle, expliqua Thépin. Ils prient et, si le résultat est obtenu, ils déposent un ex-voto, fait de leur main.

Le saint Christophe de l'amour, en somme. La jeune Thaï croisa le regard des yeux dorés et rougit tout à coup :

— Vous avez été bien long, dit-elle très vite.

— Pour vous laisser le temps de prier...

— Je n'ai pas de vœux à faire, fit-elle un peu sèchement.

Ils regagnèrent la Mercedes sans autres commentaires.

— Je vais aller me reposer un peu à l'hôtel, suggéra Malko. J'ai besoin de réfléchir.

La jeune fille le raccompagna à l'Érawan. Avant de le quitter, elle proposa :

— Voulez-vous venir prendre un verre à la maison, tout à l'heure ? J'enverrai mon chauffeur vous chercher pour vous éviter de prendre un taxi.

Malko accepta avec plaisir. Il la regarda partir du perron de l'Érawan. Dès que la Mercedes eut disparu dans Radjadamri, il appela un taxi :

— 126, Plœnchitr Road ? demanda-t-il.

C'était à cinq cents mètres après le Cinéma Siam, mais il n'avait pas envie de marcher. Le colonel White lui avait ménagé une entrevue avec son homologue de la Sécurité thaï, le colonel Makassar.

Le taxi le déposa devant un bâtiment moderne, entouré de vieilles maisons de bois. De l'extérieur, on ne pouvait rien deviner. Cela ressemblait à n'importe quelle administration. Mais le hall grouillait littéralement de policiers en tenue, avec casquette à l'américaine, toujours aussi filiformes, un colt qui paraissait trop grand pour eux au côté. Dès que Malko eut prononcé le nom du colonel Makassar, les visages se détendirent. Un planton téléphona puis fit signe à Malko de le suivre, le long d'un long couloir sale. Toutes les portes étaient fermées, sans aucune indication.

Le guide de Malko frappa à une porte, s'effaça pour le laisser entrer et referma derrière lui. La pièce était minuscule, avec des tas de dossiers dans un coin et un vieil appareil d'air

conditionné Carrier qui faisait un bruit d'enfer, accroché tant bien que mal à l'unique fenêtre.

Le colonel Makassar se leva pour tendre à Malko, par-dessus le bureau, une main molle comme une méduse.

C'était un homme petit et boulot, avec une tête curieuse pour un Thaï. Les cheveux rasés comme un bonze, de grandes oreilles décollées, une large bouche au pli volontaire et des yeux noirs, surmontés d'épais sourcils. Deux auréoles de transpiration maculaient sa chemise aux aisselles et son pantalon tire-bouchonnait sur ses mocassins tressés.

Il dévisageait Malko avec insistance, comme s'il avait voulu le photographier mentalement. Chose qui devait être déjà faite si ses services fonctionnaient bien.

Malko s'assit sur une chaise de bois qui avait dû connaître bien des interrogatoires.

— Le colonel White m'a expliqué le but de votre visite à Bangkok, attaqua le colonel Makassar dans un anglais parfait. Je vous souhaite la bienvenue dans notre pays. Bien entendu, la mission que vous a confiée votre gouvernement ne peut être qu'un travail de renseignements officiels. Il n'est pas question qu'un agent étranger puisse opérer sur le territoire thaïlandais.

— Il n'en est pas question, souligna Malko.

Air America et Design Thaï ne se livraient bien entendu qu'à des activités absolument normales, telles que la guérilla, le bombardement léger et l'assassinat politique. Commencée sous de tels auspices, la conversation ne pouvait qu'être fructueuse.

— Je suppose, colonel, demanda Malko, que vos services se sont déjà préoccupés de la disparition de Jim Stanford.

Le colonel Makassar leva les yeux au ciel :

— Hélas ! non, cher monsieur. Ce n'est pas une affaire de mon ressort. Mais notre police d'État a suivi le cas. Sans résultat d'ailleurs. Je me suis fait communiquer le dossier sur la demande du colonel White. D'ailleurs, le voici si vous voulez le parcourir.

Il tendait à Malko une mince chemise rose. Malko l'ouvrit, le cœur battant, et resta en arrêt : il avait devant lui cinq feuillets dactylographiés en thaï. Il leva les yeux sur le colonel. Celui-ci lui rendit son regard, impavide :

— Bien entendu, souligna-t-il, la police thaïlandaise a mis tout en œuvre pour retrouver M. Stanford, qui était un citoyen estimé à Bangkok. Comme elle l'aurait fait pour n'importe lequel de ses nationaux.

— Naturellement, fit Malko en écho.

— Mais nous n'avons retrouvé aucune trace, conclut le colonel Makassar. C'est regrettable.

Malko repartit du tac au tac :

— Vous en concluez donc qu'il est mort.

Le colonel Makassar hocha douloureusement la tête :

— On ne peut pas encore l'affirmer, mais c'est fort probable. Il y a encore trop de violence dans ce pays.

— Mais pourquoi aurait-on tué Jim Stanford ? Le Thaï eut un geste vague :

— Tous les jours, nous avons des meurtres à déplorer. Peut-être a-t-on voulu le voler. Jim Stanford était un homme riche.

— Il ne se promenait quand même pas avec un coffre-fort sur le dos. Et, dans ce cas, fit perfidement Malko, pourquoi aurait-on fait disparaître le cadavre ?

— Évidemment, il y a le cadavre... fit pensivement le colonel, comme s'il venait seulement de s'en apercevoir.

Pour le chef de la Sécurité extérieure et intérieure du territoire, il était étrangement candide.

— L'enquête sur la disparition de Jim Stanford est-elle close ? demanda-t-il par acquit de conscience.

Makassar leva des sourcils indignés :

— Bien entendu, non. Le dossier ne sera refermé qu'une fois le corps retrouvé. C'est la règle.

Il ne disait pas ce qu'il ferait pour le retrouver. Cela sortait probablement de sa compétence.

Un instant les deux hommes se regardèrent en chiens de faïence. Le silence n'était troublé que par le ronronnement du climatiseur. Le Thaï semblait de plus en plus angélique. Il soupira à l'adresse de Malko.

— Je voudrais bien pouvoir vous aider, cher monsieur, en raison de l'amitié qui unit nos deux pays...

Malko voulut faire une ultime tentative.

— Vous n'ignorez pas que Jim Stanford a eu une activité importante dans votre domaine, colonel ; ne pensez-vous pas que certains éléments auraient pu se venger de lui ?

Le colonel ouvrit des yeux qui auraient fait paraître un agneau noir de péchés :

— Le pays est calme, fit-il. Très, très calme. Tout cela est très loin maintenant. S'il y avait des éléments étrangers ou traîtres mêlés à cette disparition, nous le saurions. Je peux dire que nous avons la situation bien en main.

Aux Olympiades du mensonge, le colonel Devin Makassar aurait raflé toutes les médailles d'or.

Malko se leva avec un grand sourire, ne voulant pas être en reste d'hypocrisie.

— Colonel, je vous remercie de votre efficace collaboration...

Le Thaï ne cilla pas et rendit la poignée de main. On était entre gentlemen. Il fit le tour de son bureau pour raccompagner son visiteur. Avec sa vieille chemise et son pantalon frippé, il semblait complètement anodin. Le haut de son crâne arrivait tout juste à l'épaule de Malko. Il guida ce dernier à travers le long couloir jusqu'au hall d'entrée, et le quitta sur une petite courbette.

L'épicier chinois dont la boutique jouxtait l'immeuble de la Sécurité détourna vivement le regard quand Malko passa devant lui. Après tout, le colonel Makassar n'était peut-être pas aussi inoffensif qu'il en avait l'air. Malko était furieux. Depuis son arrivée à Bangkok, il se heurtait à un mur de caoutchouc. À se demander si Jim Stanford avait jamais existé. Sa femme le croyait mort. Le colonel White le croyait mort. La police thaï semblait se moquer éperdument de sa disparition.

Le trottoir inégal requit toute l'attention de Malko. Il se trouvait devant l'hôtel Siam International, en forme de pagode tourmentée, avec juste en face l'énorme cinéma Rex.

On y jouait un film indien doublé en thaï, mais il faillit y entrer rien que pour avoir un peu de fraîcheur. Quand il eut brusquement une idée. Le temps de héler un taxi et, dix secondes plus tard, il roulait vers Suriwong Road.

* * *

Le magasin de Jim Stanford était petit mais très luxueux. En retrait du trottoir, il occupait un immeuble à un étage. Partout des rouleaux de soie, des femmes élégantes, pour la plupart étrangères. Malko demanda à une vendeuse thaï où se trouvait la direction et se fit conduire au premier étage, par l'arrière-boutique.

Une jeune fille blonde était assise derrière une table de verre. Un visage agréable avec de grosses lèvres et des yeux bleus rieurs. Malko se présenta comme un employé du consulat enquêtant sur la disparition d'un ressortissant américain et expliqua le but de sa visite. Aussitôt, le visage de la fille se crispa :

— C'est terrible, murmura-t-elle, nous l'aimions tous tellement. Que lui est-il arrivé ?

— C'est justement ce que j'aimerais savoir, fit Malko. Il commença à poser quelques questions. Très vite, son interlocutrice se mit à bavarder sans retenue. Elle était arrivée de Nouvelle-Zélande six mois auparavant.

— Y a-t-il d'autres personnes qui travaillent ici en dehors de celles qui sont en bas ? demanda-t-il.

La Néo-Zélandaise réfléchit puis répondit :

— Non, je ne pense pas. Pourquoi ?

— Heuh, pour rien, fit Malko. Vous n'avez rien remarqué de spécial, dans la vie de Jim Stanford qui pourrait nous mettre sur une piste ?

Elle secoua la tête :

— Je voudrais vous aider, mais je ne vois pas. Il était là tous les matins ; l'après-midi, il allait se faire masser et revenait s'occuper des comptes, ou bien allait voir des fabricants.

Une petite lumière s'alluma dans le cerveau de Malko. Encore un trait inconnu de Jim : le massage. Ce qu'on lui avait dit des massages thaïlandais n'avait que de lointains rapports avec la kinésithérapie.

— Savez-vous où il allait se faire masser ? demanda-t-il prudemment.

Elle fronça les sourcils et dit en hésitant :

— Je crois que c'est chez Takara Onsen...

— Merci.

Il se leva. La jeune fille semblait fascinée par les yeux dorés de Malko. Il sentit qu'elle s'ennuyait. Quel dommage de ne pas avoir le temps de lui faire la cour. Avant de quitter Bangkok, il essaierait de dîner avec elle. Comme si la Néo-Zélandaise avait lu dans ses pensées, elle lui tendit une carte de visite où elle avait griffonné son nom et un numéro de téléphone.

— Si vous avez d'autres questions à me poser, expliqua-t-elle en baissant les yeux. J'aimerais tant que l'on retrouve M. Stanford...

— Certainement.

Bien que rondelette, elle dégagait une sorte de sensualité animale et saine. Et ses yeux disaient qu'elle était prête à beaucoup aider Malko. Même en payant de sa personne.

Il empocha sa carte et elle le regarda descendre l'escalier, un sourire rêveur sur ses lèvres épaisses. Un beau fauve. Malko n'eut pas le temps de flâner le long des vitrines des marchands de soie de Suriwong. C'était l'heure du rendez-vous avec Thépin. Un taxi lui extorqua dix bahts pour le conduire à l'Erawan. Un Thaï l'attendait dans le hall, le chauffeur envoyé par la jeune fille. Le portier lui désigna Malko. Celui-ci décida de remettre la séance de massage à plus tard. De plus, il ignorait où se trouvait Takara Onsen. Il s'installa à l'arrière de la Mercedes 250 et se détendit.

* * *

Ils traversèrent presque toute la ville, longeant d'interminables avenues aux noms à coucher dehors... Un passage à niveau coupait Pahom Yotnin Road, en pleine ville, et ils durent attendre dix minutes un convoi de marchandises. Ensuite, longeant les bâtiments de l'ECAFE, ils arrivèrent dans le quartier résidentiel du nord. Le chauffeur tourna dans une allée et stoppa devant une porte en bois.

Thépin l'attendait, moulée dans un pantalon de Lastex noir collant comme un gant et un chemisier de Nylon transparent. Pas du tout jeune fille.

— Bonzour, fit-elle. Le déjeuner nous attend.

Pourtant, quand elle zozotait ainsi, on ne lui donnait pas plus de quatorze ans. Malko la suivit dans une maison, presque aussi belle que celle de Jim Stanford. Toute en bois, bourrée de statuettes et de bouddhas. La table était mise dans une petite salle à manger attenante au grand living-room.

— Je vous ai fait un vrai déjeuner thaï, dit Thépin. Après un namana rapidement expédié, ils passèrent à table. Selon la mode thaï, tous les plats étaient servis en même temps, sauf la soupe, qui venait en dernier.

Malko se servit de poisson coupé en cubes assaisonnés de sauce très piquante et découvrit par la même occasion que les Thaïs ignoraient l'usage du couteau. Tout se passait avec la fourchette et la cuillère.

Le thé, servi dans des tasses minuscules, était brûlant et très fort. Thépin le buvait comme si c'était du lait froid. Elle tendit à Malko un petit bol : la soupe.

Le goût en était délicieux, très fin, onctueux. Il en fit la remarque :

— Plus de quarante herbes différentes entrent dans la composition de cette soupe, expliqua Thépin. Moi-même, je ne saurais pas la préparer. Mais ma cuisinière passe des journées à cela.

Malko hocha la tête. Sous sa langue, il sentit un petit corps étranger et mordit dedans avant de l'avaler.

La seconde suivante, il était violet. D'énormes larmes jaillirent de ses yeux. À tâtons, il attrapa sa tasse de thé, la vida d'un coup, se brûla encore plus et pour la première fois de sa vie se permit de jurer grossièrement en présence d'une dame. Heureusement que c'était en allemand...

Il avait l'impression d'avoir avalé de la fonte en fusion. La chose diabolique descendait le long de son œsophage, laissant une traînée de feu.

Étouffant de rire, Thépin appela la servante, qui accourut avec une grande carafe d'eau. Malko se précipita, inondant sa chemise. Étouffant, mais un peu calmé, il parvint à demander :

— Vous essayez souvent d'assassiner vos invités ?

— C'était juste un petit piment ! fit la jeune fille, indignée. Tenez, regardez.

Elle piqua dans sa soupe le même piment orange et le croqua tranquillement sans même rosir. Écœuré, Malko vidant une seconde carafe d'eau jura, mais un peu tard, de ne plus se nourrir que de conserves. Il commençait à approuver le colonel White.

Même la gelée de pulpe de noix de coco n'arriva pas à calmer sa brûlure. Ils sortirent de table et s'installèrent dans le salon.

Thépin approcha un petit bar roulant.

— Regardez, dit-elle à Malko. J'ai un chink-chok ivrogne.

Elle souleva délicatement une bouteille de whisky J and B et Malko vit un petit lézard, enroulé sous la bouteille. Il ne bougea même pas.

— Il vit dans le bar depuis trois mois, expliqua la jeune fille, se nourrissant uniquement des gouttes qui tombent des bouteilles. Il est ivre mort toute la journée.

Effectivement, le chink-chok semblait plongé dans une béatitude totale. Malko effleura le bout de sa queue sans qu'il daignât ouvrir l'œil. Il cuvait son whisky.

Pour se remettre de sentiment, il se fit servir un grand namana. À demi étendue sur le divan, près de lui, Thépin l'observait du coin de l'œil.

Spontanément, elle se tourna vers lui :

— Vous êtes très gentil, murmura-t-elle.

Quand elle était émue, son zozotement était terrifiant.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes doux et que vous avez des yeux extraordinaires, dit-elle. Je n'en ai jamais vu comme cela. Je ne voudrais pas qu'il vous arrive malheur.

Malko sursauta :

— Pourquoi voulez-vous qu'il m'arrive malheur ?

— Vous faites un métier qui n'est pas de tout repos, n'est-ce pas ? dit-elle simplement. Et Bangkok est une ville dangereuse.

Elle jouait distraitemment avec son énorme brillant. Soudain, elle se pencha vers Malko et souffla :

— Embrassez-moi.

Sans attendre la réponse elle avança le visage. Assez maladroitement, mais avec beaucoup de fougue. Son corps

glissa contre le sien et le Lastex s'appuya contre l'alpaga de son costume. Mais elle se dégagea brusquement et jeta :

— Je suis folle.

Elle se mit debout d'un saut, puis se recoiffa. Son beau visage lisse avait repris toute sa froideur.

Malko se leva à son tour. Thépin était amusante, mais il n'était pas à Bangkok pour faire des galipettes avec une apprentie barbouze milliardaire et vierge.

— J'ai besoin d'un renseignement, dit-il. Savez-vous où se trouve le salon de massage Takara Onsen ?

Le visage de la jeune fille devint de glace. Comme si on avait vaporisé dessus de la neige carbonique. Les lèvres pincées, le menton hautain, elle jeta, avec un mépris sidéral :

— Vous n'avez pas perdu de temps. Demandez à votre hôtel, ils le savent sûrement. J'ai un peu mal à la tête, je vais demander à mon chauffeur de vous reconduire.

Sans même lui dire au revoir, elle tourna les talons et disparut de la pièce.

Avant de réaliser, Malko se retrouva dans la Mercedes, en route pour l'hôtel. Avec la vague impression que Thépin était en train de tomber amoureuse de lui.

Il ne manquait plus que cela.

Effectivement, le portier de l'Érawan se fit une joie d'aider Malko. Après lui avoir successivement proposé du cinéma cochon en couleur à domicile et cinq petites filles garanties presque vierges.

Malko savait que Bangkok pullulait d'instituts de massage qui n'étaient que des maisons de rendez-vous. Mais il ignorait qu'on puisse *vraiment* s'y faire masser.

— Takara Onsen, c'est à deux pas d'ici, la première impasse à droite, après l'immeuble de la BOAC, dans Ratchadamri. Ne payez pas plus de cent bahts. Sauf si vous voulez un massage spécial, ajouta le portier avec un clin d'œil.

Malko remercia et se replongea dans l'étuve.

CHAPITRE V

Au moment où Malko franchit la grille de l'Érawan, un Thaï, arrêté devant un marchand ambulant de soupe chinoise, termina précipitamment son écuelle, donna un baht et emboîta le pas à Malko. Avec sa chemise blanche, son pantalon de tergal, ses nu-pieds et ses lunettes noires, il ressemblait aux employés de bureau qui attendaient l'autobus un peu plus loin, devant le champ de courses.

Sa-Mai, pourtant, était l'un des tueurs les plus dangereux de Bangkok. Particulièrement apprécié car il n'était pas fiché à la police, n'ayant jamais été pris.

Il avait débuté dans le meurtre presque par hasard. En assassinant une petite prostituée de Yawarat Road qui s'était moquée de son teint très foncé. En Thaïlande aussi, on est raciste. Sa-Mai l'avait lacérée avec le poignard triangulaire qu'il avait taillé dans un ressort de camion. Il était particulièrement habile de ses mains.

Les hurlements de la fille agonisante avaient éveillé quelque chose chez le Thaï : un vague plaisir et le sentiment qu'il avait des capacités que les autres ne possédaient pas. Jusque-là, il avait mené une carrière de blouson noir sans histoire, ne dépassant pas le stade du chapardage et des bagarres. Pris au jeu, il avait très lentement enfoncé sa lame dans le ventre de la petite putain, un peu au-dessus du nombril, jusqu'à ce que ses yeux se révulsent définitivement.

Depuis, chaque fois qu'il faisait l'amour, il pensait à ce moment-là et son plaisir en était décuplé. Sa-Mai ignorait absolument qu'il était sadique.

Mais c'était par intérêt qu'il était devenu tueur professionnel. Sa-Mai aimait les filles. Or, il n'était pas très beau, avec son teint trop sombre et ses deux dents absentes sur le devant. Il avait donc décidé que le seul moyen de conquérir les petites Thaïs délurées qui se promenaient bras dessus, bras dessous

dans New Road, les fesses moulées dans des pantalons en lastex, deux tailles trop petites, était de s'acheter une moto Suzuki.

Il en avait trouvé une d'occasion pour dix mille bahts. Somme fabuleuse pour lui qui n'avait jamais possédé plus d'un billet de cent bahts. Son premier contrat lui avait rapporté deux mille bahts qu'il avait versés immédiatement. Le marchand lui avait promis qu'avec encore trois mille bahts, il emporterait la moto et paierait le reste plus tard. Sa-Mai ne vivait plus que dans l'attente de cet instant qui le ferait sortir de son incognito des pâles voyous sans moto.

Lui qui avait perpétuellement faim économisait même sur ses repas. À peine une soupe à la cannelle et des nouilles chinoises trois fois par jour.

Le dos de l'homme, qu'il ne quittait pas des yeux, dans la foule, à vingt mètres devant lui, représentait ces trois milles bahts.

Trois mille bahts qu'il était certain de gagner facilement : sa spécialité, c'était l'égorgement d'un seul revers de main. Chaque matin, il passait une demi-heure à affûter les deux tranchants de son poignard. Ensuite, il le remettait soigneusement dans l'étui de cuir fixé à sa jambe droite, juste au-dessous du genou.

* * *

Malko traversa au feu vert et s'engagea dans le passage à droite de l'immeuble de la BOAC. Tranquillement, Sa-Mai se mêla à la foule derrière lui.

Ses épaules anormalement larges dépassaient celles de la plupart des autres Thaïs. C'était un paysan de l'Est, qui avait trimé dur dans la rizière avant de venir à Bangkok à pied.

* * *

Une énorme pancarte, lettres rouges sur fond noir, annonçait : Takara Onsen, massages. Turkish Baths. L'entrée des « massages » était coincée entre un antiquaire et un marchand de souvenirs. Malko poussa la porte de verre et se

trouva dans un hall carrelé, comme celui d'un établissement de bains. Une Thaï en kimono était assise derrière un bureau, très maquillée, au-dessous d'un panneau en thaï, chinois et anglais, annonçant les prix. Elle eut un sourire commercial pour Malko et lui tendit une brochure.

— Will you choose, sir¹³ ?

Une photo de fille avec un nom et un numéro s'étalait sur chaque page, surmontée d'une courte phrase, assez évocatrice, en anglais : *My name is Lily : after you try me, you never forget... ou I am young and alone. Why don't you come*¹⁴ ?

La kinésithérapie ouvrait des horizons inconnus... La caissière attendait patiemment. Malko rendit la brochure et posa sur le comptoir un billet de cent bahts.

— Je voudrais la fille qui a l'habitude de masser mon ami Jim Stanford, demanda-t-il. Il m'en a dit beaucoup de bien...

L'expression de la fille ne se modifia pas. Elle fit disparaître le billet avec la vitesse d'un fourmilier avalant une sauterelle et annonça :

— *Miss Petty, number 22.*

Aussitôt, un Thaï minuscule surgit d'une porte entrebâillée et fit signe à Malko de le suivre. Ils enfilèrent un couloir qui sentait la vapeur et l'eau de Cologne. L'homme s'arrêta devant une porte, et poussa presque Malko à travers le battant entrouvert.

Une jeune Thaï se tenait debout entre une baignoire et une table de massage. Très petite, menue, les yeux cachés derrière des lunettes d'écaille, elle avait des bottes noires en plastique, montant jusqu'aux genoux, une mini-jupe blanche et une sorte de kimono très court retenu à la taille par une ceinture, assez ouvert pour laisser voir qu'elle ne portait pas de soutien-gorge.

Elle accueillit Malko avec l'éternel salut thaï, s'avança d'un pas et commença à défaire sa chemise, d'une main agile. En quelques secondes Malko se retrouva en slip. Fermement, la

¹³ Voulez-vous choisir, monsieur ?

¹⁴ Mon nom est Lily : Lorsque vous aurez essayé avec moi, vous n'oublierez jamais... Je suis jeune et solitaire. Pourquoi ne venez-vous pas ?

Thaï tira dessus, le visage toujours aussi indifférent. Malko n'eut pas le temps de rougir. Déjà, elle lui faisait signe d'entrer dans la baignoire, remplie d'une eau bleutée, odorante et chaude. Il se laissa aller en arrière. Sans lui laisser le temps de respirer, la Thaï entreprit de le savonner avec une grosse éponge naturelle, un peu comme on bouchonne un cheval. Les yeux dans le vague, elle n'oublia aucun endroit, s'attarda longtemps sur le ventre. Détendu, Malko distinguait la naissance de deux seins pointus sous le kimono. Mais sa masseuse semblait toujours aussi indifférente. Elle n'avait pas dit encore un mot.

Elle jeta enfin son éponge et prit une grande serviette, faisant signe à Malko de sortir de la baignoire. Elle le sécha avec la même minutie, ne laissant pas un centimètre carré de peau humide. Et Malko se retrouva une fois de plus, nu comme un ver, au milieu de la pièce.

Toujours sérieuse comme un pape, la fille le prit par le bras et le fit s'étendre sur la table de massage capitonnée, le visage contre la toile cirée. Malko enfouit son visage dans une serviette chaude. La seconde suivante, il poussait un hurlement : il avait l'impression que le plafond venait de lui tomber sur le dos.

De toutes ses forces, miss Petty frappait les muscles de son dos du tranchant de la main à petits coups rapides. À en juger par la dureté des coups, elle devait être au moins ceinture noire de karaté. Comme volupté...

Il tenta de se redresser, mais un coup sur la nuque l'aplatit sur la table, groggy. Une fraction de seconde, il se demanda s'il n'était pas tombé dans un guet-apens, si la fille n'était pas en train de le tuer, tout bonnement, tant les coups lui faisaient mal. Depuis les Caraïbes, il se méfiait des bains de vapeur et des prétendues détentes en compagnie de créatures de rêve¹⁵.

Mais elle abandonna les coups pour lui pincer les muscles, un par un, avec des doigts durs comme de l'acier. Puis elle tira sur chacune de ses jointures, à les déboîter, étira ses pieds, orteil par orteil, et entreprit de lui masser la nuque très lentement. Enfin une sensation agréable. Elle était debout

¹⁵ Voir : *S.A.S. Caraïbes*.

contre lui et sa hanche ronde frôlait son visage. Il leva la tête pour lui parler :

— Connaissez-vous Jim Stanford ?

Pour toute réponse, elle lui enfonça le nez dans la serviette. Et vlan ! ça recommença. Cette fois elle lui tapait sur la tête, du plat de la main et en cadence. Il grogna de douleur, impuissant. Le supplice cessa brusquement. À demi assommé, Malko ouvrit les yeux. Il se sentait malgré tout détendu. Mais miss Petty n'avait toujours pas dit un mot. Plantée devant lui, elle sourit enfin et demanda :

— O.K., sir ?

Visiblement, elle se préparait à passer au client suivant. Pourtant, elle demanda en mauvais anglais :

— Vous voulez massage spécial ? C'est cent bahts de plus. Pour la maison, s'empressa-t-elle d'ajouter...

Moulu, Malko s'empara de son pantalon et sortit deux billets de cent bahts.

— C'est pour vous, dit-il. Vous me faites comme à mon ami Jim Stanford.

Il ne sut jamais si c'était la vue du billet ou le nom de Stanford, mais cette fois elle sourit franchement :

— Ah ! Jim. Number one !

Number one c'est l'expression des Thaïs évolués pour signifier que quelqu'un ou quelque chose leur plaît.

Mais, déjà, miss Petty avait repris son attitude professionnelle : elle sortit d'une armoire deux appareils de la taille d'un paquet de cigarettes, qu'elle fixa sur le dos de ses mains. Elle poussa un bouton sur chacun et ils émirent un ronflement de toupie.

Elle remit Malko sur la table et cette fois le fit s'étendre sur le dos. Seule variante, elle avait défait la ceinture de son Kimono. Ses seins petits mais très ronds frôlèrent le sternum de Malko quand elle se pencha sur lui. Dès que ses mains eurent touché son ventre, il comprit que les toupies étaient en réalité des vibro-masseurs à piles. *Made in Japan.*

Les vibrations lui arrachèrent très vite un gémissement. Les doigts agiles rampaient sur la peau nue, descendant de plus en

plus. Puis la main gauche remonta, glissant lentement, cherchant tous les points sensibles.

Malko poussa un grognement : maintenant la main droite de miss Petty, arrivée à son but ne bougeait presque plus mais les vibrations de l'appareil excitaient ses terminaisons nerveuses de cent millions de coups d'épingle. Jamais il n'avait ressenti une telle sensation. Il tendit les bras pour attirer à lui la jeune Thaï, mais, le visage neutre, elle se déplaça. Maintenant les deux mains s'activaient. Sans aucune précaution de douceur et sans répit.

Il pensa au Jardin des milles supplices. Les ondes délicieuses remontaient par vagues chaudes, le long de sa colonne vertébrale. Le plaisir vint brusquement. Plus fort qu'il ne l'avait jamais éprouvé. Tendue en arc de cercle, il cria, cherchant à échapper aux doigts effilés. Mais, en experte avertie, la Thaï ne le lâcha que lorsqu'il retomba, pantelant, serrant entre ses doigts crispés les bords de la table blanche. Quand il rouvrit les yeux le plafond blanc lui parut irisé comme un arc-en-ciel.

Miss Petty lui adressa un sourire gourmé. Déjà elle retirait ses diaboliques engins, les rangeait dans l'armoire et refermait son kimono. La récréation était terminée.

— Vous connaissez bien Jim Stanford ? demanda Malko, plutôt essoufflé.

Miss Petty fronça les sourcils, inquiète :

— *Not good, sir ?*

On ne trouve plus de telles consciences professionnelles.

Malko l'assura qu'il n'avait jamais connu de volupté aussi techniquement parfaite. Mais il n'était pas venu pour cela. La fille le regardait sans comprendre très bien ce qu'il voulait. Elle cherchait dans son esprit quelle abominable déviation sexuelle pouvait bien le hanter.

— Je voudrais bavarder avec vous, insista Malko. Elle secoua la tête.

— Not here. No time. Much work. Tonight, if you want. You come to see me, at The Three Kingdoms¹⁶.

¹⁶ Pas ici. Pas le temps. Beaucoup de travail. Ce soir si vous voulez. Venez me voir aux Three Kingdoms.

Elle était persuadée que, mis en goût par le « massage », il avait envie de continuer par des plaisirs plus complets.

Des explications qui suivirent, il ressortit que miss Petty était aussi entraîneuse dans une boîte de nuit. Comme c'était la seule façon de lui parler, Malko prit rendez-vous pour le soir.

Malko se rhabilla, s'inclina devant miss Petty, paya la caissière et se retrouva dehors, un peu groggy. Par où fallait-il passer pour obtenir des informations...

Il sauta dans un taxi et se fit conduire à Air America.

Sa-Mai n'eut que le temps de poser un cornet de crevettes dégoulinantes de graisse, d'abandonner deux bahts sur le comptoir ambulancier et de sauter à son tour dans un taxi. Heureusement, celui de Malko était arrêté au feu rouge de Pechburi Road.

Sur le palier d'Air America, Malko croisa deux types en civil, les cheveux rasés, qui sentaient la *marine* à un mile. Il est vrai que tout Bangkok savait que Air America c'était la C.I.A. Les opérations un peu plus discrètes se traitaient à la seconde antenne, une boutique de couture appelée Design Thaï, truffée de brillants analystes de la C.I.A., centre de recrutement d'agents doubles ou triples, parfois quadruples, mais toujours à vendre au plus offrant.

Heureuse surprise, avant d'entrer dans le bureau du colonel White, il aperçut Thépin en train de faire sécher le vernis de ses ongles sur le clavier de sa machine à écrire.

Elle lui sourit un peu froidement et détourna ostensiblement la tête. Elle n'avait toujours pas digéré le massage. Par jeu, Malko s'avança et lui adressa un sourire ensorceleur.

La jeune fille consentit à se déridier :

— Comment était votre massage ? demanda-t-elle acidement.

Jalouse comme une douzaine de tigresses. Ce qui était un comble.

— Décevant, répondit Malko prudemment. Manquant par trop d'âme. Mais j'ai conservé un souvenir merveilleux de notre déjeuner...

Elle le regarda pour voir s'il parlait sérieusement. Les yeux dorés s'étaient faits caressants. Elle fondit d'un coup.

— Si vous avez encore besoin de moi, dit-elle spontanément.

— De toute façon, je vous rendrai avec infiniment de plaisir votre invitation, proposa-t-il. Malheureusement ; je suis pris ce soir, un rendez-vous d'affaires.

Il se souciait peu de l'emmener aux Three Kingdoms. Elle serait capable d'arracher les yeux de miss Petty. Mais, devant la moue désolée, il se hâta d'ajouter :

— À moins que nous ne puissions nous retrouver plus tard.

— Je peux sortir très tard, affirma Thépin.

Ce n'est pas le travail à Air America qui l'épuisait.

— Alors, à minuit, au bar de l'hôtel. Si vous n'avez pas peur d'avoir trop mauvaise réputation.

Elle le foudroya du regard et fit sèchement :

— Je vous annonce au colonel White.

Le colonel White avait les yeux rouges de fatigue. Trois tasses à café vides étaient posées en pile sur son bureau, et il n'était pas rasé.

— Je n'ai pas dormi depuis deux jours, grogna-t-il. Les pires emmerdements. Un de mes bonhommes s'est fait coincer dans une affaire de trafic d'opium. Les Thaïs parlent simplement de le fusiller... Ça va encore coûter une fortune. En plus, ils viennent de m'apprendre que les maquis communistes dans le Sud s'étendent avec des armes automatiques. Personne ne sait comment elles arrivent là-bas. Et, à partir du mois prochain, les camions qui transportent les bombes pour Sattaheep¹⁷ n'ont plus le droit de rouler de jour. Il paraît que cela fait jaser les gens... Bonnes nouvelles, hein.

Malko enleva une pile de dossiers d'un fauteuil pour pouvoir s'asseoir et remarqua :

— Je croyais que le gouvernement était très anticommuniste...

White haussa les épaules et cracha son chewing-gum dans un cendrier, à deux mètres de lui.

— Les Thaïs ne sont pro-personne, dit-il, désabusé. Toujours prêts au retournement. Leur emblème politique pourrait être la girouette. Pour l'instant, ils nous tolèrent. Sans plus. Mais ils

¹⁷ Grande base de bombardiers U.S., sur le golfe de Siam.

donnent déjà des gages aux Chinois. Tout en les pourchassant et en faisant écarteler en public par des éléphants les chefs communistes que nous leur livrons. Nous sommes en Asie, patrie du raisonnement en spirale. Rien n'est jamais tout à fait simple ni tout à fait vrai. À propos, et votre Jim Stanford, vous l'avez retrouvé ?

Malko raconta ses démarches et la découverte du cadavre, sur la rivière Kwai. Le colonel White hocha la tête :

— Cela ne prouve pas grand-chose. Sinon qu'il y a eu un témoin au meurtre, ou à l'enlèvement, de Jim Stanford.

— Je saurai peut-être quelque chose ce soir, annonça Malko. J'ai trouvé une fille qui semble avoir bien connu Jim Stanford.

— J'aimerais vous aider, dit White, de mauvaise grâce, mais je ne vois pas comment. Si Jim a vraiment été enlevé, il est planqué quelque part dans la jungle. Il faudrait beaucoup de temps et d'hommes.

Malko n'insista pas. Visiblement le colonel se moquait complètement du sort de Jim Stanford. Il se leva et prit congé. Dans le couloir, il aperçut Thépin, toujours en train de polir ses ongles. Pauvre petite fille riche.

En sortant, il marcha un peu dans Suriwong Road. La nuit tombait. Les Sam-los pétaradaient furieusement à chaque coin de rue. Presque à chaque pas s'ouvrait l'échoppe odorante d'un restaurant chinois ou thaï, dont les effluves se mélangeaient à ceux de l'essence des khlongs fétides et des ordures en fermentation un peu partout. Ça et là, un immeuble ultramoderne tranchait sur les maisons en bois, basses et noires. Arrivé au gigantesque rond-point orné de la statue du roi, carrefour de l'avenue Rama-IV et de Ratchadamri, Malko héla un taxi. Il ne se sentait pas le courage de remonter la large avenue jusqu'à l'Érawan. Le massage lui avait coupé les jambes.

Rentré à l'hôtel, il se déshabilla et s'étendit après avoir pris une douche. Plutôt déprimé.

À part la conquête du cœur d'une jeune vierge, son séjour à Bangkok n'était pas brillant, brillant.

* * *

Yawarat Road donnait dans New Road. À deux pas de la rivière et de l'Oriental, le plus vieil hôtel de Bangkok. Il y avait cinq cents boîtes de nuit au kilomètre carré, toutes plus minables les unes que les autres.

En cinquante mètres, dans la rue sans lumières, Malko se fit racoler vingt fois par de jeunes prostituées qui sortaient de tous les coins d'ombre. Les Three Kingdoms étaient au rez-de-chaussée d'un building moderne. Le portier galonné s'inclina jusqu'au sol et ouvrit une porte matelassée, laissant échapper une bouffée d'air glacial. Toujours l'air conditionné.

La salle était presque obscure. Seul, un projecteur bleu éclairait l'orchestre philippin juché sur une estrade. Au fond, près du bar, des filles seules attendaient, en couple ou par petits groupes.

Malko se laissa conduire à une table et se plongea dans la carte. Il avait la plus grande méfiance pour tout ce qu'on servait dans les boîtes de ce genre, aussi commanda-t-il une bouteille de Champale, champagne de Californie. Au moins la déboucherait-on devant lui. Et cela impressionnerait favorablement miss Petty. Il n'était pas assis depuis cinq minutes qu'une grande Chinoise sans âge, très maigre dans un chong-seam gris, surgit de l'obscurité : la *mama-san*¹⁸ de l'établissement.

— Vous ne vous ennuyez pas seul, sir ? dit-elle en excellent anglais. Désirez-vous qu'une charmante jeune fille vienne vous tenir compagnie, danser avec vous ?

Nous avons des Thaïs, des Malaises, des Chinoises. Celles-ci sont un peu plus chères : cent bahts l'heure. Elles ont toutes une excellente éducation.

Euphémisme signifiant qu'elles n'avaient que de bénignes maladies vénériennes.

Malko sourit. Tout cela était dans l'ordre.

— Je crois que je connais une des personnes qui travaillent ici : Mlle Petty. Est-elle là ?

¹⁸ Responsable des entraîneuses.

— Je vais m'en assurer, répondit la mama-san. Je crois que personne ne l'a encore réclamée ce soir. Je vous l'envoie immédiatement.

La salle était encore vide aux trois quarts. Quelques couples dînaient au fond. Malko était volontairement venu très tôt pour ne pas risquer de se faire souffler miss Petty par un autre « soupirant ».

La Chinoise disparut dans l'obscurité et, trente secondes plus tard, miss Petty surgit derrière Malko, tel un petit fantôme parfumé. Transformée : plus de lunettes, les cheveux déroulés sur les épaules, le kimono blanc strict avait été troqué contre un mini-chong-seam s'arrêtant à mi-cuisse, vert électrique, moulant parfaitement les petits seins que Malko connaissait déjà.

Elle poussa un petit cri devant la bouteille qu'un serveur était en train de déboucher.

Du champagne !

Inutile de lui gâcher sa joie en lui expliquant la différence. Déjà, elle trempait ses lèvres dans le liquide mousseux, les yeux brillants. Elle reposa sa coupe après s'être assise, et lâcha, toute songeuse :

— Vous êtes très riche, sir.

Malko éluda prudemment un sujet aussi brûlant. Miss Petty continua :

— Les clients d'ici ne commandent jamais que du whisky. Je n'aime pas le whisky. Vous n'êtes pas Américain ?

Il fallut près d'un quart d'heure en anglais-pidgin pour expliquer ce qu'était l'Autriche... Pour Petty, tout ce qui avait les yeux ronds et la peau blanche était Américain. Finalement, à la troisième coupe de Champale, la jeune Thaï, très émoustillée, se pencha à l'oreille de Malko et lui glissa :

— Je ne m'appelle pas Petty. Mon vrai nom, c'est Sirikit, comme la reine. Vous voulez m'appeler Sirikit ?

Une demi-heure plus tard, la bouteille de champagne était vide et Sirikit complètement ivre. Elle voulut absolument danser. La belle réserve de l'institut de massage avait disparu. Sirikit dansait avec Malko comme si elle avait voulu qu'il lui fasse l'amour sur la piste.

Mais, hélas, ce n'était pas l'objet de sa visite.

De retour à la table, il commanda une nouvelle bouteille, remplit la coupe de Sirikit et attaqua :

— Je cherche Jim Stanford. Vous le connaissez, n'est-ce pas ? Sirikit eut un hoquet affirmatif.

— Yes, Number one. I like him very much¹⁹.

De la conversation entrecoupée qui suivit, il ressortit que Jim Stanford était un habitué des massages. Avec des variantes beaucoup plus compliquées que celle dont avait bénéficié Malko. Il est vrai qu'après vingt-cinq ans d'Asie, on a le droit d'être exigeant.

Soudain, Sirikit se rembrunit :

— Mais, depuis qu'il connaissait sa putain de Chinoise, il ne venait presque plus.

Malko dressa l'oreille. C'était nouveau, cela. Il versa encore un peu de Champale, mais Sirikit ne pensait déjà plus à Jim Stanford.

— Je vais me faire gronder par la mama-san, pleurnicha-t-elle. Nous n'avons pas le droit de boire d'alcool. Et je vais perdre mon travail...

Le Champale ne la rendait pas optimiste. Malko fouilla dans son portefeuille et glissa dans la main de Sirikit un billet de cent bahts. En lui murmurant à l'oreille qu'il veillerait sur elle jusqu'à la fin de ses jours. Ce qui était abominablement faux. Mais cela suffit à rasséréner la jeune Thaï. Malko en profita.

— Qui est cette méchante Chinoise ? fit-il perfidement. Sirikit eut un crachement de mépris.

— Une putain. Celle-là, elle est pire qu'une *chalky*²⁰. Un jour, elle m'a dit que j'étais trop jaune, que je ne devais jamais lui parler la première.

Les traits enfantins de Sirikit étaient crispés de colère. Où va se nicher le racisme...

— Où est-elle, cette fille ? interrogea Malko. Sirikit le foudroya du regard.

— Elle vous intéresse, cette putain ?

¹⁹ Oui, numéro un ! Je l'aime beaucoup.

²⁰ Blanche.

De nouveau, elle était fermée comme une huître. Malko lui posa la main sur la cuisse et entreprit de lui démontrer qu'une Sirikit valait dix mille Chinoises. Ainsi, Jim Stanford avait une maîtresse. Bien sûr, cela pouvait n'avoir aucun rapport avec sa disparition. Mais c'était un fait que le colonel White ignorait et que Mme Stanford lui avait caché. Pourtant c'était la première faille qu'il découvrait dans le mur de caoutchouc sur lequel il rebondissait depuis son arrivée à Bangkok.

Il fallait qu'il sache qui était cette Chinoise inconnue.

Il remplit sa coupe de Champale et vida la sienne pour donner l'exemple, puis demanda, sans avoir l'air d'y attacher d'importance :

— Comment s'appelle-t-elle, ta Chinoise ?

Chose curieuse, Sirikit ne semblait pas au courant de la disparition de Jim Stanford. Elle ne devait pas lire les journaux.

Il y eut une seconde de silence, puis Sirikit jeta sa coupe par terre et cria d'une voix aiguë qui couvrit le bruit de l'orchestre.

— Vous mentez ! Vous mentez ! Vous voulez connaître cette putain pour la b...

Elle commença à injurier Malko, affreusement gêné, Dieu merci, il ne comprenait pas le thaï.

La mama-san surgit soudain, le visage courroucé. Elle dit une seule phrase à Sirikit qui se calma immédiatement et se mit à renifler, la tête baissée. La Chinoise s'excusa auprès de Malko.

— Miss Petty est un peu fatiguée. Je crois qu'il vaut mieux qu'elle aille se coucher. Je vais vous envoyer Mlle Laura.

Cela ne faisait pas du tout l'affaire de Malko. Mais, déjà, la mama-san avait saisi le bras de Sirikit et la faisait lever d'une main de fer. Elle jeta un regard désolé à Malko. Celui-ci sauta sur l'occasion. Il se pencha sur la jeune fille et lui glissa à l'oreille :

— Où habitez-vous ? C'est vous que je veux revoir. Entraînée par la mama-san, Sirikit hésita, puis jeta.

— Au Vieng-Tai Hôtel. Près de l'université Tham-massat.

Il eut juste le temps de voir le petit derrière moulé de soie verte disparaître dans la pénombre. On ne plaisantait pas sur le chapitre discipline aux Three Kingdoms.

Malko demanda l'addition. Avec ce qu'il paya pour les deux bouteilles de Champale, il aurait pu s'offrir une caisse de Moët et Chandon en Europe. Mais il tenait une piste. C'était assez drôle si la disparition de Jim Stanford n'était qu'une fugue provoquée par le démon de midi. Mais il y avait le cadavre du cimetière de la rivière Kwaï. On n'assassine pas les témoins avant de s'enfuir avec sa petite amie. Et comment expliquer alors le meurtre sauvage de la sœur de Jim Stanford ?

Malko se hâta de se lever avant que la mama-san ne lui ait expédié une autre beauté. La salle se remplissait, elle n'aurait pas de mal à la caser. Il essaya d'apercevoir Sirikit, mais elle était déjà dans les oubliettes. Dès le lendemain matin, il se mettrait en quête du Vieng-Tai Hôtel. Sirikit ne se levait certainement pas à huit heures du matin.

Après la fraîcheur de la boîte, la rue ressemblait au four d'un boulanger. Et c'était la saison fraîche... Pas de taxi en vue et le portier s'était volatilisé. Malko s'avança jusqu'au bord du trottoir. Un homme vint à sa rencontre, traversant la chaussée et le bouscula légèrement. Machinalement, Malko marmonna une excuse en anglais, et s'apprêta à traverser.

Tout se passa très vite ensuite. Un cri de femme fit retourner Malko. En une fraction de seconde, il photographia la scène. Sirikit se tenait près de l'entrée. C'est elle qui avait crié. L'homme qui avait bousculé Malko était derrière lui, un objet brillant dans le poing droit. Son regard quitta la taxi-girl et il continua son geste interrompu par le cri de Sirikit.

Le poignard fila comme l'éclair vers le cœur de Malko.

Instinctivement, celui-ci plongea en avant, se recevant sur les mains. Il sentit une brûlure au côté et roula sur lui-même. Il n'avait pas d'arme, ayant laissé son pistolet à l'hôtel.

L'homme qui l'avait frappé s'enfuyait vers New Road.

Sirikit devant The Three Kingdoms hurlait comme une sirène.

Malko tâta son côté gauche et ramena sa main poisseuse de sang. Son veston avait été découpé comme au rasoir, de l'aisselle à la hanche... Sans réfléchir il démarra comme un fou. Son agresseur n'avait que quelques mètres d'avance.

— Help ! hurla Malko.

Mais un Blanc poursuivant un Jaune n'avait pas beaucoup d'aide à attendre, à onze heures du soir à Bangkok.

L'homme tourna à droite dans New Road. Malko faillit se faire écraser par un Sam-lo, bouscula une putain distraite et reprit sa course. L'autre passa devant un grand bâtiment de la Poste et disparut dans une ruelle menant à la Ménam Chao Phraya²¹ sombre comme un tunnel. Malko aperçut vaguement la silhouette du poursuivi se découper sur le fond clair de la rivière, puis elle disparut dans un trou d'ombre.

Il se plaqua contre le mur de la Poste. Ça puait le guet-apens. Il pouvait se faire couper la gorge comme rien ou trouer comme une passoire. Prudemment il recula jusqu'à New Road, surveillant l'impasse d'un œil. Plus rien n'y bougeait.

Il hésitait. Brusquement, il eut un vertige. Une douleur lancinante lui traversait le flanc gauche. Il dut s'appuyer à la vitrine de la bijouterie hindoue qui faisait le coin pour ne pas tomber.

Un taxi ralentit en voyant ce Blanc seul qui semblait ivre. Malko leva la main et se laissa tomber dedans.

— Érawan Hôtel fit-il, avant de s'évanouir à moitié. En passant devant l'Hôtel Rama, brillamment illuminé, il jeta un coup d'œil à sa blessure. Le poignard avait glissé le long de ses côtes entaillant profondément la chair. Sa chemise n'était plus qu'un torchon rouge et l'hémorragie continuait.

Sans le cri de Sirikit, la lame aurait traversé le cœur...

* * *

Le hall de l'Erawan était vide à cette heure tardive. À l'exception de Thépin, assise, le visage sombre, sur une des banquettes du hall.

Tout tournait autour de Malko. Il eut peur de se trouver mal dans le hall. Serrant son bras gauche contre son côté, à la fois pour arrêter le sang et cacher sa blessure, il s'approcha du desk et demanda sa clé. Thépin était déjà près de lui.

— Vous êtes très en retard, fit-elle, acerbe.

²¹ La large rivière qui traverse Bangkok.

Malko se retourna et eut un sourire crispé. Brusquement, elle se rendit compte de quelque chose d'anormal.

— Mais qu'y a-t-il ? s'exclama-t-elle. Vous êtes tout pâle.

— Venez, murmura Malko. Je vous expliquerai.

De sa main valide, il la prit par le bras et la tira jusqu'à l'ascenseur de gauche, dont la porte était ouverte, sous le regard réprobateur du réceptionniste.

— Mais, où allons-nous ? s'écria Thépin, au moment où les portes se refermaient.

Malko, appuyé à la paroi de la cabine, les yeux fermés, les narines pincées, dit d'une voix faible :

— Chez moi. On a voulu me tuer.

Il montra sa main gauche poissée de sang. Thépin poussa un petit cri et ne dit plus rien.

Au quatrième, Malko sortit en titubant de l'ascenseur. Ses jambes se dérobaient sous lui. Le couloir à l'air libre lui sembla sans fin. Il eut le temps de franchir sa porte puis il vit monter le lit vers lui et entendit la voix affolée de Thépin.

— Malko, Malko, vous tombez...

* * *

Lorsqu'il reprit conscience, il était étendu sur son lit, vêtu d'un seul slip. Thépin était penchée sur lui, le visage anxieux.

Il ouvrit les yeux, elle recula et ses traits reprirent une partie de leur froideur. Tout le côté gauche de Malko était enveloppé d'une serviette attachée avec un peignoir de bain. Mais la douleur était aussi forte.

— J'ai... je vous ai déshabillé, balbutia la jeune fille. Je voulais arrêter le sang.

— Merci, dit Malko d'une voix qu'il entendit à peine.

— J'ai appelé un médecin de mes amis, il va arriver continua Thépin. Que vous est-il arrivé ?

Malko se tourna sur le ventre, grimaçant de douleur et raconta l'attaque dont il avait été victime à sa sortie de la boîte. Thépin, assise dans un fauteuil, hocha la tête :

— Cela n'a peut-être pas de rapport avec votre affaire. Les Thaïs sont très susceptibles. Tous les jours, il y a des gens qui en

poignardent d'autres simplement parce qu'ils ont été bousculés. Nous sommes brouillés avec le Cambodge à cause d'un incident de frontière vieux de quatre cents ans.

— Mais c'est moi qui ai été bousculé, protesta Malko avec indignation.

Le bandage improvisé de la jeune fille avait stoppé l'hémorragie, mais il se sentait extrêmement faible.

On frappa à la porte. Thépin alla ouvrir. Un Thaï rondelet, bien habillé, une sacoche noire à la main, entra ; Malko vit son regard surpris aller de lui à Thépin.

Visiblement quelque chose lui échappait. D'ici à ce qu'il croie à un drame de la jalousie... La jeune fille lui parla rapidement en thaï et il hocha la tête. Il posa sa sacoche et s'approcha de Malko. Pendant qu'il décollait la serviette sanglante, Thépin fumait nerveusement. Ils échangèrent plusieurs phrases incompréhensibles pour Malko, puis Thépin demanda :

— Je suppose que vous ne voulez pas aller à l'hôpital ?

— Pourquoi pas à la morgue...

— Il dit que vous avez perdu beaucoup de sang. Il faudrait une transfusion et il ne faut pas vous laisser seul cette nuit. Il va vous poser des agrafes.

Le quart d'heure suivant fut extrêmement pénible pour Malko. Sans la présence de Thépin il aurait hurlé comme les trompettes de Jéricho... À chaque agrafe qui s'enfonçait dans sa chair, il étouffait un grognement. Dans ce pays, l'anesthésie devait être un luxe réservé à la famille royale. Enfin le supplice prit fin dans une bonne odeur d'éther. Le médecin recouvrit ensuite la blessure d'une large bande de sparadrap rose et intima, par gestes, l'ordre à Malko de se coucher sur le côté droit et de ne plus bouger. Il dit quelque chose à Thépin, qui traduisit :

— Vous devez rester deux jours sans bouger.

Déjà le Thaï refermait sa trousse. Il s'éclipsa aussi discrètement qu'il était venu.

À peine avait-il fermé la porte que Thépin se planta devant Malko, le visage buté :

— Le docteur a dit que vous deviez avoir une infirmière. Je veux bien rester si vous promettez de ne pas me toucher...

C'était vraiment le moment !

— Je croyais que vous alliez perdre votre réputation si on vous voyait avec moi, ironisa Malko.

— C'est déjà fait, dit sèchement Thépin. Je suis montée avec vous dans cette chambre. Alors, vous promettez ?

— Tout ce que vous voulez.

— D'ailleurs, conclut la jeune fille, je vais me coucher toute habillée.

Elle reprit son expression distinguée pour dire :

— Maintenant, il faut dormir. Le docteur reviendra demain matin.

Malko avait l'impression qu'une main géante lui triturait le côté gauche. Les élancements retentissaient jusque dans l'épaule. Sa bouche pâteuse était sèche comme la vallée de la Mort et le sang battait furieusement à ses tempes. Il ouvrait la bouche pour dire « bonsoir » quand une pensée traversa son esprit embrumé : il revit l'homme regardant fixement Sirikit, puis se retournant pour le frapper.

La jeune Thaï était en danger de mort. Il en était sûr maintenant. Elle pouvait reconnaître son assassin. Et elle était la seule à détenir un indice. Il ignorait ce qu'il avait découvert mais il était certainement sur la piste de quelque chose puisqu'on venait de tenter de le tuer. Car il ne croyait pas une seconde à la version de l'accident.

Donc, une seule solution : joindre Sirikit de toute urgence.

Sale truc.

Il se redressa dans son lit. Un vertige le prit et il dut s'appuyer à l'oreiller. D'un geste brusque, il rejeta le drap.

— Qu'est-ce que vous faites ? s'écria Thépin, en train d'entrer dans le lit jumeau.

— Je me lève, dit Malko en titubant. Il faut que je sorte d'urgence. C'est une question de vie ou de mort.

Il parvint à enfiler son pantalon et s'affala sur une chaise, épuisé par l'effort.

— Voulez-vous me passer une chemise ? murmura-t-il.

— Vous êtes fou ! Recouchez-vous tout de suite.

Ils restèrent une seconde face à face. Thépin voulut tirer Malko vers le lit, mais il se dégagea.

Il parvint jusqu'à l'armoire et prit une chemise. Quand il la mit, il eut l'impression que tout son côté se déchirait. Une sueur glaciale coulait sur son front et il faillit tomber. Thépin accourut et le soutint jusqu'à la chaise.

— Vous allez vous évanouir !

Les yeux dorés étaient striés de rouge. Il leva la tête vers elle et demanda :

— Thépin, j'ai besoin de vous. Tout de suite. Je ne pourrai pas conduire la voiture.

Rageusement, elle frappa du pied :

— Mais enfin, où voulez-vous aller ?

— À l'hôtel Vieng-Tai. Sauver quelqu'un qui est en danger à cause de moi...

— Vous ne pouvez pas téléphoner ? Il secoua la tête.

— Non, je n'ai plus le temps de discuter. Tant pis, je vais prendre un taxi.

Il sortit du fond de sa Samsonite son pistolet extra plat et le glissa dans sa ceinture, sous le regard effrayé de Thépin. Puis il passa une autre veste. Il avait la sensation de se déplacer dans du coton. Thépin le rattrapa alors qu'il avait la main sur le bouton de la porte :

— Attendez, je vais avec vous.

Pour traverser le hall, Malko parvint à lâcher le bras de Thépin, mais dès qu'il fut dans l'obscurité du parking il serait tombé sans son appui. Heureusement que la Mercedes n'était pas loin.

Il jeta un coup d'œil à sa montre : deux heures et demie.

— Où est-ce, cet hôtel ? demanda Thépin.

— Près de l'université, c'est tout ce que je sais.

Elle sortit de l'Érawan et prit à gauche. L'avenue Ratchadamri était déserte. Thépin filait à près de cent trente à l'heure. En passant devant la gare de Hua Lam-phong, elle manqua écraser deux mendiants qui dormaient à même la chaussée avant de piquer droit à travers le quartier chinois pour gagner du temps.

Personne n'empruntait ces ruelles de jour. Elles étaient trop encombrées et trop défoncées. Malko étouffait un gémissement à chaque cahot. Certains trous avaient près de trente

centimètres. Des silhouettes furtives s'enfuyaient devant les phares. Il n'y avait guère que les voitures de police à se hasarder dans ce coin la nuit.

Ils débouchèrent brusquement sur une grande place et Malko reconnut le Palais Royal. Ils étaient tout près de la rivière, au nord de la ville. Thépin arrêta un passant, qui lui désigna une rue étroite et mal éclairée.

Deux minutes plus tard, ils stoppaient devant un immeuble plutôt décrépît avec une enseigne rouge annonçant : « Vieng-Tai Hôtel ».

La rue était déserte et noire mais plusieurs fenêtres étaient allumées, ainsi que la réception. Malko eut le pressentiment d'une catastrophe.

— Il faut demander une certaine Sirikit, expliqua-t-il. Je pense que c'est son vrai nom. Elle est masseuse et taxi-girl aux Three Kingdoms.

Thépin se raidit mais ne dit rien. Soutenant Malko, elle entra dans la réception qui puait la soupe chinoise aigre. Plusieurs Thaïs les regardèrent avec surprise. L'un d'eux s'avança et dit en anglais :

— No room, sir. Full-up²².

Thépin lui répliqua en thaï. Malko comprit le nom de Sirikit et vit le Thaï changer de couleur. Thépin se tourna vers lui, les yeux agrandis d'horreur.

— Elle vient d'être poignardée !

— Elle est morte ?

Elle traduisit. L'autre secoua la tête et répondit une courte phrase :

— Elle est mourante, paraît-il. Il y a un médecin près d'elle.

— Je veux la voir, dit Malko.

L'homme ne fit pas de difficultés. Thépin l'aida à monter les trois étages de l'escalier étroit. Plusieurs portes étaient ouvertes et l'on apercevait des visages apeurés de filles. Le Vieng-Tai était une sorte de pension de famille pour taxi-girls. Au troisième, la porte de Sirikit était grande ouverte. Malko entra le premier et manqua se trouver mal.

²² Pas de chambres, monsieur. C'est plein.

Sirikit était étendue sur un lit, au fond de la pièce. C'était une véritable boucherie. Elle avait dû être poignardée dans le lit. Les draps étaient imprégnés du sang qui avait coulé d'une horrible blessure à la gorge, presque d'une oreille à l'autre. Le médecin avait bourré une vieille serviette dans le trou béant, mais l'hémorragie continuait.

Le visage de la jeune fille était cireux. Sans de légères crispations des paupières, on aurait pu croire qu'elle était déjà morte. L'odeur du sang flottait dans la chambre. Malko écarta le petit groupe qui se tenait près du lit et se pencha sur Sirikit. Il l'appela.

À la troisième fois, elle ouvrit des yeux vitreux. Il ignorait si elle l'avait reconnu. Visiblement, elle n'avait plus que quelques minutes à vivre. On survit rarement à une carotide tranchée.

— Sirikit, demanda-t-il, il me faut le nom de la Chinoise. L'amie de Jim Stanford. C'est à cause d'elle qu'on a voulu vous tuer...

Elle ne répondit pas, gardant ses yeux ouverts. Malko répéta sa question. Cette fois, il vit les lèvres bouger, mais n'entendit rien.

En dépit de la douleur à son côté, il se pencha encore plus et colla son oreille à la bouche de Sirikit. Il entendit dans un souffle plusieurs mots thaïs qu'il ne comprit pas. Sirikit avait oublié son peu d'anglais. Il se redressa et appela Thépin.

— Vite, traduisez-moi ce qu'elle dit.

À son tour, Thépin, qui tremblait comme une feuille, se pencha sur l'agonisante.

De nouveau les lèvres bougèrent. Thépin traduisait au fur et à mesure.

— Elle parle d'un homme, Sa-Mai. Je ne comprends pas bien...

— La Chinoise, fit Malko, demandez-lui le nom de la Chinoise.

Thépin posa la question en thaï. Le cœur battant, Malko vit les lèvres bouger.

— Elle s'appelle Kim-Lang, fit-elle. Elle parle de Kuala Lumpur. Oh ! Malko, je sens que je vais m'évanouir.

Effectivement, Thépin était encore plus pâle que Sirikit. Elle s'effondra sur une chaise, le front en sueur. Sirikit poussa un petit cri, ouvrit la bouche toute grande et sa tête glissa sur le côté, les yeux grands ouverts.

Malko n'eut pas besoin de s'approcher pour voir qu'elle venait de mourir.

— Ils n'ont pas prévenu la police ? demanda-t-il. Thépin posa la question et traduisit la réponse.

— Ils attendaient qu'elle soit morte.

C'était là le signe de bons citoyens, pleins de délicatesse.

— Demandez-leur ce qui est arrivé.

L'histoire était très simple. Un homme, que seul le concierge avait vaguement vu, s'était glissé dans l'hôtel. Personne n'y avait prêté attention car les filles recevaient souvent leurs amants très tard dans la nuit. Ensuite, le hurlement de Sirikit avait réveillé tout l'hôtel. Terrorisé, le veilleur de nuit s'était terré derrière son comptoir et n'avait vu que le dos de l'assassin : un Asiatique costaud avec une chemise claire.

Il avait enfoncé la porte de Sirikit d'un coup de pied et l'avait frappée une seule fois, alors qu'elle était encore endormie et abrutie par l'alcool qu'elle avait bu avec Malko.

Ainsi le Champale avait au moins servi à ce qu'elle ne souffre pas trop. Triste ironie du sort.

Malko sortit cinq billets de cents bahts de sa poche et les tendit à Thépin :

— Demandez-leur de ne pas parler de notre visite à la police.

Un Thaï efflanqué qui devait être le propriétaire de l'hôtel s'avança et empocha les billets. Jurant tout ce qu'on voulait. Malko et Thépin se hâtèrent de descendre les trois étages. La Mercedes tournait le coin de la rue quand ils entendirent la sirène des policiers.

Dans la voiture, Malko perdit presque connaissance. Sa blessure s'était rouverte et du sang suintait à travers le pansement.

Les idées s'entrechoquaient dans son cerveau. Pourquoi avait-on cherché à le tuer ? Quel mystère recelait la disparition de Jim Stanford ? Pourquoi n'avait-on pas touché un cheveu de

la tête de Mme Stanford ? Il savait qu'en répondant à cette dernière question, il résolvait le problème.

— Kim-Lang, dit-il à haute voix. Il faut trouver une Chinoise qui s'appelle Kim-Lang et qui est en Malaisie, à Kuala Lumpur... Ça va être facile.

— Je peux vous aider, fit timidement Thépin. Il y a une chanteuse chinoise assez connue qui porte ce nom. Et je crois qu'elle a chanté aux Three Kingdoms.

Enfin, une bonne nouvelle ! Ils arrivaient à l'Érawan.

— Vous me déposez ? demanda-t-il. Thépin gara la Mercedes.

— Je reste avec vous, zozota-t-elle fermement.

— Bien, fit Malko. Alors vous m'accompagnerez aussi à Kuala Lumpur demain. Téléphonez à votre toubib qu'il me fasse une piqûre afin que je ne m'évanouisse pas dans vos bras en public.

Elle était trop médusée pour répondre. Mais le portier, qui les vit entrer enlacés comme deux amoureux, sembla sincèrement scandalisé : Thépin soutint fermement son regard. Elle s'enfonçait à vue d'œil dans le stupre. En apparence, du moins.

Avant même d'avoir touché son lit, Malko dormait.

CHAPITRE VI

Kim-Lang avait mal tourné parce qu'elle était née sous une mauvaise étoile. Très précisément dans l'année du Tigre. Or, en Chine, naître dans l'année du Tigre, c'est, à peu de chose près être paria aux Indes... Aucun homme digne de ce nom n'épousera une fille née sous le signe du Tigre. Un tel mariage étant voué aux pires calamités, n'importe quel astrologue vous le dira. En effet, aucun autre signe ne s'allie à celui du Tigre lorsqu'il s'agit d'une femme. Le meilleur signe, c'est le Cochon. Mais cela Kim-Lang n'y pouvait rien.

À vingt-cinq ans, elle avait compris qu'elle ne pourrait se marier honorablement. Même à Hong-kong où elle s'était réfugiée, les traditions restaient vivaces. Elle avait tenté de travailler. Honnêtement. Dans une fabrique de perruques. Le troisième jour elle avait été violée par le patron qui l'avait ensuite fait sodomiser par son associé le lendemain en lui expliquant que lui et l'autre, c'était la même chose.

Partout cela avait été pareil. Kim-Lang était trop jolie. Elle avait attaqué ensuite une carrière de chanteuse. Sans voix.

Elle gagnait à peu près sa vie ; pour les trois quarts en buvant dans la salle avec les clients des boîtes où elle chantait, de Singapour à Hong-kong. Jusqu'à sa liaison avec Jim Stanford. Tout ce qu'elle avait appris des vieilles maquerelles chinoises lui avaient enfin servi. Elle se l'était attaché. Lucidement et scientifiquement, et très subtilement. Jamais elle ne prenait le moindre plaisir, mais Jim, qui était pourtant un homme averti, était persuadé qu'il n'y avait pas de femme plus sensuelle qu'elle. Ses cris étaient célèbres dans le petit immeuble où ils se retrouvaient. C'est fou ce qu'un homme de cinquante ans s'attache à certaines choses.

Kim-Lang ne négligeait rien pour affermir son emprise. Lorsqu'elle l'avait connu, Jim fumait l'opium. Elle l'avait

débarrassé de ce vice au cours d'une scène mémorable où elle avait brisé la pipe d'ivoire de son amant en mille morceaux. Ce jour-là, Jim l'avait tellement battue qu'elle était restée deux jours couchée. Mais il n'avait plus jamais fumé. L'opium détache des joies physiques et Kim-Lang le savait parfaitement.

Avant chaque rendez-vous avec Jim, elle enduisait chaque centimètre carré de sa peau d'un parfum capiteux. Et surtout, elle ne lui laissait jamais le temps de réfléchir. Dès qu'ils étaient seuls, elle se conduisait comme une chatte en chaleur après trois mois d'abstinence. Ils faisaient l'amour n'importe où, dans les escaliers, dans les sampans sur les khlongs, et même dans un Sam-lo dont Kim-Lang connaissait le chauffeur, le soir, dans les grandes avenues autour du Palais de Chittlada.

Il faut dire que Kim-Lang était belle comme seules les Chinoises le sont parfois. Avec une peau presque transparente, de longs membres déliés, des jambes interminables et un visage rare, dû à un lointain métissage mongol. Elle avait appris à Jim Stanford à profiter de toutes les façons de son corps parfait. Jamais elle ne se disait rassasiée.

Mais Jim Stanford était encore plus amoureux de son visage que de son corps. Il restait parfois des heures à la regarder dormir. Chacun de ses traits était gravé dans sa mémoire.

En six mois, Jim s'était transformé. Il vivait sur une sorte de nuage, pensant sans cesse au moment où il allait retrouver Kim-Lang. Les soirs où elle avait chanté aux Three Kingdoms, il restait dans la salle trois heures devant un plat de nouilles chinoises. Kim-Lang avait obtenu des mama-san qu'il soit autorisé à aller la voir dans sa loge. Faveur rarissime qui permettait à Jim de lui faire l'amour dans sa robe de scène, un fourreau noir rehaussé de strass.

Kim-Lang ne savait plus où mettre ses robes. Jim faisait tisser spécialement pour elle des merveilles par les artisans de Bankrua. Pour son anniversaire, il avait franchi clandestinement la frontière de Birmanie pour lui rapporter un rubis qui valait une petite fortune.

Un jour où ils s'étaient disputés, Kim-Lang avait refusé de le recevoir. Comme un fou, Jim avait défoncé sa porte à coups de pied, avait battu Kim-Lang et s'était jeté sur elle. Elle était

restée froide et sans réaction. Toute la nuit, il avait tenté de la faire vibrer. Il était parti à l'aube, en claquant la porte, pour revenir deux heures plus tard avec un collier d'or d'un kilo.

Kim-Lang avait daigné l'accepter. Et avait retrouvé instantanément toute son ardeur.

Ce jour-là, Jim avait compris pourquoi elle lui avait fait abandonner l'opium. Mais c'était trop tard.

Kim-Lang avait tenu à continuer son métier de chanteuse. Elle allait à Hong-kong, en Malaisie, à Singapour, à Djakarta même. Chaque fois, Jim Stanford était au supplice...

La Caravelle de la Thaï International s'arracha rapidement de la piste de Don Muang et prit le cap du sud. Le vol 405 de la Thaï allait à Singapour via Kuala Lumpur, où ils arriveraient à 11 h 30 après deux heures trente de vol dans la confortable Caravelle.

Dès que les roues rentrèrent, Malko déboucla sa ceinture. En frottant sur son côté, elle lui faisait un mal de chien. Sa blessure était très douloureuse, il avait dormi cinq heures et avait bien failli ne pas obtenir de places sur le vol 405. La ligne concurrente MSA n'avait que de vieux Cornets achetés en seconde main à la BEA. Appareils qui avaient la fâcheuse habitude de tomber parfois. Et, en plus, moins confortable que la Caravelle. Malko, qui avait manqué dix fois perdre connaissance sur la route de l'aéroport, se reposait enfin un peu dans les fauteuils profonds et dans un silence presque absolu, en raison des réacteurs à l'arrière.

Contrairement à beaucoup de compagnies d'Asie qui transportaient leurs passagers dans d'épouvantables coucous rafistolés, la Thaï n'avait que des jets ultramodernes.

Ils n'avaient pas pu obtenir de places en première, mais les sièges de la classe touriste avaient la même largeur que ceux de première. Heureusement pour la blessure de Malko.

Les deux hôtes en longs saris thaïs étaient jeunes et souriantes. À tel point que Thépin pinça sournoisement Malko parce qu'il attardait un peu trop ses regards sur les rondeurs tendues de soie jaune. Comme les autres passagers, il reçut une orchidée.

Pas loin de lui, une Chinoise en robe bleu électrique commença à grignoter la sienne...

La Caravelle de la Thaï glissait maintenant sans bruit au-dessus de la mer de Chine. Les deux stewards et les deux hôtesse sillonnaient sans cesse la cabine, veillant au confort des passagers. Malko eut droit à un éventail et à des revues en français, en anglais, en chinois et même en allemand, sa langue natale. Et à une multitude de sourires. Presque de quoi lui faire oublier sa douleur.

Une heure après le décollage, on servit à manger.

Le repas fut pantagruélique. Et européen. C'était bien la première fois que Malko mangeait une nourriture décente sur une compagnie orientale. Même le vin français, que l'on vendait au prix de l'or à Bangkok, était gratuit et servi à profusion. Il en abusa un peu pour oublier les douleurs qui lui rongeaient le côté. Le homard thermidor n'aurait pas été déplacé à la Tour-d'Argent. Et le repas n'en finissait pas. Comme dans un restaurant chinois, l'hôtesse apportait sans cesse de nouveaux plats.

L'hôtesse prit l'air si désolé devant son assiette encore pleine qu'il se força à finir le maïs nain, spécialité thaï, dont les épis étaient de la taille d'un petit doigt.

Il cala devant les desserts : raisin, pulpe de noix de coco, fromage, gâteaux et d'étranges fruits, pamplemousses géants, mais très sucrés.

— Ce n'est pas possible, la Thaï va faire faillite, dit-il.

— Vous ne saviez pas que la Thaï International est la meilleure compagnie du Sud-Est asiatique, fit Thépin, très fière. Vous comprenez que les gens, pour aller à Singapour ou à Djakarta nous préfèrent aux vieux Électras de la Garuda, qui ont en moyenne deux jours de retard ou aux Comets-qui-tombent de la MSA²³.

En tout cas, le Royal Orchid Service méritait bien son nom.

Assoupi par son bon repas, Malko sentait un peu moins sa blessure. Il espérait qu'avant le soir, il en saurait plus sur la disparition de Jim Stanford. Ce serait drôle de le retrouver à

²³ Malaysia-Singapour Airlines.

Kuala Lumpur, filant le parfait amour avec sa Chinoise. Malheureusement, sa fugue n'expliquait pas les trois morts.

À tout hasard, il avait passé dans sa ceinture son pistolet extra-plat. La Caravelle de la Thaï commença à descendre.

— Nous arriverons à Kuala Lumpur dans une demi-heure, annonça Thépin.

Sous l'appareil, la mer avait fait place à des collines couvertes de jungle, avec les taches plus claires des plantations d'hévéas. Ils laissèrent l'île de Pénan sur leur droite. De ce côté, c'était l'océan Indien, de l'autre la mer de Chine. Ils descendirent encore. Le jet semblait planer. L'atterrissage fut si doux qu'ils ne se rendirent pas compte tout de suite qu'ils roulaient sur la piste.

L'aéroport de Kuala Lumpur, capitale de la Fédération malaise, était flambant neuf et ultramoderne. Une hôtesse de la Thaï leur demanda s'ils désiraient retenir une chambre dans un hôtel.

— Savez-vous où se produit une certaine Kim-Lang ? demanda Malko. Une chanteuse chinoise.

Il fallut cinq minutes à l'hôtesse de la Thaï pour découvrir la Chinoise : elle chantait à l'hôtel Merlin, le meilleur de Kuala Lumpur.

— Retenez donc une chambre au Merlin, demanda Malko.

— Deux chambres, précisa Thépin.

Le taxi mit une demi-heure et prit six dollars malais pour les emmener en ville. Si on peut appeler cela une ville. Kuala Lumpur est un immense parc où sont dispersés quelques buildings futuristes très beaux, avec un miniquartier chinois au centre et une gare en forme de mosquée.

Le Merlin était un hôtel ultramoderne, à l'écart des autres, au milieu d'une forêt tropicale. Dans le hall, Malko tomba sur une grande photo de Kim-Lang en robe de lamé. Il eut un petit choc au cœur. Elle était incroyablement belle. Il se renseigna à la réception : la chanteuse habitait l'hôtel, au penthouse du vingt-deuxième étage.

On les logea au quinzième. Une suite luxueuse donnant sur un temple. Malko, dès qu'il restait debout cinq minutes, était pris de vertige. Mais il annonça à Thépin :

— Je vais voir cette Kim-Lang. Il vaut mieux que vous restiez là.

La Thaï le foudroya du regard :

— Pourquoi ?

— Parce que c'est plus politique, glissa Malko en refermant la porte.

Il se méfiait des réactions d'une jeune femelle jalouse. L'ascenseur le mena jusqu'au vingt-deuxième étage. Il n'y avait qu'une porte, un lourd battant d'acajou massif. Malko frappa deux fois avec sa chevalière.

Une interjection incompréhensible lui parvint de l'intérieur. Malko tourna résolument le bouton et entra.

La minuscule entrée donnait directement sur une grande pièce au sol recouvert de moquette blanche. D'immenses glaces bleutées donnaient la sensation de se trouver en plein ciel. Une Asiatique était étendue sur un divan, drapée dans un peignoir de soie noire, occupée à se faire les ongles. Il supposa que c'était Kim-Lang. Elle leva un regard stupéfait sur Malko et resta le pinceau en l'air.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle en anglais, d'une voix sèche.

— Mais vous m'avez dit d'entrer, répondit de bonne foi Malko.

— J'ai dit d'entrer au garçon, pas à vous, siffla Kim-Lang. Sortez immédiatement.

Elle avait des traits ravissants. Un fin visage de camée taillé dans du jade dont il avait la dureté. D'une beauté insensée. Les grands yeux sombres foudroyaient Malko comme s'il avait été un cafard sorti de dessous un meuble.

La Chinoise se leva et le peignoir s'écarta une seconde, découvrant ses jambes jusqu'au ventre. Elle était nue. Kim-Lang rabattit vivement la soie autour d'elle et marcha sur Malko, vibrante de rage. Il avait refermé le battant et attendait, debout au milieu de la pièce.

— Vous allez sortir, oui ou non ?

La charge de la Brigade légère. Elle s'arrêta à dix centimètres de lui, si près qu'il sentait son parfum. Elle avait peut-être

d'affreux défauts, mais elle était soignée de sa personne, Kim-Lang.

— Si vous voulez me voir, vous n'avez qu'à venir ce soir au spectacle.

— J'ai l'impression que le spectacle est ici, fit paisiblement Malko.

Contournant la furie, il s'assit tranquillement sur le divan. On ne l'avait pas invité, mais sa blessure le faisait trop souffrir. Et même si le ciel lui tombait sur la tête, il était décidé à mettre les pieds dans le plat.

Kim-Lang ne fit qu'un bond jusqu'à une valise posée sur une chaise. Elle y plongea la main et en sortit un pistolet automatique noir qu'elle braqua sur Malko : un Beretta 7,65.

Celui-ci éprouva un frisson désagréable : le chien extérieur était relevé. Et le canon braqué juste sur son nombril, par une main parfaitement ferme. Le secret de la défense étant dans l'attaque, il lança :

— Vous allez me tuer comme Jim Stanford ?

Une seconde, la fille resta pétrifiée. Puis ses yeux se fermèrent presque et elle murmura, sans baisser le canon de son arme :

— Qui êtes-vous ? Comment connaissez-vous Jim Stanford ?

D'après le ton de sa voix, elle se souciait de l'Américain comme de son premier caniche, mais il y avait de la peur dans ses yeux.

— Je suis un ami de Jim, dit Malko. Il était décidé à jouer cartes sur table.

— Que faites-vous ici ?

Il leva sur elle ses yeux dorés pleins d'une fausse candeur :

— Je cherche Jim. Je pensais qu'il était avec vous. Vous n'ignorez pas qu'il a disparu.

Le canon du pistolet se baissa un peu, mais la Chinoise ne posa pas l'arme.

— Qu'est-ce qui vous fait penser cela ? demanda-t-elle d'une voix acide.

— Il est très amoureux de vous, n'est-ce pas ? Vous faites un très beau couple.

Le ricanement de Kim-Lang tenait de la scie musicale et du muezzin.

— Vous êtes fou ! Il est chauve et vieux. Vous m’avez regardée ?

Belle nature.

— Mais il est riche, lança Malko à tout hasard.

Les somptueuses lèvres renflées se serrèrent en un trait fin. La Chinoise avança sur Malko et enfonça brutalement le canon de son arme dans son cou, au-dessous de l’oreille. Il sentait le tremblement de sa main :

— Sale petit maître chanteur, siffla-t-elle. Pourquoi êtes-vous venu ? Je pourrais vous flanquer une balle dans la tête. Je n’ai qu’à dire que vous avez essayé de me voler.

Malko se recula imperceptiblement. Cette mégère ne lui inspirait rien de bon. Mais le canon du pistolet accompagna son mouvement. Difficile de croire que le grand Jim Stanford était amoureux de « ça ».

— Je ne suis pas un maître chanteur, dit-il froidement. Et je crois que cela vous causerait pas mal d’ennuis d’abattre un agent des Services de renseignements américains dans l’exercice de ses fonctions. Jim a disparu. Nous croyons qu’il est en danger et nous essayons de le sauver.

Le beau visage de Kim-Lang se décomposa. Elle fit un bond en arrière comme si Malko avait été un cobra. Mais Malko vit son doigt blanchir quand elle appuya sur la détente du pistolet. De toute sa force, il plongea dans ses jambes. Le coup partit en l’assourdissant et la balle alla se loger dans le mur derrière lui. Déséquilibrée, Kim-Lang tomba sur lui. Au vol, il frappa son poignet et l’arme tomba. En dépit de la douleur de son côté, il parvint à se relever le premier.

Kim-Lang le contemplait, haineuse et égarée en même temps. Il ramassa le pistolet et le posa sur la table ; chaque fois qu’il se baissait, il avait l’impression d’avoir soixante-dix ans.

— Pourquoi vouliez-vous me tuer ? demanda-t-il, un peu essoufflé quand même.

Elle secoua la tête et bredouilla :

— Je ne sais pas. C'est nerveux. J'ai appuyé sur la détente quand vous m'avez dit que Jim était en danger. C'est l'émotion, je pense...

Encore une sérieuse outsider pour les Olympiades du mensonge.

Elle avait retrouvé son sang-froid et semblait aussi inentamable qu'une boule de cristal.

Lentement, elle rajusta son peignoir. Mais cette fois elle ne le ferma pas aussi hermétiquement, laissant apercevoir la naissance de deux seins anormalement gros pour une femme de sa race.

— Qu'est-il arrivé à Jim ? demanda-t-elle.

— Je pensais que vous pourriez me le dire, répliqua Malko. Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

Il lui raconta rapidement sa disparition, en omettant de parler de la tentative de meurtre dont il avait été victime.

Elle s'assit, croisant les jambes très haut. La mégère s'était métamorphosée en onctueuse femelle fragile.

— Je ne l'ai pas vu depuis un mois, quand je suis partie de Bangkok, dit-elle. Avant de venir ici, j'ai chanté à Penang et à Singapour.

— Il ne vous a pas donné de nouvelles ?

— Non.

— Et cela ne vous a pas étonnée ?

Cette fois, elle haussa carrément ses jolies épaules.

— Les hommes sont parfois bizarres. On croit qu'ils tiennent à vous et ils vous oublient vite. Jim a une vieille femme. J'ai cru qu'il était revenu vers elle.

Toute la perfidie féminine tenait dans la dernière phrase.

Malko sentit qu'il n'en tirerait rien de plus. Il y avait quand même quelque chose d'étrange dans son attitude. Et, elle avait bel et bien tenté de le tuer.

Mais elle ne cachait pas Jim dans une des poches de sa robe de chambre. Il vérifierait facilement à l'hôtel si l'Américain s'était montré.

— Je vois que vous ne pouvez pas m'aider, dit-il. Je vais donc repartir pour Bangkok.

Elle se leva et vint vers lui, le visage offert. Elle s'approcha à frôler Malko. Il sentait qu'il n'avait qu'un geste à faire pour la prendre dans ses bras et qu'elle ne se défendrait pas.

— Vous avez des yeux extraordinaires, murmura-t-elle.

— J'ai failli ne plus en avoir qu'un.

Son visage se rembrunit, mais elle fit un effort pour sourire de nouveau.

— Je serai de retour à Bangkok dans trois jours, dit-elle. Cela me fera plaisir de vous voir. Même si vous n'avez pas retrouvé Jim.

— Qu'est exactement Jim Stanford pour vous ? demanda-t-il. Les yeux ne cillèrent pas.

— Il m'a fait la cour. Avec beaucoup de persévérance je dois dire.

C'était dit avec un sérieux imperturbable.

— Vous... vous avez été sa maîtresse ? Kim-Lang se ferma, offensée :

— Je lui ai cédé une fois, un peu par pitié. Il en avait tellement envie.

— Vous mentez, répliqua calmement Malko. Vous étiez ou vous êtes la maîtresse de Jim. Depuis longtemps. Pourquoi ne dites-vous pas la vérité ?

La jolie bouche de Kim-Lang cracha un mot ordurier. Elle se jeta sur lui, vomissant des injures en chinois et en anglais. Les ongles rouges balayèrent l'espace et Malko sentit une brûlure sur sa joue droite. Tout contre lui, elle envoya son genou à toute volée, dans le bas ventre. Il esquiva de justesse et tenta de lui saisir les poignets.

Elle revint à la charge, les griffes en avant. Ses yeux brillaient de haine. À dix centimètres, elle cracha au visage de Malko.

Excédé, il la repoussa assez violemment pour qu'elle aille s'étaler sur le divan. Le peignoir s'ouvrit de nouveau. Mais l'heure n'était pas à l'érotisme. Malko eut le temps de se jeter sur la porte de la chambre et de la refermer, avant que la tigresse ne reparte à l'assaut.

Sur le palier, il s'arrêta une seconde, épuisé. Son côté lui faisait atrocement mal. Avec précaution, il tâta sa joue et ramena encore du sang. Elle l'aurait mis en pièces.

Dépité, il reprit le chemin de sa chambre. Il n'en savait guère plus. La colère de Kim-Lang pouvait avoir des motifs parfaitement légitimes.

Bon. Jim Stanford avait une maîtresse. Mais tous les hommes qui ont des maîtresses ne disparaissent pas. Il ne voyait pas comment la Chinoise pouvait être mêlée à la disparition de Jim.

* * *

Thépin l'attendait, étendue sur le lit, toute habillée. Elle sauta sur ses pieds en le voyant.

— Vous avez essayé de la violer ! s'écria-t-elle d'un ton accusateur.

Décidément, elle ne pensait qu'à cela.

Malko mit bien cinq minutes à lui faire comprendre qu'une femme pouvait vous griffer sans qu'obligatoirement on attente à sa vertu. Un peu calmée, Thépin consentit à soigner ses blessures.

— Nous n'avons plus rien à faire ici, dit Malko, nous pourrons partir demain matin.

Il lui raconta son entrevue avec Kim-Lang.

— Je ne comprends pas pourquoi nous sommes venus voir cette putain, dit-elle, acide.

Malko soupira :

— Je ne peux négliger aucune piste.

* * *

La Caravelle de la Thaï International glissait doucement au-dessus de la mer de Chine. Le ciel était limpide, piqueté de myriades d'étoiles. Thépin et Malko venaient de dîner copieusement et se reposaient, le dossier de leur fauteuil incliné à fond. Thépin, frileuse, avait étalé une couverture sur leurs genoux.

Ils restèrent ainsi plusieurs minutes, sans bouger, sans rien dire.

— Pourquoi voulez-vous tellement retrouver Jim Stanford ? murmura Thépin.

Malko sortit brutalement de son euphorie :

— Parce que je suis payé pour le faire. Et que c'était mon ami.

— Jim Stanford est mort, affirma Thépin. C'est du temps perdu. Vous devriez me laisser vous emmener dans le Nord, à Chieng-Mai. C'est mon pays.

— Nous irons après.

— Après, vous partirez.

Brusquement, elle se détacha de lui, boudant.

— Je ne sais pas très bien ce que je vais faire à Bangkok, admit Malko. Je n'ai plus aucune piste. J'ai l'impression que je suis le seul à me préoccuper du sort de Jim.

La Caravelle commença à descendre. Ils approchaient de Bangkok. Thépin se leva pour aller aux toilettes, laissant son sac. Rapidement, Malko l'ouvrit et le fouilla, rougissant intérieurement. Si son père le voyait, il devait se retourner dans sa tombe. Il ne trouva rien. Aucun papier, sauf des notes en thaï, impossibles à déchiffrer.

Elle revint, plus belle que jamais, juste à temps pour attacher sa ceinture.

— La Thaï International vous souhaite un bon séjour à Bangkok, gazouilla quelques minutes plus tard l'hôtesse en sarong.

Les roues touchèrent doucement le sol. Malko soupira. Il repartait pratiquement à zéro. Quatre jours après son arrivée, il ignorait toujours où se trouvait Jim Stanford, s'il était encore vivant et même pour quoi il avait disparu. Le néant total. Et, de plus, il avait la nette impression que tout le monde lui mentait. Ou c'était une habitude typiquement asiatique, ou tous ceux qu'il avait approchés avaient quelque chose à cacher. Pas encourageant.

* * *

Assis au bord de la rivière, Ménam Chao-Phraya, à la terrasse de l'hôtel l'Oriental, Malko réfléchissait en contemplant le trafic sur l'énorme rivière.

Un minuscule sampan glissa le long de la rive, avec une Thaï en chapeau traditionnel et un chargement de poisson séché.

Malko se sentait déprimé. Il étouffait dans cette ville. Cette terrasse était le seul endroit où on respirait un peu à Bangkok, à cause de la rivière. Mais cela n'aidait pas son enquête. Il était désespérément au point mort.

Le colonel White était en mission quelque part dans le Nord-Est.

Pas de nouvelles de Mme Stanford.

Thépin ne lui était d'aucun secours.

Quant à Jim Stanford, c'était à se demander s'il avait jamais existé... Pourtant, on avait bien failli assassiner Malko. Et Sirikit était morte. Malko avait vu le récit du meurtre dans le *Bangkok Post*. En trois lignes. Meurtrier non identifié. Ce n'était pas un hasard. C'est donc qu'à son insu, il était sur une bonne piste. Mais il avait beau se creuser la tête, il ne voyait pas pour qui il représentait un danger.

Les ravisseurs de Jim Stanford ?

Il était bien incapable de les identifier.

Kim-Lang ?

Bien sûr, il y avait des étrangetés dans sa conduite, mais il ne voyait pas son intérêt dans cette histoire.

Il paya sa consommation. Thépin l'attendait chez elle. Autant passer un moment agréable. Bien qu'avec ses côtes recousues, il eût peu d'inclination pour l'érotisme.

Il montra à un chauffeur de taxi, qui attendait devant l'Oriental, le papier où Thépin avait inscrit son adresse en thaï et se laissa aller sur la banquette. Sa blessure se guérissait, mais la chaleur l'irritait.

Il leur fallut plus de trois quarts d'heure pour traverser la ville, au milieu d'une circulation démentielle.

* * *

Thépin embrassa Malko et le fit asseoir à côté d'elle.

— Nous sommes seuls dans la maison, dit-elle avec son délicieux zozotement. C'est le jour de sortie des domestiques.

Pendant quelques minutes, ils flirtèrent sur le divan. Thépin n'offrait aucune occasion d'en faire plus. Quand il saisit son sein à travers la soie mince du chemisier, elle le laissa faire pendant une seconde, puis se redressa d'un seul coup, le visage congestionné, les yeux brillants :

— Voulez-vous que nous allions visiter le Wat-Po ? demanda-t-elle.

— Qu'est-ce que c'est que le Wat-Po ?

— Le temple de l'Aube. Un des plus beaux de Bangkok, sur la rivière.

Malko regarda les portes de bois grandes ouvertes. Des objets d'art partout :

— Mais vous allez abandonner tout cela, sans personne ?

Thépin éclata de rire :

— Bien sûr, les voleurs ne viennent jamais chez les vieilles familles. Ils volent chez les Américains, c'est tout.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. C'est comme ça. Les voleurs ne volent pas n'importe qui, cela ne se fait pas.

Étrange pays.

— Mais enfin, insista Malko, cela doit bien arriver. Je ne sais pas, moi. Un voleur très pauvre, poussé par la faim.

Thépin lissait son chignon.

— Dans ce cas, on rachète les objets aux voleurs. Pour une petite somme. Ils reviennent la nuit les rapporter et on laisse une enveloppe avec de l'argent.

De mieux en mieux.

— Mais comment trouve-t-on les voleurs ? Elle haussa les épaules.

— C'est facile, il y a des gens qui savent tout ce qui se passe à Bangkok. Poy, par exemple, la patronne du Vénus-Bar, sur le port. C'est elle qui fait l'échange.

— Une fois, elle a fait revenir un bas-relief khmer qui était déjà parti pour le Cambodge. Elle retrouve n'importe quoi, parce qu'elle connaît tous les gangsters de la ville.

Poy. Malko grava le nom dans sa mémoire. C'était peut-être une façon inattendue de relancer son enquête. Si cette Poy retrouvait les objets volés, elle retrouverait peut-être un homme disparu. Ce devait être une question de prix.

La conscience tranquille, il se laissa embarquer pour la visite du Wat-Po.

CHAPITRE VII

Un immense marin suédois, sa tignasse blonde poissée de bière dans les yeux, était assis au milieu de la piste, la tête dans ses mains, indifférent aux quolibets et aux coups de pieds que lui décochaient les danseurs au passage. Deux fillettes thaïs d'une quinzaine d'années enlacées aussi sensuellement que si l'une d'entre elles avait été un garçon, les fesses moulées dans des pantalons de lastex et le buste souligné plutôt que caché par un chemisier de soie sans soutien-gorge, se rapprochèrent du Suédois. L'une d'elles glissa un cube de glace volé dans un verre sous sa chemise en pouffant de rire, juste au moment où Malko franchissait la dernière marche conduisant au Vénus-Bar.

En entrant, à droite, il y avait un bar, refuge des pédés et des ivrognes invétérés et en face, l'estrade de l'orchestre.

Tout le reste de la salle était occupé par des tables serrées les unes contre les autres, à l'exception d'une minuscule piste de danse. L'éclairage évoquait assez bien la défense passive. Entre la fumée et les ampoules jaunâtres, on ne distinguait même pas le fond de la salle.

Le Suédois s'ébroua, se dressa brusquement, tituba, attrapa la fille par les cheveux, et, d'une formidable claque, l'envoya s'écraser à l'autre bout de la piste, sur une table pleine de verres.

Puis, il resta à se balancer sur place. La seconde fille debout au milieu de la piste se mit à agonir le marin, sans trop s'approcher, couvrant le bruit de l'orchestre. Le Suédois fit un pas en avant, tira sur le chemisier et arracha tout. La vue de la petite poitrine aiguë, par contre, le calma subitement. Il éclata d'un rire tonitruant, écrasa contre un pilier, comme une mouche, un garçon qui faisait mine d'intervenir et reprit sa sieste au milieu de la piste.

Deux filles emmenèrent les victimes au vestiaire et l'orchestre de rock enchaîna.

Malko s'était faufilé jusqu'au bar. Le Vénus-Bar était bondé. Il faut dire que les marins les plus bourlingueurs le considéraient comme La Mecque de tous les vices, l'endroit le plus drôle de Calcutta à Hong-kong. Situé au bord de la Ménam Chao-Phraya, la rivière de Bangkok, près du port, au premier étage d'un vieil immeuble de bois, c'était le bouge à marins comme on n'en voit plus que dans les vieux films réalistes. On n'y dénombrerait guère qu'une demi-douzaine de morts par mois.

Les garçons, bien stylés, déposaient immédiatement les corps sur la place en face des docks, afin que la direction n'ait pas d'ennuis, ou les balançaient purement et simplement dans la rivière.

Un garçon à la veste tachée comme une conscience de politicien guida Malko jusqu'à une table près de la piste où se trouvaient déjà une demi-douzaine de marins et de filles. À défaut de vodka, sa boisson favorite, il commanda une bière singha. Lorsque le Thaï la lui apporta, Malko le retint par la manche et lui glissa à l'oreille :

— Je voudrais voir Poy.

L'autre le regarda, soupçonneux :

— Vous la connaissez ?

— Elle m'attend, affirma Malko, sans se démonter.

— J'lui dirai, affirma l'autre avant de disparaître dans la fumée.

Tout le monde buvait de la bière. L'orchestre de rock jouait comme s'il avait été payé au décibel. Les danseurs s'en moquaient éperdument d'ailleurs. On leur aurait donné du Mozart ou des chants grégoriens, le résultat eût été le même. Incrustées contre de gigantesques marins Scandinaves, les petites Thaïs échangeaient des plaisanteries salaces tout en excitant suffisamment leurs partenaires sur la bière, à cause du pourcentage. De temps en temps l'un d'eux s'attaquait à la fermeture éclair d'un pantalon et n'évitait une gifle qu'en offrant une poignée de bahts. Ce sont des choses qu'on ne faisait qu'après. D'ailleurs, entre deux danses, la plupart des filles flirtaient ensemble, échangeaient des baisers savants et prolongés.

À l'autre bout de la table, une fille sourit à Malko. Puis, elle se leva et vint directement s'asseoir sur ses genoux. Elle puait le poisson grillé et le patchouli. Dans la pénombre, elle commença à onduler sur Malko, de façon on ne peut plus suggestive et lui susurra à l'oreille :

— You want to danse with me ? I like you²⁴.

En plus, elle était ivre de mékong. Voyant que Malko ne réagissait pas à sa chevauchée, elle lui prit carrément la main et la glissa dans l'échancrure de son chemisier, la forçant à emprisonner un sein petit, mais parfait. Elle n'avait pas quinze ans.

Malko fut sauvé par le gong. Brusquement et pour une raison que l'histoire n'éclaircira jamais un Danois balança son verre à la figure d'une des mini-entraîneuses. Résigné, l'orchestre s'arrêta et des glapissements montèrent de la piste. Courageuse, la compagne de Malko se leva pour porter main-forte à l'outragée.

Mais un incident aussi banal ne pouvait que se calmer rapidement. Malko voyait avec terreur sa tentatrice revenir quand une voix aiguë et basse en même temps retentit derrière lui :

— Vous vouliez me causer ?

Il regarda : il n'y avait personne. Il commençait à se demander si sa bière n'était pas bourrée de L.S.D., quand la voix reprit, juste derrière le dossier de sa chaise :

— Alors, quoi, on est sourd ?

Cette fois, il baissa les yeux et « la » vit. Une naine.

Elle ne mesurait pas plus d'un mètre de haut. Le visage était assez beau, très chinois, les yeux et la bouche maquillés, le corps bien proportionné. Elle portait une robe ajustée en faille noire, largement décolletée et des talons fins démesurés, qui lui donnaient l'air d'une grande naine.

— Vous êtes Poy ? demanda Malko, abasourdi.

— Oui, et alors ?

Elle fit le tour de la chaise et, grimpant sur les barreaux, s'assit tranquillement sur ses genoux. Ça devenait une habitude.

²⁴ Vous voulez danser avec moi ? Vous me plaisez.

— Tu voulais me voir ? continua la naine. Alors, tu n'es pas déçu ?

Son anglais guttural était à peine compréhensible.

Éclatant d'un rire strident, elle se pencha à son oreille et lui murmura des propos tellement obscènes qu'il en fut gêné.

— Cinq cents bahts, conclut la naine, pour chiffrer ses propositions. Y compris les deux petites...

Malko secoua la tête. Poy fronça les sourcils.

— C'est pas ça que tu veux ?

Elle dévida calmement un autre chapelet d'abominables suggestions auprès desquelles les divertissements de Sodome et de Gomorrhe n'étaient que d'aimables jeux de patronage. Cette fois Malko mit le holà à son imagination.

— J'ai un business pour vous, dit-il. Si cela vous intéresse de gagner mille dollars.

Poy ferma presque les yeux, et se fit plus lourde sur ses genoux.

— Mille dollars U.S. ?

— Mille dollars U.S.

Ses petites jambes battaient nerveusement à vingt centimètres au-dessus du sol. Elle caressa amoureusement l'alpaga du costume noir.

— Vous les avez ici ?

— Oui, acquiesça Malko, plutôt inquiet.

Au Vénus-Bar, où on vous ouvrait la gorge pour une bière pas payée...

— Et qu'est-ce que je dois faire ? fit-elle, méfiante. Malko laissa tomber :

— On m'a dit que vous connaissiez tout Bangkok. C'est vrai ?

— Vous êtes en cavale ? Déserteur ?

Il secoua la tête et hurla pour couvrir le bruit de l'orchestre.

— Non. J'ai besoin d'un renseignement. Confidentiel. Brusquement, elle sauta de ses genoux et le prit par la main. Horrible sensation. La force d'une adulte avec la taille d'une main de bébé. Poy l'entraîna vers le fond de la salle. Là, c'était le coin des ivrognes. Une douzaine de clients cuvaient leurs bières, affalés sur des tables. Poy en repoussa deux et s'assit, invitant Malko.

— Qu'est-ce que vous voulez ? C'était le moment critique.

— Je cherche Jim Stanford, dit-il. Je suis un de ses amis. Je pense qu'il est encore vivant, quelque part à Bangkok.

Elle ne répondit pas immédiatement. Son visage avait changé d'expression. Elle avait peur. Lentement, elle demanda :

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je sais où se trouve Jim Stanford ?

Il haussa les épaules :

— On m'a dit que vous saviez tout ce qui se passe à Bangkok, que vous êtes capable de retrouver n'importe quel objet perdu. C'est vrai ?

Elle hésita, puis admit de son étrange voix grave-aiguë :

— C'est vrai. Mais je ne sais pas ce qui est arrivé à Jim Stanford.

Malko sut immédiatement qu'elle mentait. Elle avait l'air trop effrayée. Ainsi, il y avait bien quelque chose à découvrir.

— Mille dollars, répéta-t-il. Et personne ne saura jamais rien.

Une fille passa près d'eux, enlacée à un marin, et disparut par une petite porte, avec un clin d'œil pour Poy. Un nouveau contingent de marins était arrivé et ils vociféraient au bar. Poy posa sa main minuscule sur celle de Malko et lui souffla dans une haleine de mékong :

— Mille dollars, c'est beaucoup d'argent. Je vais essayer. Je connais quelqu'un qui, peut-être, sait quelque chose. Mais il est dangereux.

Elle lui jeta un regard bizarre :

— Vous voulez vraiment payer mille dollars pour savoir ce qui est arrivé à Jim Stanford ?

— Oui.

Pourvu qu'elle ne lui raconte pas n'importe quoi. Mais dans cet univers crépusculaire, il n'avait pas le choix. Il fallait faire confiance à la naine.

— Je ne veux même pas savoir votre nom, dit Poy. Voilà ce que vous allez faire. Derrière, dans la cour, il y a des chambres. Vous y allez avec une fille d'ici. Dès que je saurai quelque chose, je viendrai. Personne ne se doutera de rien. Après, je ne veux plus vous revoir, jamais. D'accord ?

— D'accord.

— Faites voir l'argent !

Sous la table, Malko sortit une liasse de billets de cinquante dollars. Poy les caressa rapidement puis sauta de sa chaise et fila vers un groupe de fillettes à côté de l'orchestre. Elle revint, blaguant avec toutes les tables, tapant sur les fesses d'une taxi-girl, traînant une grande brune, avec un énorme chignon et une robe bleue bouffante serrée à la taille.

Elle sourit à Malko et Poy lui expliqua, en anglais :

— Donnez-lui cent bahts et faites comme si vous étiez un client ordinaire.

Elle fila aussitôt et Malko la vit virevolter sur la piste, découvrant ses cuisses gainées de bas noirs. Ce qu'on appelle une ambiance saine.

Déjà la fille brune entraînait Malko par la main vers la petite porte où il avait déjà vu disparaître un couple. Elle donnait sur un escalier de bois extérieur. Ils se retrouvèrent dans une cour éclairée par un lumignon. Dans l'ombre, Malko aperçut un taxi avec un couple faisant l'amour à l'intérieur, le chauffeur sommeillant sur son volant.

Un petit vieux montait la garde au pied d'un escalier délabré. Il y eut un échange de paroles incompréhensibles pour Malko puis la fille l'entraîna dans l'escalier branlant qui débouchait sur un couloir desservant une dizaine de portes. La fille ouvrit la troisième.

Malko se retrouva dans une pièce meublée succinctement d'un lit et d'un lavabo tellement sale qu'il en était noir. Les cloisons n'arrivaient qu'à mi-hauteur ce qui permettait de se faire une idée assez juste de ce qui se passait dans les autres chambres.

Dégoûté, Malko s'assit sur le bord du lit. Jamais de sa vie, même lorsqu'il fuyait les tueurs en Autriche²⁵, il n'avait été dans un endroit aussi sordide. S'il n'avait pas fallu retrouver Jim Stanford coûte que coûte, il se serait sauvé à toutes jambes. La fille le regardait en souriant. Pour éviter les complications, il lui tendit un billet de cent bahts qu'elle fit disparaître dans son corsage. Elle sourit et rassembla tout son anglais.

²⁵ Voir Le Dossier Kennedy.

— *You, number one.*

Ce qui était incontestablement un compliment. Aussitôt, elle s'accroupit près du lit et commença à délayer les chaussures de Malko. Puis, elle enleva les chaussettes et les plia soigneusement, sur la chaise.

Malko tenta de défendre son pantalon, mais avec des mots inintelligibles et des éclats de rire, la Thaï s'en empara et le plia à son tour sur la chaise. Malko ne le quittait pas des yeux, il contenait les mille dollars. Il n'avait pas pris d'arme : inutile d'attirer l'attention sur lui en cas de rafle ou de coup dur, au Vénus-Bar.

Avec la même dextérité, la fille vint à bout de ce qui restait. Devant le pansement elle eut une mimique désolée mais n'insista pas. Heureusement. L'air conditionné était inconnu dans cette annexe du Vénus-Bar. Il y régnait la même chaleur gluante qu'à l'extérieur.

Elle, par contre, n'avait même pas ôté ses chaussures. Il comprit très vite pourquoi. La première piqure de moustique lui fit faire un bond sur le lit. Sa partenaire constata d'un air désolé :

— Mosquitos, no good²⁶.

Ce n'était pas une chambre, mais un élevage de moustiques. Une énorme fourmi volante traversa même la pièce... Pas très favorable à la volupté. Pourtant, la fille voulait à tout prix en donner à Malko pour ses cent bahts. Plusieurs fois, il l'écarta gentiment. Chaque fois, elle éclatait de rire et revenait à l'assaut, essayant une caresse un peu plus compliquée et s'exclamant en anglais *You Dirty, you Dirty*²⁷. Elle se demandait visiblement quelles abominations il fallait pour satisfaire ce Blanc. Par politesse, plus que par désir, Malko tâta sa robe ; extraordinaire : tout était rembourré, partout ; la fille devait être maigre comme un clou.

Enfin, épuisée, elle se reposa à côté de lui. Par gestes, elle lui fit comprendre son nom : Chieng-Mai. Puis elle toucha ses yeux, répétant :

²⁶ Moustiques, pas bons.

²⁷ Salaud, salaud.

— *Number one, number one.*

Voyant que cet étrange client ne souhaitait pas se livrer aux mêmes distractions que dans les autres chambres, elle se contenta de chasser vigoureusement les moustiques à grandes claques qui retentissaient dans toute la pièce. Les voisins devaient se demander quelles voluptés inédites ils expérimentaient...

Malko regarda sa montre : ils étaient là depuis une demi-heure. Le bruit de l'orchestre du Vénus-Bar leur parvenait faiblement. Aucun signe de vie de la naine. Peut-être avait-elle seulement voulu pousser à la consommation de chair fraîche... Pourtant l'appât de mille dollars – vingt cinq mille bahts – avait de quoi la tenter. Malko réalisa soudain que personne ne savait où il se trouvait. Pas même Thépin, à qui il avait emprunté la Mercedes, prétendant qu'il allait voir le colonel White. Et un corps devait vite disparaître dans les eaux boueuses de la Ménam Chao-Phraya.

Chieng-Mai le contemplait avec curiosité. Il lui sourit. C'était à peu près leur seul moyen d'échange.

Soudain, il y eut un remue-ménage dans l'escalier. Des voix de dispute. Puis un martèlement rapide de hauts talons dans le couloir et un cri de femme. Perçant, insupportable. Malko avait déjà bondi sur ses vêtements. Chieng-Mai se leva d'un saut et cria une longue phrase en thaï.

Un choc ébranla la porte de bois. Puis la voix de Poy cria en anglais :

— *Open up.*

Son appel se termina en un gargouillis atroce.

Malko arracha presque le panneau. La porte s'ouvrait vers l'intérieur. Il eut du mal à la remuer car elle était retenue par quelque chose de lourd : Poy, la naine, cramponnée des deux mains à la poignée, le regard vitreux.

Malko jura.

Elle était clouée à la porte par un long poignard qui la traversait de part en part et dont le manche lui sortait dans le dos, à hauteur de l'omoplate gauche. Comme une chouette. Brusquement ses mains lâchèrent. La lame la déchira un peu

plus et elle poussa un râle inhumain, la poitrine arrachée. Désespérément ses petites mains griffèrent la paroi de bois.

Malko se précipita, la soutenant sous les aisselles. Derrière lui, Chieng-Mai hurlait en chinois et en thaï. Des gens sortaient de toutes les chambres, des filles à moitié nues, un Américain gringalet en maillot de corps.

Surmontant son dégoût, Malko arracha le poignard de la porte, tirant du même coup Poy en arrière. Il retendit avec précaution sur le côté. Le sang coulait à gros bouillons de son horrible blessure. Pas besoin d'être médecin pour voir qu'elle était mourante.

— Qui vous a frappée ? demanda Malko.

Poy ouvrit les yeux, essaya de parler. Malko pencha son oreille sur ses lèvres. Il entendit un murmure de mots incompréhensibles qui s'étrangla en râle.

Les yeux fixes, Poy ne bougeait plus. Son petit corps semblait plus grand dans la mort. Chieng-Mai poussa un cri perçant et s'agenouilla près de la naine, le visage couvert de larmes. L'Américain de la chambre voisine vêtu d'une paire de lunettes et d'un caleçon rayé, poussa une exclamation étranglée en voyant le cadavre. Malko rentra dans sa chambre et s'habilla à toute vitesse. Fou de rage. Quelqu'un le narguait, chaque fois qu'il allait apprendre quelque chose, l'inconnu frappait. Car c'était le même qui avait essayé de le tuer, qui avait coupé la gorge de Sirikit et tué Poy. L'homme qui *savait* ce qui était arrivé à Jim, il en était sûr. Bousculant un groupe de filles, il s'engouffra dans l'escalier. À la dernière marche, il buta sur un corps étendu. Le vieux Thaï qui lui avait désigné la chambre gisait par terre, sur le dos, le visage couturé d'une vilaine blessure.

Malko traversa la cour en courant et poussa la porte qui donnait sur la place. Déjà, derrière lui, c'était un concert de cris et d'appels.

La Mercedes n'était pas garée loin. Il s'installa au volant et démarra. Il se souciait peu de rencontrer la police thaï. Il était si pressé qu'il se perdit dans le dédale des petites rues et se retrouva deux fois, dans un cul-de-sac au bord de la rivière. Il se

souvenait des conseils de Thépin. En lui donnant les clés elle lui avait recommandé :

— Faites attention. La circulation est dangereuse à Bangkok. Si vous avez un accident, enfuyez-vous. Après on discute avec la famille. Si vous écrasez un bonze, c'est très ennuyeux, cela coûte cent mille bahts. Pour un Thaï, c'est dix mille seulement. Et on ne paie rien pour un *farang*²⁸ un cobra ou un hindou...

Malko avait donc fait très attention à ce qui passait sous ses roues. Ce n'était pas une petite affaire d'arriver au Vénus-Bar. Il fallait suivre pendant des kilomètres New Road qui s'appelait désormais Charoung rang et suivait la rivière, vers le sud de la ville. Il avait découvert le Vénus-Bar presque par hasard, en s'engageant dans toutes les petites ruelles à sa gauche. Le bar donnait sur une place cernée par les docks et le port. Un vrai coupe-gorge. Et c'était presque aussi difficile de retrouver le centre de la ville. Enfin, il s'engagea dans une grande avenue et la suivit. Ses pensées étaient plutôt moroses. On avait assassiné Poy pratiquement sous ses yeux. S'il était revenu au Vénus-Bar au lieu d'attendre tranquillement en compagnie de Chieng-Mai, il aurait vu l'homme à qui parlait la naine. Son assassin.

C'est beaucoup plus tard, dans l'avenue Pattagong, en longeant les douves du château royal de Chittlada, dans un coin absolument désert qu'il se demanda s'il n'était pas suivi. Un Sam-lo, derrière lui, avait brûlé deux fois un feu rouge.

Instinctivement, il leva le pied de l'accélérateur. Ça ne pouvait signifier qu'une chose. L'assassin ou les assassins était à ses trousses à lui.

Il éprouva à la fois un peu de panique et une sorte de volupté. Enfin, il ne se battait plus contre des fantômes. Il allait voir le visage de ceux qui savaient la vérité sur Jim Stanford. Il était sans arme, mais la curiosité fut plus forte que la peur.

Alors, il se laissa rattraper. Il vit grandir dans le rétroviseur le petit Sam-lo. À la lueur d'un réverbère il aperçut un homme seul à l'arrière, le visage dissimulé dans l'ombre.

²⁸ Étranger.

Il ralentit à un feu rouge. De chaque côté de l'avenue, les douves du Palais Royal, pleines d'une eau nauséabonde, faisaient deux taches sombres.

La Mercedes stoppa. Le Sam-lo ralentit à son tour mais continua d'avancer, à la gauche de la voiture, Malko allait voir le visage de l'homme qui le poursuivait. Les yeux dans le rétroviseur, il guettait la tache claire dans le Sam-lo. Puis tout se passa très vite. Le Sam-lo redémarra bien que le feu soit toujours au rouge. Son passager bondit à terre et dans le même mouvement agrippa la poignée de la portière de la Mercedes en l'ouvrant brutalement.

Malko surpris n'eut pas le temps de se cramponner à son volant. Son agresseur le saisit par l'épaule et le tira hors de la voiture. Il tomba sur le goudron encore chaud, entre les jambes de l'inconnu et vit briller la lame d'un poignard. D'un effort désespéré, il réussit à se dégager.

Le Thaï plongea sur lui et ils roulèrent ensemble sur le bas-côté herbeux. De toutes ses forces, Malko tenait le poignet armé. Il n'oublierait jamais l'odeur sucrée et fade qui émanait de son agresseur. Le Samlo avait disparu et la Mercedes restait toute seule au milieu du carrefour.

Les deux hommes luttèrent en silence. Pendant quelques secondes, Malko eut le dessus, il en profita pour faire valser le poignard, avec une clé au poignet de son adversaire. Brutalement, celui-ci se dégagea, recula d'un mètre et s'accroupit dans une position bizarre, les deux bras tendus en avant à l'horizontale.

« Le karaté » eut le temps de penser Malko.

L'homme se jeta en avant avec un cri rauque. Les tranchants de ses mains claquèrent sur le crâne de Malko au-dessus des oreilles. Celui-ci crut que sa tête explosait. Etourdi, il glissa en arrière. Amèremment, il pensa à la sentinelle royale dans sa guérite, devant qui il était passé, cinq cents mètres plus haut.

Puis, l'eau tiède de la douve se referma sur lui. Il ouvrit la bouche et avala une gorgée qui avait le goût de boue. Suffoquant, il disparut sous l'eau noire. Sa dernière pensée fut pour maudire son imprudence.

Malko revint à lui avec un hoquet qui lui fit cracher un jet d'eau sale et de glaires. Il était étendu sur le bord de la douve, dans l'obscurité. Des gens bougeaient et parlaient en thaï autour de lui. Une lampe électrique puissante, avant de se braquer sur son visage, balaya la scène et il reconnut avec une indicible surprise la silhouette de Thépin, debout près d'un soldat, mitrailleuse à la main.

À grand-peine, il se souleva sur un coude. Sa chemise trempée et son pantalon collaient à sa peau. On avait ôté sa veste et défait sa cravate. Son cou lui faisait mal et sa blessure avait dû se rouvrir car des élancements sourds tapaient dans ses côtes.

Il ne comprenait pas ce qui était arrivé. Il était sûr de n'avoir pu sortir de la douve tout seul. Et que faisait là Thépin ? En le voyant bouger elle s'agenouilla près de lui :

— Malko, cela va mieux ?

Elle zozotait plus que jamais. L'émotion. Il grogna et demanda :

— Comment êtes-vous là ? Qui m'a tiré de ce fossé ?

Elle rougit :

— Je vous ai suivi depuis votre hôtel. Je pensais que vous alliez retrouver une fille. J'ai vu l'homme vous attaquer. Mais, le temps d'aller chercher un soldat dans sa guérite, il s'était enfui.

— Vous l'avez reconnu ? Elle secoua la tête :

— Non. Le soldat a tiré, mais il l'a raté.

Malko jura à voix basse. Encore raté. Poy était morte. Une fois de plus, il se trouvait dans une impasse.

Le soldat s'approcha et l'aida à se lever. En dépit de la chaleur lourde, il frissonnait. Les quelques curieux qui s'étaient arrêtés regagnèrent leurs véhicules.

— Vous pouvez conduire ? demanda Thépin.

— J'essaierai.

— Suivez-moi. Nous allons chez moi. J'ai dit au soldat que vous iriez demain à la police.

Il remonta dans la Mercedes, toujours arrêtée au milieu du carrefour. Thépin prit la tête dans une petite Datsun. Cinq minutes plus tard, ils entraient chez elle.

Intérieurement, Malko bénissait la jalousie de la jeune fille. Sans elle, il reposerait dans la boue des douves. Définitivement. Il se sentit et réprima une nausée : il puait comme s'il sortait d'une fosse à purin.

La grande maison était déserte et sombre.

— Mes parents sont à Pattaya, expliqua Thépin. Nous sommes seuls.

Elle le prit par la main et le guida jusqu'au premier étage dans une chambre climatisée. Malko fonça dans la salle de bains et commença à se déshabiller. Son pansement était tout maculé de sang. Il n'osa pas l'arracher, craignant de déclencher une hémorragie. Il n'entendit pas Thépin s'approcher.

Une expression très douce sur son visage lisse et hautain, elle ordonna :

— Enlevez ce pansement. Vous avez été dans l'eau sale. Il faut tout nettoyer.

Elle sortit différents flacons d'une armoire à pharmacie et commença à décoller le sparadrap sale.

Quand elle le laissa enfin, il se sentait un autre homme. Elle l'avait lavé et lui avait refait un pansement propre. Seule sa tête le faisait terriblement souffrir. Lentement, Thépin lui massa les tempes du bout de ses doigts imbibés de Baume du Tigre.

Enfin elle le fit s'étendre sur le lit. Il était si fatigué qu'il ferma les yeux immédiatement, le cerveau vide.

C'est la sensation d'un regard posé sur lui qui lui fit reprendre conscience.

Il ouvrit les yeux. Thépin était penchée sur lui. Son beau visage était aussi grave et froid qu'à leur première rencontre.

Mais, contrairement à son habitude, elle s'était maquillée avec beaucoup de soin, les yeux démesurément étirés vers le haut, comme une ancienne gravure japonaise, la bouche délicatement dessinée au crayon. Ses longs cheveux étaient relevés en un chignon compliqué, hérissé d'épingles de jade. Chacun de ses ongles était prolongé d'un étui en or, ce qui donnait à ses mains une allure irréelle.

Elle était drapée dans un sarong pourpre, somptueux et pudique, qui dessinait quand même toutes ses formes.

— C'est ainsi que les mariées se préparaient au siècle dernier, dit-elle à voix basse. Est-ce que cela vous plaît ?

Malko était complètement réveillé.

— Pourquoi cette tenue ? demanda-t-il, bien qu'il ait connu la réponse.

— J'ai décidé de me donner à vous ce soir, dit Thépin, avec gravité. Je vous aime. Je vous ai aimé tout de suite.

Elle s'allongea près de Malko les yeux clos. C'est lui qui la prit dans ses bras, évitant de justesse les épingles prêtes à l'éborgner.

Il était étrangement ému. Ce n'est pas tous les jours que, dans le monde souterrain des barbouzes, l'on rencontre une Thépin.

Longtemps, ils restèrent ainsi enlacés. Aucun bruit ne filtrait à travers les épaisses parois de bois. Le parfum et la chaleur de la jeune fille pénétraient Malko, peu à peu, comme de l'opium, faisant reculer la souffrance de sa tête et de son flanc. Il la regarda, cherchant à savoir ce qui se passait vraiment derrière ce front lisse et bombé. Par moments il avait l'impression d'avoir à faire à une sorte d'oiseau des îles sans cervelle, et à d'autres, il surprenait de redoutables lueurs d'intelligence dans ses yeux en amande.

Elle s'était glissée hors de son sarong ; elle était nue dessous. C'est elle qui se serra contre le corps de Malko, l'étreignant à le briser.

Puis, brutalement, comme si elle avait voulu l'empêcher de réfléchir, ses ongles d'or s'enfoncèrent dans ses reins, le poussant en elle. Il sentit une brusque contraction de son corps, elle cria d'une voix inconnue et l'attira encore plus fort en elle, murmurant des mots incompréhensibles en thaï.

Avec une force insoupçonnable, elle le maintint ainsi de longues minutes. Puis elle releva brusquement la tête et embrassa ses yeux dorés l'un après l'autre.

— Tu es à moi, désormais, murmura-t-elle. Je t'aiderai, mais il ne faut le dire à personne. À personne.

Elle ajouta, avec une pointe de fierté :

— C'est la première fois dans ma famille que quelqu'un se donne à un Blanc. Si mon grand-père était encore vivant, il me ferait battre à mort.

Moyen radical d'éviter les mésalliances. Malko bénit in petto la bronchite qui avait emporté prématurément le vieillard.

Beaucoup plus tard, il demanda à Thépin, un peu honteux quand même :

— Comment penses-tu pouvoir m'aider ?

— Je reviendrai demain avec toi au Vénus-Bar, dit-elle. Et nous retrouverons l'homme qui a tué Poy. C'est ce que tu veux, n'est-ce pas ?

Ils s'endormirent dans les bras l'un de l'autre, Malko, pas très tranquille, se demandant si un ancêtre vindicatif ne rôdait pas dans la maison, prêt à venir venger l'honneur familial. Les éternelles mêmes questions tournaient dans la tête de Malko. Pourquoi voulait-on le tuer, lui ? Pourquoi Mme Stanford mentait-elle ?

Il se promet de reprendre contact le lendemain avec elle. À force de revenir à la charge, elle se couperait peut-être.

CHAPITRE VIII

La cabine téléphonique de l'Érawan était minuscule et chaude. Malko laissa la sonnerie grelotter cinq fois et raccrocha, pensif. Il était huit heures du soir et Mme Stanford était chez elle. La Néo-Zélandaise du magasin lui avait appris qu'elle était partie à sept heures et que le chauffeur l'avait déposée à la villa.

De toute façon, un domestique aurait dû répondre. La standardiste avait certainement compris un mauvais numéro. Malko lui répéta celui de Mme Stanford et reprit son poste.

De nouveau la sonnerie retentit interminablement. Cette fois Malko s'était promis de ne pas raccrocher avant la vingtième sonnerie. Personne ne peut résister à un téléphone qui sonne indéfiniment.

À la huitième sonnerie, il y eut un déclic. Puis un léger grésillement, comme si la personne qui avait décroché attendait que l'on parle.

— Madame Stanford ? fit Malko.

— Oui.

La voix était imperceptible, comme venant d'un autre monde. Déformée, presque inaudible. Décontenancé, Malko continua :

— C'est le prince Malko Linge. Je souhaite venir vous voir, afin de vous tenir au courant de l'enquête sur la disparition de votre mari.

Il y eut un silence assez long, puis Mme Stanford dit d'une voix plus ferme :

— Pas maintenant. Je ne peux pas vous voir.

Sans même laisser à Malko le temps de répondre, elle raccrocha.

Il sortit de la cabine, perplexe. Mme Stanford n'était pas dans son état normal. Ce qu'il avait senti dans sa voix, c'était de la peur.

En quoi une visite de Malko pouvait-elle lui faire peur ?

Il fit quelques pas au bord de la piscine, s'interrogeant sur ce nouveau mystère. De qui, et pourquoi, la femme de Jim Stanford avait-elle peur ?

C'était kafkaïen : les gens tuaient, mentaient, suaient de peur, sans motif apparent. Il était l'élément étranger, l'empêcheur de tourner en rond.

Malko n'hésita pas longtemps. Il remonta dans sa chambre, glissa dans sa ceinture son pistolet extra-plat, jeta un coup d'œil à la photo fétiche de son château et fila.

Il se fit débarquer par le taxi au coin de Sukhumvit Road et du chemin menant à la villa des Stanford. Cela faisait trois cents mètres de marche.

Le khlong était tout noir et sinistre. Sur la rive gauche, des lumignons à pétrole clignotaient dans de vieilles maisons de bois. Des gens accroupis dehors le regardèrent passer en silence.

Il franchit le petit pont et s'arrêta en face du temple phallique. La maison de Jim Stanford était en face. Il regarda autour de lui. Personne, et pas de voiture en vue. Des cris de crapauds-buffles venaient du parc. Il s'approcha de la grille et regarda. La maison, au fond, était sombre.

La porte s'ouvrit facilement et il la referma derrière lui. Il avait agi sur une impulsion. Une fois dans le parc, il gagna l'abri des grands arbres et se mit à progresser doucement vers la maison. Pourvu que Mme Stanford n'ait pas une douzaine de bergers allemands pour garder ses trésors d'art...

Il arriva sans encombre jusqu'au perron par lequel il était entré à sa précédente visite et s'arrêta, assez confus.

Après tout, Mme Stanford ne lui avait pas demandé de venir. Et si elle était avec son amant ? Ou si elle dormait, tout simplement ? Accroupi sur ses talons, Malko resta dans le noir plusieurs minutes, hésitant sur la conduite à tenir. Il avait nettement l'impression d'avoir commis un pas de clerc. Il irait le lendemain voir Mme Stanford au magasin et tenterait de la faire parler.

L'histoire de Poy était dans tous les journaux, sans commentaires. Règlement de comptes, disait-on.

Il s'éloignait déjà en marchant sur la pelouse quand un bruit venu de la maison le figea sur place.

Un cri étouffé.

Malko revint sur ses pas et colla son oreille à la porte du rez-de-chaussée. Cette fois, il n'y avait aucun doute. Les cris paraissaient venir du haut de la maison. Faibles comme étouffés par un bâillon. Ils se répétaient toutes les trente secondes environ.

Il fit rapidement le tour de la maison. Sur le côté gauche du bâtiment il trouva ce qu'il cherchait : une des portes de bois était simplement poussée. Il l'ouvrit et se trouva de plain-pied dans une pièce plongée dans l'obscurité.

Pistolet au poing, il avança au jugé dans le noir, vers l'escalier. Les cris venaient toujours du haut, beaucoup plus audibles maintenant. Des gémissements de femme.

Jamais Malko n'avait entendu un parquet craquer à ce point. Pour limiter les dégâts, il se déchaussa et continua à avancer en faisant glisser ses pieds sur le bois ciré. Il parvint ainsi jusqu'au hall qui desservait l'escalier et les galeries du haut. Heureusement, sa mémoire extraordinaire lui permettait de se souvenir de la topographie de ces lieux où il n'était venu qu'une fois.

Les gémissements continuaient. Si réguliers que Malko se demanda un moment si Mme Stanford n'était pas tout simplement en train de faire l'amour.

Et, brusquement, ce fut la catastrophe.

Le coude de Malko accrocha le bras d'une statue haute d'un mètre. Elle resta en équilibre une fraction de seconde puis bascula en avant.

Le bruit de la chute sur le marbre couvrit largement son juron.

L'explosion d'une grenade !

La pauvre statue s'était brisée en mille morceaux, dans un fracas épouvantable. Retenant son souffle, Malko, accroupi derrière une commode laquée, attendit les réactions, le canon de son arme braqué à tout hasard vers l'escalier.

Rien.

Les gémissements s'étaient tus. Plus un bruit ne venait du haut. Malko laissa passer trois minutes puis commença à grimper l'escalier à quatre pattes, s'attendant à chaque seconde à recevoir une balle. Maintenant, il était sûr qu'il y avait quelque chose d'anormal dans cette maison.

Il parvint à la dernière marche sans incident et se leva avec précaution, puis remit ses chaussures. Il lui avait semblé que les cris venaient de la porte la plus éloignée de l'escalier et il s'y dirigea directement.

Arrivé devant, il colla son oreille au panneau de la porte. Rien. Le silence total.

Sa main avait trouvé dans le noir un bouton électrique, commandant probablement le couloir où il se trouvait. Au point où il en était, il n'y avait plus à hésiter. Doucement, il mit la main sur le bouton de la porte, le tourna, alluma et poussa la porte d'un coup de pied, s'aplatissant contre la cloison.

Il eut le temps de distinguer trois Asiatiques groupés en arc-en-ciel autour de la porte. L'un tenait un pistolet court, probablement un colt Cobra, les deux autres étaient mains nues. La vision ne dura qu'une fraction de seconde. L'homme au pistolet avait tiré dans le globe du couloir qui vola en éclats et tous se retrouvèrent dans le noir. En même temps, celui qui se trouvait le plus près de Malko plongea dans ses jambes.

Tout se passa très vite. Malko crut qu'un bloc de pierre lui atterrissait sur la nuque. Ce n'était que le tranchant de la main d'un de ses adversaires. Il pressa la détente de son pistolet avant de recevoir un coup violent au foie.

Un jet de bile lui monta dans la gorge. Titubant, il tenta de se relever, mais un dernier coup sur la tempe le fit plonger dans le noir. Il sentit un des hommes l'enjamber et n'eut même pas la force de l'attraper...

* * *

La chambre était toujours plongée dans le noir. Malko se redressa, la tête lourde, un goût aigre dans la bouche et chercha le commutateur.

Dès qu'il eut allumé, il demeura interdit. Il se trouvait dans une petite pièce lambrissée, aux murs couverts de tableaux, deux superbes peaux de panthère par terre, uniquement meublée d'un grand lit bas et d'un paravent.

Mme Stanford était étendue sur le lit. Entièrement nue ; de fines cordelettes liaient ses pieds et ses mains aux montants du lit. Deux larges bandes de sparadrap marron couvraient sa bouche et ses yeux. Le petit tas de ses vêtements était en vrac sur une des peaux de panthère. Malko remarqua aussi quelque chose qui le glaça : les deux fils électriques qui, dénudés à leur extrémité, traînaient sur le lit.

Craignant le pire, il s'approcha du lit après avoir ramassé son pistolet. Penché sur le corps inerte, il découvrit encore autre chose. En plus des petites taches rouges que les électrodes avaient laissé tout autour du bout des seins, la peau de la poitrine était striée de fines coupures, presque invisibles à l'œil nu.

Mme Stanford respirait pesamment et régulièrement par le nez.

Le plus délicatement possible, il arracha le sparadrap qui couvrait les yeux et reçut le choc du regard de la femme torturée.

L'expression était égarée, farouche, avec en plus une dureté indicible. Elle reconnut Malko et s'adoucit imperceptiblement. Pourtant, dès qu'il eut arraché le sparadrap de la bouche, ses premiers mots furent :

— Je vous avais dit de ne pas venir.

Elle avait dit cela d'une voix presque normale. Étonnante femme.

Malko s'affaira autour de ses liens et la détacha entièrement.

Son corps aurait pu avoir trente ans, sauf la peau du ventre, légèrement fripée. Quand Malko l'eut détachée, elle resta immobile, à la même place, les yeux fermés, sans aucune réaction de pudeur.

Puis sa main droite monta jusqu'à sa poitrine, elle se massa doucement et laissa échapper un cri de douleur.

— Qu'y a-t-il ? demanda Malko, assis sur le bord du lit. Vous êtes blessée ?

— Les piments. Ils m’ont frottée avec des piments. Ne me touchez pas.

Il remarqua pour la première fois, plusieurs petits piments jaunes, comme celui qu’il avait croqué imprudemment, écrasés au pied du lit.

Pourquoi avait-on torturé aussi horriblement Mme Stanford ? Était-ce ceux qui avaient massacré à coups de hache la sœur de Jim ?

Il avait hâte qu’elle parlât, qu’elle lui expliquât enfin tous ces mystères, ces crimes sauvages. Quel était donc l’enjeu ?

Mais Mme Stanford dit seulement à voix basse :

— Derrière le paravent, un petit meuble, ouvrez-le. Prenez ce qui s’y trouve.

Malko obéit et revint avec un plateau en argent, une pipe à opium très belle, une lampe et un petit pot. La panoplie complète du fumeur d’opium.

Mme Stanford se leva sur un coude, prit des allumettes sur le plateau et alluma la lampe. Elle ouvrit la boîte avec une longue aiguille d’acier, cueillit une goutte grosse comme un grain de riz, la maintint au-dessus de la flamme. La boule gonfla, cloqua, prenant des reflets irisés.

Malko avait déjà vu fumer l’opium²⁹, mais il était toujours fasciné par le cérémonial. Mme Stanford enfonça vivement la boule d’opium brûlante dans le fourneau de la pipe, approcha celle-ci de la flamme et aspira longuement.

On n’entendait plus que le grésillement de l’opium. Elle tirait à petits coups sur la pipe, ne laissant rien perdre. Puis elle se laissa aller en arrière, gardant la fumée le plus longtemps possible. Elle la recracha par petites bouffées.

Après quelques secondes de repos, elle recommença son manège comme si Malko n’était pas là.

Elle fuma six pipes coup sur coup. L’expression de son visage se modifiait au fur et à mesure. Il se détendait, les creux des joues se remplissaient, le regard vide redevenait brillant. Ses gestes étaient plus sûrs. Enfin, elle reposa la pipe sur le plateau et celui-ci par terre, et souffla la lampe.

²⁹ Voir : Rendez-vous à San Francisco.

Elle se leva et disparut dans ce qui devait être une salle de bains pour revenir enveloppée dans un peignoir de soie noire. Elle s'assit sur le lit en face de Malko.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle alors. Malko la regarda, un peu suffoqué.

— Comment, mais ces hommes vous torturaient. J'ai l'impression que je suis arrivé à temps ?

Un sourire imperceptible découvrit ses dents :

— Ils ne m'auraient pas tuée. Et la douleur s'oublie très vite.

— Pourquoi vous torturaient-ils ?

Elle ignora la question et dit d'une voix sèche :

— Et vous, pourquoi êtes-vous venu ?

Il raconta l'attentat dont il avait été victime et la mort de Poy.

— Je suis sûr maintenant que votre mari est vivant, conclut-il. Il faut que vous m'aidiez à le retrouver.

Elle secoua la tête lentement.

— Jim est mort.

Les yeux fixés sur le plancher ciré, elle ignorait Malko. Il revint à la charge :

— Vous ne connaissez pas les hommes qui vous torturaient ?

Elle haussa les épaules :

— Cela n'a aucune importance.

— Mais que voulaient-ils savoir ?

— Cela ne vous regarde pas.

— Pourquoi mentez-vous ? Elle le regarda bien en face :

— Je ne mens pas. Vous me posez des questions auxquelles je ne veux pas répondre.

— Et ceux qui vous ont torturée, ils vous ont bien fait parler ? fit Malko, ivre de rage.

— Non, fit-elle calmement. Personne ne me fera parler. Même les Japonais n'y sont pas arrivés.

Il la crut.

Soudain, quelque chose se brisa dans sa voix. Elle saisit Malko par les revers de son veston et son visage tout près du sien, elle souffla :

— Partez, quittez la Thaïlande. Je vous en supplie. Ne cherchez plus à retrouver Jim. Vous allez être tué. C'est idiot.

— Vous savez qu’il est vivant ?

Elle secoua la tête avec désespoir et cria :

— Non. Je ne sais rien. Mais partez, je vous en prie !
Personne ne peut plus rien pour Jim. Pas même moi...

Malko était ébranlé. Contre lui, il sentait le corps un peu maigre mais sensuel de la belle Mme Stanford. Comme si elle avait lu dans ses pensées, elle se laissa aller un peu plus contre lui, simulant une défaillance. C’était tentant, mais il la repoussa fermement.

— Laissez-moi vous aider, gronda-t-il. Vous êtes en danger. On vous torture pour vous faire avouer quelque chose. Je peux vous protéger. Vous savez la vérité sur Jim.

Elle secoua la tête.

— Non.

Un instant elle resta en face de lui, le toisant. Ils étaient de la même taille. Puis, il vit soudain passer une lueur indéfinissable dans son regard.

Sans transition, elle mit ses bras autour du cou de Malko, l’entraînant en arrière sur le lit. Elle était étonnamment forte, et savait parfaitement ce qu’elle voulait.

Son corps était dur comme du teck. À croire qu’elle passait sa vie à faire de la culture physique.

Elle s’allongea sur Malko et fit l’amour comme s’il avait été un esclave.

Pas une seconde elle ne quitta son regard, gardant les yeux grands ouverts, se démenant avec une rage farouche, comme si elle livrait un combat.

Un peu plus tard, à genoux sur le lit défait, elle reprit sa pipe d’opium et aspira une longue bouffée. Elle avait rajeuni de vingt ans. Malko était perplexe.

— J’aime vos yeux, dit-elle soudain. Je n’en ai jamais vu de semblables. Ils m’ont donné envie de faire l’amour. À moins que ce ne soit l’opium...

— Pourquoi avez-vous...

— Vous êtes convaincu que Jim est mort, maintenant ?
demanda-t-elle.

Ainsi, même cela était calculé ! Malko se rhabilla rapidement sous son regard à la fois ironique et désespéré. Il avait nettement l'impression que Mme Stanford s'était servie de lui.

À tous points de vue.

Sans bouger, elle répéta :

— Je n'ai jamais trompé Jim en vingt ans. Maintenant il est mort, ce n'est plus la même chose.

On n'en sortait pas. Habillé, Malko se sentait tout bête à côté de cette femme nue à qui il venait de faire l'amour.

— Partez, maintenant, dit-elle.

Malko voulut faire une dernière tentative.

— Ecoutez, fit-il. Je vous jure de ne répéter à personne ce que vous me confierez. Mais dites-moi ce que ces hommes voulaient savoir ?

— Quels hommes ?

C'était sans espoir. Malko se laissa guider sur le palier. Mme Stanford avait remis son déshabillé noir et faisait de nouveau très femme du monde. Elle alluma la cage de l'escalier et descendit avec lui.

En voyant la statue brisée dans le hall, elle poussa un cri :

— C'est vous qui...

— Bien involontairement, affirma Malko. Je suis prêt à vous dédommager...

Ce qui était un comble. Mais on est galant ou on ne l'est pas. Elle secoua la tête, désolée :

— Impossible. C'était un Dakini de la période khmer. Une pièce introuvable, que Jim avait dénichée dans le Nord-Est, à Khon-khaen... J'étais avec lui.

Soudain, une ombre de tristesse passa sur son visage, tandis qu'elle contemplait les débris de la statue.

— Jim aimait beaucoup ses collections, remarqua Malko.

— Jamais, il ne se serait séparé d'une seule pièce, affirma-t-elle. Souvent, nous nous sommes privés pour acheter un objet auquel il tenait...

Sans transition, elle tendait sa main à baiser à Malko.

— Adieu. Quittez Bangkok. Ne cherchez plus Jim. Elle referma la porte derrière lui. Il traversa la pelouse plongée dans la pénombre en espérant que ses agresseurs étaient loin.

Il était de plus en plus perplexe. Décidément, personne ne voulait qu'il retrouvât la trace de Jim Stanford. Certains avaient tué pour l'en empêcher. Mme Stanford employait des moyens tout aussi efficaces.

Et pourquoi l'avait-on torturée ? Quel secret y avait-il entre ces trois inconnus et elle ? Peu d'hommes se seraient remis aussi rapidement du traitement qu'elle avait subi. À elle, il avait suffi de six pipes d'opium et d'un homme pour tout oublier.

Quelque chose tracassait Malko. Ses agresseurs auraient pu facilement le tuer. Ils s'étaient contentés de l'assommer. Alors que la veille il avait échappé à la mort par miracle. Pourquoi ?

Et si Jim Stanford était encore vivant, pourquoi ne donnait-il pas signe de vie ?

Avant de refermer le portail, il se retourna vers la maison. Tout était redevenu obscur. Mme Stanford dormait avec son secret.

Tout en longeant le khlong désert, il se dit que sa seule piste était désormais l'homme qui avait tué Poy. Il fallait le retrouver et le faire parler.

Il déboucha brusquement dans Sukhumvit Road, plein de lumières et de bruit. Le trou noir de la petite allée derrière lui était inquiétant. C'était un autre Bangkok, plus mystérieux et secret que les grandes avenues parcourues par les touristes. Un Bangkok dans lequel Malko n'arrivait pas à pénétrer.

Un taxi freina près de lui conduit par un vieux Chinois avec une casquette Mao. Malko tendit un billet de dix bahts et l'adresse de Thépin.

La prochaine escale, c'était le Vénus-Bar.

CHAPITRE IX

La Mercedes longea un khlong hideux bordé de taudis en bois. Thépin empruntait pour aller au Vénus-Bar un chemin inconnu de Malko, coupant à travers le quartier chinois. Son beau visage était barré d'une grosse ride sur le front. Avec un pantalon en lastex bleu, toujours aussi collant, elle avait mis un chemisier boutonné très haut et de courtes bottes, en dépit de la chaleur.

Quand la voiture stoppa sur la petite place, en face du Vénus, Malko eut un scrupule :

— Vous voulez vraiment venir avec moi ? Cela peut être dangereux.

Thépin arrangea ses cheveux dans le rétroviseur, et dit tranquillement :

— Seul, vous n'obtiendrez rien.

Son attitude avait beaucoup changé depuis qu'elle s'était donnée à lui.

Sa timidité et sa réserve avaient fondu et Malko découvrait une nouvelle Thépin, dure et décidée. Et elle ne zozotait presque plus.

L'escalier enfumé du Vénus était encombré de groupes de marins et de filles. La mort de Poy n'avait pas arrêté les affaires. Personne ne sembla reconnaître Malko. Un garçon plaça le couple à une table du fond, près du coin des ivrognes, et Malko commanda deux bières.

Il y avait toujours autant de bruit. L'orchestre de rock hurlait sur l'estrade pour un public indifférent qui ne pensait qu'à peloter les fillettes de la piste.

Lorsque le garçon apporta les bières, Thépin le retint et lui parla en thaï. Il secoua la tête sans que son visage ait changé d'expression et s'éclipsa.

— Il dit qu'il ne sait rien, traduisit-elle. Il n'est pas au courant. Mais il ment.

Un peu plus tard, Malko alla jusqu'au bar et tenta d'engager la conversation avec le barman. Mais dès qu'il parla du meurtre, l'autre détourna ostensiblement la conversation. C'était un Thaï maigrichon, avec des marques de petite vérole et les cheveux soigneusement calamistrés. Malko ne lui tira qu'un sourire angélique et commercial. Il n'avait rien vu, il ne savait rien.

Il revint à la table juste à temps pour arracher Thépin aux pattes d'un énorme marin danois qui tentait de lui glisser un billet de dix dollars dans la fermeture éclair de son pantalon, évitant ainsi une difficile conversation bilingue. Malko rendit poliment le billet et l'autre s'en alla chercher fortune à la table voisine, trop ivre pour provoquer une bagarre.

— J'ai parlé avec des filles, dit Thépin. Elles ne savent rien. Mais une m'a dit que le barman avait sûrement vu l'homme à qui Poy avait donné rendez-vous. De toute façon, il sait tout ce qui se passe. En plus, c'était l'amant de Poy, elle lui donnait tout son argent.

Malko eut envie de lui expliquer la différence entre « maquereau » et « amant », puis renonça. Il était découragé par cet éternel mur de caoutchouc.

— Il faut lui parler plus tard, dit Thépin. J'ai appris où il se déshabille. Il y a une toute petite chambre derrière le bar où il a ses affaires. C'est là aussi qu'il retrouvait Poy, pendant la soirée.

Il était un peu plus d'une heure du matin. Ils tuèrent d'abord le temps à observer les petites Thaïs flirtant entre elles avec beaucoup d'innocence, s'embrassant sous l'œil effaré des marins Scandinaves, comparant leur poitrine en ouvrant leur chemisier et, plus tard, balançant des bordées d'obscénités aux hommes qui osaient un geste audacieux. Elles étaient impudiques comme de jeunes ouistitis. Plusieurs fois, elles louchèrent vers la table de Malko, lui adressant de grands sourires, cambrant la poitrine. À tel point que Thépin laissa tomber perfidement :

— Voulez-vous en essayer une pendant que nous attendons. Ce n'est pas cher : cinquante bahts, plus la pénicilline.

Malko lui assura que jamais une idée pareille ne lui était passée par la tête. Sauf peut-être une petite verte aux longs

cheveux noirs, mince comme un bambou, avec d'immenses yeux jade. Mais il ne fit pas part de cette réserve à la jeune Thaï.

À trois heures, le Vénus-Bar était presque vide. Deux couples oscillaient encore sur la piste. Au fur et à mesure que les gens partaient, les garçons mettaient les chaises sur la table. Malko et Thépin en étaient à leur sixième bière, qu'ils versaient régulièrement sous la table, ce qui avait provoqué une mare assez immonde.

Ils avaient dansé, mais Thépin avait dû se rasseoir très vite à cause de toutes les mains qui s'attardaient sur le lastex bleu, décidément très érotique.

Soudain, elle donna un coup de coude à Malko, abruti de fumée et de bruit. Il avait si mal aux yeux qu'il avait remis ses lunettes en dépit de l'obscurité presque totale.

— Le barman va s'en aller.

En effet, le Thaï était en train de retirer sa veste blanche. Il n'y avait plus aucun client au bar. Le barman ouvrit la petite porte derrière lui et disparut après avoir refermé. Malko et Thépin se levèrent d'un seul mouvement et traversèrent la salle. La moitié de l'orchestre pliait ses instruments. Seul le guitariste jouait n'importe quoi pour les deux derniers couples. Malko passa tranquillement derrière le bar, ouvrit la porte et s'y engouffra, suivi de Thépin.

* * *

Le barman était en caleçon rose et en maillot de corps, son pantalon à la main. En voyant Malko, il cria :

— No, sir, no permission here³⁰.

Thépin apparut derrière. Son visage avait plus que jamais la pureté et la dureté d'un bloc de marbre bien lisse. D'une voix claquante, inconnue de Malko, elle s'adressa au barman, en thaï. Au fur et à mesure qu'elle parlait, l'expression de colère de l'homme fit place à une peur non dissimulée. Secouant la tête il débita à toute vitesse un long discours. Puis, son pantalon

³⁰ Non, monsieur, c'est défendu, ici.

enfilé, il croisa les bras et apostropha Malko d'une voix aiguë. Thépin l'observait, le visage mauvais.

— Il dit qu'il n'a rien vu, traduisit-elle. Qu'il est seulement le barman et que la police l'a déjà interrogé. Que nous devons le laisser en paix, qu'il a beaucoup travaillé et qu'il est très fatigué.

— Offrez-lui de l'argent. Cent dollars. Thépin traduisit. Le barman secoua la tête.

— Il ne veut pas. Je suis sûre qu'il ment. Poy lui disait tout. C'est peut-être même lui qui a fait venir l'assassin.

Elle s'avança jusqu'à toucher le barman et commença à lui parler à voix basse, en martelant ses mots. Au fur et à mesure qu'elle parlait, l'homme changeait de couleur, semblait se dégonfler.

Il commença une phrase d'un ton plaintif, interrompu immédiatement par Thépin qui lui posa encore une question d'une voix aiguë. Il balbutia une réponse qui ne dut pas la satisfaire.

Car, sans crier gare, elle lui envoya un grand coup de pied dans les tibias.

Le barman poussa un cri perçant. Malko sortait déjà son arme pour protéger la jeune fille, lorsqu'il vit l'homme reculer jusqu'à la cloison sans la moindre esquisse de défense, poursuivi par Thépin qui le bourrait de coups !

Déchaînée !

Pour terminer, elle le gifla à toute volée, et ajouta un coup de pied dans le ventre qui le cassa en deux.

Puis elle posa encore une question. Comme il ne répondait toujours pas, elle saisit ses cheveux lisses et lui releva la tête. Puis elle lui murmura quelques mots, presque bouche à bouche. D'où il était, Malko vit le sursaut de peur de l'homme. À son tour, il dit quelque chose.

Elle le lâcha aussitôt et il tomba. Sans un regard pour le barman, Thépin entraîna Malko en lui disant :

— Il a dit ce qu'il savait. Venez.

Quand il referma la porte, il croisa le regard effrayé du barman en train de se relever. Une chose était certaine. Ce n'était pas lui qui lui avait inspiré cette saine terreur, mais la douce et zozotante Thépin.

Elle était déjà dans l'escalier. Dans la voiture seulement, elle lui annonça :

— Il connaît l'assassin de Poy, mais il ne sait pas où il habite. C'est l'amant d'une strip-teaseuse dans Chinatown. Nous y allons.

Elle évita de justesse un ivrogne et écrasa l'accélérateur. Malko demanda :

— Que lui avez-vous dit ? Il crevait de peur. Avec un mince sourire, elle haussa les épaules :

— Je sais parler à ces gens-là. Mon père m'a appris. Il faut les effrayer.

— Apparemment, vous y avez réussi.

— Ce n'est pas très difficile. C'est un lâche. Il avait peur de parler parce que l'homme est dangereux.

— Est-ce que vous seriez encore plus dangereuse que lui ?

Thépin éclata d'un rire légèrement forcé :

— Ne dites pas de bêtises.

Malko abandonna la conversation. Encore un mystère. Bangkok en était rempli.

Très vite ils quittèrent les grandes avenues pour de petites rues sales. Les hiéroglyphes thaïs avaient fait place aux enseignes en caractères chinois et tout était encore ouvert en dépit de l'heure tardive.

Thépin gara la Mercedes en face d'un cinéma.

— C'est là.

L'entrée était tellement crasseuse que Malko crut qu'elle s'était trompée, mais elle était déjà à la caisse, achetant des billets. Ils grimpèrent un escalier de bois qui puait l'opium rance et la soupe chinoise aigre. La salle était au premier étage, plongée dans l'obscurité.

Un ouvrier les plaça au troisième rang. Le spectacle était en cours. Deux filles se tortillaient dans les bras gigantesques d'un orang-outan en peluche dont les yeux faits d'ampoules électriques clignotaient à chaque étreinte. La salle était presque vide. De spectateurs, du moins. Car il n'était pas assis depuis cinq minutes qu'il se mit à se gratter furieusement : les punaises, les cafards et les puces montaient à l'assaut.

Il rattrapa de justesse une bête noire non identifiée qui grimpait le long de son pantalon. Horrible. En plus les sièges de bois avaient le confort de la chaise électrique de Sing-Sing.

Sur la scène, le rideau se baissa et se releva. Dans la coulisse, un aboyeur annonça :

— *Miss Chen Po Chou, oriental dancer.*

Le vieux phonographe fournissant la musique d'accompagnement se mit en marche et Thépin souffla à l'oreille de Malko :

— C'est elle.

Miss Chen Po Chou apparut vêtue d'un soutien-gorge et d'un slip en similipanthère, débordante de cellulite. Elle avait des traits bouffis et plusieurs dents gâtées.

Après plusieurs trémoussements, elle retira son soutien-gorge et commença à faire tourner les pompons attachés au bout de ses seins.

Hélas au sixième tour, l'un d'eux se détacha et vola à travers la scène ! Sans se démonter, Chen Po Chou continua avec un seul sein jusqu'à la fin du disque, salua et disparut.

Nouveau rideau. Nouvel aboiement. Cette fois, douze filles nues surgirent sur un seul rang. L'aiguille du phonographe grinça et les sons martiaux d'une musique militaire montèrent dans la salle. Oh ! surprise, les filles ne dansaient pas, mais demeuraient au garde-à-vous. Tous les spectateurs se levèrent d'un bloc. Malko y compris, tiré par Thépin.

— C'est la fin du spectacle, souffla-t-elle. Abasourdi, Malko reconnut l'hymne national thaï. Les filles écoutaient, raides comme des piquets. On est nationaliste ou on ne l'est pas.

Enfin le disque se termina et les spectateurs se dirigèrent vers la sortie.

Sauf Malko et Thépin qui escaladèrent l'estrade pour se glisser dans les coulisses.

Il n'y avait pas de loges. Les filles s'habillaient dans un coin fermé par de vieux décors. Ils arrivèrent juste pour voir miss Chen Po Chou enfiler une robe chinoise pleine de taches à même son costume de scène. Les autres strip-teaseuses étaient encore en train de se déshabiller.

Thépin posa sa main sur le bras de Malko.

— Il y a trop de monde ici, nous allons la suivre.

Ils redescendirent dans la salle et, deux minutes plus tard, la Chinoise passa devant eux. Ils la laissèrent prendre un peu d'avance puis dégringolèrent l'escalier à leur tour.

La strip-teaseuse avait tourné à droite et marchait rapidement dans la rue. Un homme l'aborda et elle l'envoya promener. Malko et Thépin passèrent sur l'autre trottoir : ils n'eurent pas à marcher longtemps. Chen Po Chou s'engouffra dans un restaurant en plein air établi dans une impasse. La cuisine se trouvait à l'entrée et sur chaque table il y avait une lampe à pétrole. Une vingtaine de gens étaient en train de dîner.

Elle arriva à une table occupée par un homme seul. En la voyant arriver, il leva la tête et Malko eut un coup au cœur : c'était l'inconnu qui l'avait attaqué deux fois, certainement le meurtrier de Poy et de Sirikit. L'homme qui savait la vérité sur Stanford.

— C'est lui, dit-il.

Chen Po Chou s'était assise. Visiblement, elle était venue dîner. L'art, cela creuse.

— Nous avons le temps, dit Thépin.

Elle entraîna Malko vers le cinéma. Un taxi passait et elle le héla, puis tint un grand discours au chauffeur.

Celui-ci avança un peu et se rangea presque en face du restaurant, arrêtant son moteur.

— Il connaît l'autre voiture, expliqua Thépin. Mais il ne se méfiera pas d'un taxi arrêté. Toutes les putains travaillent en taxi dans le quartier, par économie. Ce n'est donc pas choquant de voir un Blanc ici.

Elle avait glissé un billet de vingt bahts au chauffeur qui somnolait sur son volant. Dans les bras l'un de l'autre pour faire plus vrai, ils attendirent. Malko jetait souvent un œil par la vitre du Toyota. Mais tout semblait normal. L'inconnu et Chen Po Chou se battaient avec les nouilles chinoises.

Enfin, ils se levèrent. L'homme mit des lunettes noires et prit le bras de la Chinoise. Ils tournèrent à droite et stoppèrent au bord du trottoir. Un Sam-lo passa et ils le hélèrent. Aussitôt, le taxi de Malko démarra. L'assassin de Poy n'avait pas eu le moindre coup d'œil pour le véhicule arrêté au bord du trottoir.

Ils roulèrent un bon moment dans les rues presque désertes, quittèrent le quartier chinois, coupèrent New Road et descendirent vers le sud de la ville. Enfin le Sam-lo stoppa avenue Chok-Ran, devant une enseigne néon verte : First Hôtel. Le couple entra et disparut. Le taxi stoppa plus loin.

* * *

Le First Hôtel n'avait pas d'étoile au Michelin. Ses armes, c'eût été plutôt un cafard et une punaise croisés sur fond de crasse. Tenu par une équipe de Noirs américains qui s'étaient fait démobiliser sur place, il accueillait tout individu, mâle ou femelle, capable d'aligner cent bahts sur le comptoir. Les Noirs organisaient de fructueuses parties de poker dans les chambres louées à la journée. Ils avaient relégué le propriétaire thaï dans une soupente avec un stock inépuisable de mékong et menaient l'affaire à leur guise.

Certes, les bagages des nouveaux arrivants étaient fouillés dans les dix minutes suivant leur arrivée et les objets de valeur immédiatement revendus au marché aux puces de la rue Yawarat. Mais on pouvait également se présenter au First Hôtel avec une fillette de treize ans à chaque bras sans déclencher la moindre remarque désobligeante ou demander poliment au veilleur de nuit de vous apporter un peu d'opium.

Le First Hôtel fonctionnait à la satisfaction générale. Pour avoir la paix avec la police, les Américains qui le tenaient lui abandonnaient de temps à autre un malfrat de troisième catégorie.

Le réceptionniste ne s'étonna pas de voir pénétrer un couple mixte, élégant. Les putains des boîtes chics étaient bien habillées et leurs clients, riches. La fille demanda une chambre :

— C'est pour la nuit ?

— Oui.

— Alors, c'est deux cents bahts. L'homme paya. Comme d'habitude.

On ne remplissait pas de fiche au First Hôtel. Le Chinois prit une clé et fit signe au couple de le suivre dans l'escalier éclairé par une ampoule nue. Pas d'ascenseur non plus et encore moins

d'air conditionné. Les meilleures chambres avaient un ventilateur Mitsubishi, à trois vitesses.

Le réceptionniste s'arrêta au troisième et ouvrit la porte de la chambre. Il y avait un lit, deux chaises et un minuscule lavabo, plus une colonie de chink-chok occupés à chasser les cafards.

Thépin poussa Malko dans la chambre et se pencha à l'oreille du veilleur de nuit :

— Est-ce que Chen Po Chou est déjà rentrée ?

Le Chinois la regarda, un peu méfiant. Il n'avait jamais vu Thépin et elle semblait quand même très élégante pour une putain du quartier chinois.

— Tu la connais ?

— Bien sûr, imbécile, fit-elle. On a bouffé ensemble tout à l'heure, avant que je lève mon pigeon.

— Ah bon, fit le Chinois, rassuré. Elle est rentrée tout à l'heure. Au six, comme d'habitude.

Thépin glissa dix bahts dans la paume du vieux.

— Merci. J'irai la voir demain. Elle me doit du pognon.

— Elle sort jamais avant midi, dit le Chinois. Mais moi je ne serai plus là.

Avec un clin d'œil, elle referma la porte et fit face à Malko, les yeux brillants :

— L'homme que vous cherchez se trouve dans la chambre 6. Et il y passe la nuit.

Malko s'assit sur le lit, écrasant un cafard au passage. Tous les problèmes n'étaient pas résolus. C'était imprudent d'être venu au First Hôtel. Mais il avait trop peur que l'inconnu lui glissât encore entre les mains. Maintenant, il fallait se fier à la chance. Il aurait donné cher pour avoir le fidèle Krisantem. Parfait pour ces occasions-là. Impossible de se heurter à l'assassin dans l'hôtel. La seule chance était de le suivre en espérant qu'il allait les mener à Jim Stanford ou à ceux qui avaient manigancé cette sombre histoire.

Le ventilateur du plafond se mit en marche avec un grincement. Thépin ferma la fenêtre donnant sur une cour nauséabonde. Des bruits étranges filtraient de l'hôtel. Au-dessus d'eux un couple faisait l'amour sur un lit grinçant effroyablement. On entendait des cris, des interjections.

Une femme passa dans le couloir en chantant. Une partie de poker était en cours dans la chambre voisine.

— Pour l’instant, il n’y a rien à faire, fit Thépin. Il faut nous coucher. L’homme va rester toute la nuit.

— Nous coucher ?

Malko contemplait le couvre-lit raide de crasse et les draps gris et rapiécés. Mais Thépin avait déjà fait passer son chemisier par-dessus sa tête. Elle s’agenouilla sur le lit à côté de Malko et lui montra plusieurs petits trous dans la cloison et dans la porte :

— Regardez, le Chinois va venir voir tout à l’heure. Si nous ne sommes pas dans le lit, il se méfiera...

Malko en resta bouche bée.

— Mais cela ne vous gêne pas ? demanda-t-il. Thépin secoua la tête et dit avec un sourire indéfinissable :

— Ici, je ne suis qu’une putain de Chinatown.

Elle prononça le mot « putain » avec délectation, et joignit le geste à la parole. L’ambiance du First Hôtel avait un effet certain sur cette jeune fille de bonne famille encore vierge deux jours plus tôt. Ce qui aurait fait la joie d’un psychanalyste consciencieux. Malko pensa que si le Chinois avait l’œil collé à un des trous des murs, il n’aurait aucun soupçon.

Alors qu’elle était demeurée silencieuse lors de leur première étreinte, elle n’arrêtait pas de parler. En thaï, malheureusement, sans que son beau visage se réchauffât le moins du monde.

Son et lumière.

Quand elle s’arrêta, haletante, Malko lui demanda :

— Qu’est-ce que tu disais ?

Elle enfouit sa tête dans son cou et le lui dit à l’oreille, en anglais. Il sursauta :

— Mais où as-tu appris cela ?

— Chez les sœurs, murmura la jeune fille. Mais je ne savais pas ce que cela voulait dire...

Malko resta longtemps les yeux ouverts dans le noir, n’arrivant pas à s’endormir. La clé de tous ces problèmes se trouvait à quelques mètres de lui. Heureusement il n’y avait pas de volets et les punaises le réveillèrent.

La conscience tranquille, Thépin s'était assoupie sur son épaule. Autour d'eux, le First Hôtel continuait à vivre, inquiétant. Il eut envie de se relever et d'aller demander du renfort au colonel White. Mais Dieu sait où se trouvait l'Américain. Et Malko n'aimait pas tellement leurs militaires et leurs grands pieds.

Il finit par s'endormir avec une pensée reconnaissante pour les sœurs.

CHAPITRE X

On frappa à la porte. Un coup timide. Malko, qui se préparait à enfiler sa chemise, tourna la clé, persuadé qu'il s'agissait de Thépin en faction dans le hall du First Hôtel.

Un homme se tenait dans l'ouverture. Malko ne vit d'abord que la bouche ouverte sur un large sourire un peu édenté.

Une fraction de seconde plus tard, son regard descendit plus bas et il vit le pistolet, un parabellum allemand.

Le canon se trouvait à dix centimètres de son ventre. Tout en souriant, l'inconnu commença à presser la détente. La main droite de Malko partit comme une flèche et agrippa le pistolet, juste au-dessus de la crosse. Il y eut un double déclic. Celui de la détente arrivant en bout de course et celui du cran de sûreté, levé par Malko.

Les deux hommes restèrent figés, comme statufiés. Le Thaï appuya encore de toutes ses forces sur la détente avant de comprendre. Au moment où il baissait les yeux sur son arme, la chemise de Malko s'enroula autour de son visage. De la main gauche, il tenta de s'en défaire. Mais un coup violent au plexus solaire le repoussa dans le couloir. Il tomba en arrière, sans lâcher le parabellum.

Quand il se releva, la porte était refermée. Il hésita un court instant, tâtonnant pour ôter le cran de sûreté.

Mais il entendit du bruit dans l'escalier, un couple qui montait en bavardant à haute voix. Il fit disparaître le parabellum dans sa ceinture à même la peau, dissimulé par sa chemise. Sa-Mai n'était pas à l'aise avec les armes à feu, c'est ce qui avait sauvé Malko. Un professionnel aurait regardé l'endroit qu'il visait et non le visage de l'homme qu'il allait abattre.

Sa-Mai bouscula le couple qui montait et dévala les marches vermoulues. Ainsi le tuyau du veilleur de nuit était bon : il n'était plus le chasseur mais le chassé.

Il traversa le hall du First Hôtel en courant et sortit. Dans l'avenue il ralentit, se mêla à la foule, puis sauta en voltige dans un Sam-lo.

Malko rouvrit la porte, son pistolet dissimulé par sa veste posée en travers du bras. Mais le couloir était désert. Il se pencha sur la cage d'escalier sans voir personne. Il remit son pistolet dans sa ceinture et descendit, inquiet pour Thépin.

Depuis le matin, elle attendait dans le hall. Ils avaient jugé que c'était la meilleure solution, la fenêtre de leur chambre ne donnant pas sur la rue. Malko regarda sa montre : onze heures. La matinée avait passé lentement.

Le hall était vide. Le réceptionniste de jour, plongé dans son journal, ne prêta aucune attention à Malko. À cette heure-là, le First Hôtel ressemblait à tous les hôtels du monde. Deux filles en sarong balayaient vaguement en pépian. Elles regardèrent Malko en dessous et pouffèrent.

Il sortit dans la rue. Pas de Thépin. À regret, il décida de remonter dans la chambre et s'étendit sur le lit tout habillé, son pistolet à portée de la main.

Thépin finirait bien par donner signe de vie. Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé. Quelqu'un avait parlé dans l'hôtel pour que le tueur soit venu jusqu'à sa chambre.

Deux heures s'écoulèrent. Atrociement longues. Malko observait depuis vingt minutes le ballet de deux chink-choks qui se disputaient la carcasse d'une libellule morte lorsqu'on frappa à la porte. Prudent, il cria de son lit :

— Yes.

— Téléphone, sir.

Il n'y avait pas de récepteur dans la chambre. Malko se leva à pas de loup et colla son oreille sur le battant. De l'autre côté, il entendit une respiration asthmatique.

— Je descends, cria-t-il, en restant prudemment éloigné de la porte...

Il y a un peu partout dans le monde des cimetières pleins d'espions qui avaient oublié cette élémentaire précaution.

Il entendit un crissement de pas et l'escalier craqua. Collé à la cloison, il ouvrit brutalement la porte. Surpris, le Chinois

réceptionniste se retourna dans l'escalier et lui adressa un vague sourire.

Malko descendit sur ses talons.

Le téléphone décroché était posé sur le desk. Malko le prit avec un petit serrement de cœur.

— Malko ?

C'était le zozotement de Thépin. Un peu essoufflée.

— Oui. Où êtes-vous ?

— Quai de la Lune. Il faut me rejoindre. Je sais où se trouve l'homme. Prenez un taxi, tout de suite.

— Où est le quai de la Lune ? demanda Malko un peu inquiet.

— Appelez le réceptionniste, je vais lui expliquer.

Le Chinois écouta attentivement avant de raccrocher. Puis il fit signe à Malko de l'accompagner dehors. Pas de taxi.

Soudain, le Chinois se gratta la tête, eut un hochement de tête désolé et dit :

— I have forgotten the place³¹...

Ses petits yeux rusés ne quittaient pas Malko. Déjà il faisait mine de rentrer dans l'hôtel. C'était vraiment une vieille horrible fripouille. Mais Malko commençait à connaître l'Asie. Il tira un billet de vingt baths de sa poche et le montra au vieux.

— You remember now³² ?

Du coup, le Chinois aurait récité la table de multiplication en sanscrit. Un taxi stoppa. Le vieux expliqua méticuleusement l'itinéraire au chauffeur.

Quand on pense que Mao Tsé-toung a décidé de rendre huit cents millions de Chinois désintéressés grâce au fameux petit livre rouge...

Le taxi remonta vers le nord en suivant la rivière, à cette hauteur encombrée de cargos en cours de déchargement. Puis ils tournèrent dans New Road bloquée par un invraisemblable embouteillage. Interminable. Plusieurs fois, Malko se demanda si le Chinois ne l'avait sciemment envoyé dans une fausse direction.

³¹ J'ai oublié l'endroit...

³² Vous vous souvenez, maintenant ?

Impossible de parler au chauffeur. À part *yes* ou *how much*. Ils passèrent le long d'un temple immense, tournèrent et retournèrent. Et finalement débouchèrent dans une rue très sale qui se terminait droit dans la rivière. Le taxi stoppa et le chauffeur fit un grand sourire à Malko.

Celui-ci n'eut pas le temps de se demander comment se disait quai de la Lune en thaï. Thépin surgit, jeta dix bahts au taxi et tira Malko hors de la voiture.

— J'ai cru que vous n'arriveriez jamais, soupira-t-elle.

— Où est-il ?

— Dans une maison, sur un khlong. Je sais y aller. Je l'ai suivi jusqu'ici. Il est sorti de l'hôtel en courant, mais il ne m'a pas vue heureusement. Par chance, il a pris un Sam-lo et j'en ai trouvé un aussi.

Malko raconta l'agression dont il avait été victime. Les traits de Thépin se crispèrent, et sa main serra convulsivement celle de Malko. Celui-ci avait déjà oublié le danger couru.

— Nous touchons au but, cette fois, dit-il. Où est cet homme ?

— Il a pris un sampan à moteur, expliqua Thépin. Une sorte de taxi nautique. J'ai attendu de le voir revenir. Ils reviennent tous ici pour charger. Avec cinquante bahts il m'a dit où il avait conduit son client. C'est à trois kilomètres d'ici, à Domburi, dans un khlong, déjà en pleine jungle.

Domburi, c'est la ville jumelle de Bangkok, sur la rive ouest de la Ménam Chao Phraya. Un dédale d'inextricables khlongs peuplés d'une humanité lacustre.

Cette fois, c'était l'hallali. Jim Stanford devait se trouver là où l'homme avait été. Kidnappé ou mort. Mais il fallait agir avec prudence.

— Je vais prévenir le colonel White, décida Malko. Nous ne pouvons pas y aller seuls. Où y a-t-il un téléphone ?

— Dans le restaurant, là, indiqua Thépin.

Si on pouvait appeler cela un restaurant. Chose rare à Bangkok, une poignée de gosses en guenilles tendaient la main devant une salle sombre. Malko et Thépin entrèrent. Un téléphone était posé sur le comptoir. La jeune fille commanda deux cocas et Malko s'empara du téléphone. Cela manquait de

discrétion, évidemment, mais on ne devait pas tellement parler anglais dans le coin.

Il eut très vite le colonel White en ligne. En peu de mots, il résuma la situation et lui apprit où il se trouvait.

— Vous avez vraiment retrouvé Jim Stanford ? demanda White avec incrédulité.

— Je le crois, dit Malko. En tout cas des gens qui font l'impossible pour que je ne le retrouve pas. Ils tuent même. C'est pour cela que je ne voudrais pas y aller seul. D'autant qu'une bagarre rangée risquerait d'indisposer vos amis.

— Je serai là dans une heure, dit White, après avoir hésité. Je vais prévenir les Thaïs.

Malko raccrocha. Thépin le regardait amoureusement. Il l'embrassa sur la bouche, légèrement. Aussitôt, les gamins éclatèrent en rires aigus, les montrant du doigt.

— On ne s'embrasse jamais en public dans mon pays. C'est très indécent, expliqua-t-elle.

Ils s'assirent à la terrasse du restaurant en attendant White. Le quai de la Lune était un des embarcadères les plus importants d'où on pouvait gagner Domburi, ou descendre et monter la Ménam Chao Phraya.

De grosses jonques-autobus stoppaient toutes les dix minutes, déversant un flot de paysans. Les riches et les bonzes empruntaient d'étranges sampans-taxis effilés, propulsés par un moteur de voiture merveilleusement briqué relié directement à un arbre terminé par une hélice. Ils filaient comme des flèches sur l'eau jaune de la rivière, laissant un large sillage blanc derrière eux, comme des hors-bord. La plupart des passagers s'abritaient du soleil sous des ombrelles de couleur, ce qui donnait au trafic un air de fête.

La Ménam Chao Phraya grouillait d'activité. Du cargo au sampan minuscule avec une vieille paysanne à la godille, il y avait de tout. Y compris les serpents qu'on ne voyait pas. C'était là le vrai cœur de Bangkok. Tous les cultivateurs des environs amenaient encore leur riz et leurs volailles en sampan et repartaient de même.

L'eau limoneuse coulait très vite, sur plus de trois cents mètres de large. Tout un petit peuple grouillait le long des berges, entassé dans de vieilles maisons de bois sur pilotis.

Un taxi s'arrêta dans l'impasse. Trois hommes en sortirent. Le colonel White, un autre Blanc et un petit Thaï avec des lunettes. Malko alla à leur rencontre. White fit les présentations.

— Le capitaine Kasesan de la Sécurité thaï. Le lieutenant Joyce, de chez nous.

Joyce était un grand type costaud et bronzé, au crâne rasé, les yeux gris sans cesse en mouvement. White demanda immédiatement :

— Où est Jim Stanford ?

Une fois de plus, Malko résuma son histoire en omettant le meurtre de Poy. Le colonel hocha la tête et se tourna vers le Thaï :

— Qu'en pensez-vous, capitaine ?

— Nous devons arrêter l'individu qui a tenté de tuer votre collaborateur, fit-il sans se compromettre. La Thaïlande n'est pas un coupe-gorge.

— Bien, allons-y, fit White.

À voix basse, Malko l'avertit de la présence de Thépin et du rôle qu'elle avait joué.

— Eh bien ! s'esclaffa White, moi qui n'arrivais même pas à lui faire taper une lettre. Quand vous me la rendrez, je la parachuterai dans les maquis !

Thépin s'inclina profondément devant les trois hommes, très « secrétaire modèle ».

Le petit groupe se dirigea vers l'embarcadère de bois. Elle avait déjà retenu une grande jonque équipée d'un moteur étincelant, et expliqué la route au conducteur. Le moteur vrombit et ils se lancèrent à travers la rivière, coupant le courant rapide.

Un peu partout, des gens se lavaient près des berges se faisant même des shampooings. Les femmes gardaient leur sarong mais les hommes se baignaient nus. Ils remontèrent la Ménam Chao Phraya sur un kilomètre environ jusqu'à l'embouchure d'un khlong, sur la gauche.

— C'est là, indiqua Thépin.

Trempés par les embruns, les quatre hommes ne l'écoutèrent même pas. À chaque instant, ils frôlaient d'énormes jonques chargées de bois ou de charbon dont le choc les aurait pulvérisés. Dans le petit khlong, ils ralentirent un peu.

Au début, il était bordé de maisons et de boutiques donnant directement sur l'eau. Les gens ne leur prêtaient aucune attention, les prenant pour des touristes.

— Regardez, montra Thépin, les barques royales.

Ils aperçurent sur la gauche du khlong un grand hangar d'où émergeaient les proues peinturlurées et somptueusement décorées des jonques servant au roi de Thaïlande une fois par an pour défiler sur la rivière, tiré par deux cents rameurs, afin de célébrer la fin de la mousson...

Le long du khlong, le paysage se modifiait. Les maisons se faisaient plus rares, elles étaient plus petites, plus délabrées. La jungle était partout avec un pullulement de petits canaux. Une sorte d'immense marécage. Et pourtant, à vol d'oiseau, ils n'étaient qu'à deux kilomètres de Bangkok.

Thépin donna un ordre au barreur et le sampan vira à gauche dans un khlong étroit, bordé d'une épaisse végétation tropicale. Une horde de gamins nus se jeta sous le bateau avec des rires et des cris.

— Mais où diable allons-nous ? éclata White, copieusement éclaboussé.

— C'est à un mille, zozota Thépin, les yeux baissés.

Par moments, le khlong était si étroit qu'ils étaient obligés de se baisser pour ne pas être fouettés par les branches trempant dans l'eau.

Ils dépassèrent une fabrique de jonques ventrues. Les ouvriers s'arrêtèrent de travailler pour les voir passer. Ils avaient quitté la zone touristique. Malko se sentait étrangement ému. Enfin, il touchait au bout de ses peines. Jamais, il n'aurait pensé retrouver Jim Stanford dans ce dédale nautique.

Soudain, Thépin fit signe de ralentir.

— Nous arrivons, dit-elle. C'est la grande maison là-bas. Nous allons passer devant. Regardez bien.

Recommandation superflue.

À travers les palétuviers, ils aperçurent une incroyable vision. On aurait dit un dessin de Chas Adams, une maison fantôme de l'époque coloniale américaine. Au fond d'une pelouse, trois étages de bois sombre, aux moulures tarabiscotées, avec des balcons, des volets de bois fermés.

C'était incroyablement insolite, en pleine jungle. Le seul bâtiment voisin était un petit temple en ruine, abandonné aux singes et aux lianes.

Qui avait pu faire construire cette étrange demeure ? Quelque misogyne ou un Américain nostalgique tentant de recréer l'atmosphère du pays ?

Dans le jardin à l'abandon, les herbes tropicales avaient tout envahi, mais on devinait encore un sentier allant d'un embarcadère vermoulu au perron dont la balustrade croulait sous les lianes.

Tous les volets étaient fermés et il n'y avait aucun signe de vie. Le sampan continua et s'arrêta derrière une jonque pleine d'énormes billes de teck.

— Cette maison semble abandonnée, dit White.

— L'homme est entré là, affirma Thépin. Le conducteur de la jonque ne pouvait pas se tromper. Il s'est fait déposer près du temple, mais, ensuite, il l'a vu traverser la pelouse...

Le colonel White se tourna vers le Thaï avec un regard interrogateur. Le capitaine Kasesan haussa les épaules :

— Je ne sais pas à qui appartient cette maison. Nous pouvons aller la visiter.

— Est-ce bien prudent ? fit Malko.

— Nous sommes quatre, remarqua White. Tous armés. Cet homme était seul. Allons-y.

Son ton signifiait qu'il était certain de ne rien trouver.

Thépin donna l'ordre au conducteur de faire demi-tour et d'aborder au débarcadère. L'autre obéit puis coupa le moteur. L'avant pointu du sampan vint se ficher dans la vase du bord. Malko sauta le premier. Puis s'écarta vivement, s'abritant derrière un gros palétuvier. Cette maison hantée ne lui disait rien qui vaille. À part le bruissement de la rivière et des cris d'oiseaux, tout était silencieux.

Le colonel sauta ensuite, suivi du lieutenant Joyce. Thépin resta dans le sampan.

Le lieutenant fit deux pas sur le sentier, tourna la tête pour voir si White le suivait et tomba déchiré par un pointillé de balles allant de la hanche à l'épaule dont une en plein cœur. Il eut à peine le temps de se dire que quelque chose venait de lui faire affreusement mal, pas même le temps de se dire qu'il était mort avant de l'être.

Derrière un des volets de la maison de bois, une mitrailleuse venait de cracher une longue rafale.

Le colonel White était déjà incrusté dans les hautes herbes du jardin, un colt automatique au poing. Le lieutenant thaï pataugeait dans le khlong, les yeux au niveau de l'eau. Malko, derrière son palétuvier, cria :

— Thépin, éloignez-vous, vite.

Pétrifié, le conducteur fit rugir son moteur. Le sampan fit un bond en arrière.

On pouvait dire ce qu'on voulait du colonel White, mais ce n'était pas un couard. Il releva la tête et, se ramassant, fonça jusqu'à un bas-relief de vieilles pierres, recouvert de lianes. Il courait rapidement en clignant des yeux comme si cela le protégeait des balles. Malko bondit en même temps que lui.

Une seconde rafale claqua. Au-dessus de la tête de Malko, des feuilles tombèrent hachées par les balles. Puis le tir se concentra sur le colonel White. Au jugé, il tira vers la maison. De la poussière tomba d'un des volets.

À son tour, Malko tira. Sans plus de résultat. Son arme était trop légère pour ce genre de combat. Il se retourna : le capitaine Kasesan avait regagné la terre ferme. Etendu sur le dos, il parlait à toute vitesse dans un petit émetteur radio dont il avait déplié l'antenne. Il rampa vers Malko. Dans la bagarre, il avait perdu ses lunettes mais semblait parfaitement calme.

— Nous allons recevoir des renforts, annonça-t-il. Malko serra les dents. Les renforts risquaient d'arriver trop tard. Ceux qui étaient dans la maison auraient dix fois le temps de s'enfuir. Il fallait pénétrer dans la maison.

Rien ne bougeait derrière les volets de bois. Simultanément, les trois hommes bondirent en avant. Cela faillit être fatal à

Malko. La mitrailleuse devait être braquée sur l'arbre derrière lequel il se cachait. Une gerbe de balles siffla autour de lui. Il n'eut que le temps de plonger tandis que les projectiles miaulaient rageusement. Mais le colonel et le lieutenant thaï en profitèrent pour faire un bond de vingt mètres.

Ils n'étaient plus qu'à trente mètres de la maison. Le colonel White hurla :

— La fenêtre à gauche du perron !

Le bas du volet avait été arraché. Une fumée bleue s'en éleva en même temps que le crépitement de la mitrailleuse. Mais cette fois Malko et le capitaine Kasesan tirèrent en même temps, permettant au colonel White de s'avancer jusque sous le perron, où il était à l'abri du feu de l'arme automatique.

— Vous allez vous faire tuer ! hurla Malko.

Comme pour lui répondre, la mitrailleuse reprit son bourdonnement mortel.

Pourtant, il se dressa à genoux pour répondre. Il éprouvait un violent désir de savoir ce qui se cachait dans cette maison. Plus fort que la peur de mourir.

À son tour, il fonça, protégé par le tir de White et du Thaï, et parvint au perron. C'était fou : être attaqué en plein Bangkok à la mitrailleuse.

Soudain, des cris et des appels venant du khlong le firent se retourner. Il aperçut une grosse vedette grise de la police fluviale avec plusieurs hommes sur le pont. Les inconnus dans la maison l'avaient vue aussi. La mitrailleuse envoya une rafale qui pointilla la coque, puis se tut brusquement.

De la vedette, deux fusils automatiques répondirent. Puis des pistolets. Un vrai feu d'artifice. Des éclats de bois volaient sur toute la façade de la maison.

Le silence retomba. Les trois hommes attendirent quelques secondes. Puis le colonel White saisit une grosse pierre et l'envoya contre le volet. Ils étaient assez près maintenant pour voir le canon de l'arme.

La mitrailleuse recula de quelques centimètres mais aucune rafale ne partit.

D'un seul mouvement, Malko et White se ruèrent sur le perron. L'Américain défonça la porte d'un coup d'épaule et ils

plongèrent tous les deux dans l'obscurité de la maison, sans même penser au risque qu'ils couraient.

Une odeur d'humidité nauséabonde saisit Malko aux narines, mais ce fut tout. Prudemment, il se releva. Dans la pénombre, il pouvait voir la mitrailleuse abandonnée. White se hâta d'ouvrir un des volets. Ils furent tout de suite rejoints par le capitaine Kasesan, pistolet au poing.

Malko se pencha sur la mitrailleuse dont la culasse était encore brûlante et réprima un mouvement de surprise. C'était une Nambu japonaise, arme de la seconde guerre mondiale, de calibre 5,5, à tir très rapide. Une caisse de bandes était ouverte, à côté.

Une poignée de Thaïs armés jusqu'aux dents progressaient prudemment dans le jardin. Le lieutenant Kasesan les interpella et ils se dispersèrent de part et d'autre de la maison. Malko ouvrit deux autres volets et désigna quelque chose à White.

— Regardez !

Dans un coin de la pièce, il y avait deux matelas, avec une pile de boîtes de conserves vides et pleines, un petit réchaud à alcool et plusieurs bouteilles. Malko se baissa soudain et ramassa quelque chose qu'il mit dans sa poche.

— On a vécu ici un certain temps, remarqua Malko. Peut-être Jim. Essayons de le retrouver. Il ne peut pas être loin.

Ils ressortirent en courant de la maison. Derrière, le jardin en friche continuait, se mélangeant à la jungle, séparé en deux par un vague sentier. Les deux hommes s'y engagèrent en courant.

Partout, des Thaïs en civil pataugeaient dans le marécage. Malko déboucha au bout de cinquante mètres sur le bord d'un nouveau khlong. Juste à temps pour voir un sampan à moteur se faufiler à travers la végétation. Avec un seul homme à bord. Ce fut une vision fugitive et la jungle avala l'embarcation.

Le colonel et le Thaï l'avaient rejoint.

— Il y en a un qui vient de s'enfuir par là, dit Malko. Le Thaï hocha la tête.

— Nous allons le rattraper sur le khlong Mon. Mais il y a une autre embarcation qui s'est enfuie dans le sens opposé. Mes hommes l'ont aperçu.

Les trois hommes retournèrent à la maison. Les Thaïs avaient découvert, dans une pièce du haut, une caisse pleine. Des Nambu démontées, en parfait état, avec les munitions correspondantes. Ainsi que des vestiges prouvant que plusieurs hommes avaient vécu assez longtemps dans cette maison abandonnée.

Sur les talons du capitaine Kasesan, Malko et le colonel White coururent jusqu'au khlong par lequel ils étaient venus. À côté de la vedette, se trouvait un bateau plus petit, ultra-rapide, avec deux civils abord. Le sampan, avec Thépin, était un peu plus loin. Les trois hommes sautèrent dedans et le bateau démarra immédiatement. Malko eut le temps de faire signe à Thépin de les suivre. Un peu avant le hangar des berges royales, le capitaine Kasesan cria un ordre et le bateau vira à droite, dans un khlong minuscule qui serpentait entre deux rives plates et verdoyantes.

Évitant les troncs d'arbres à demi immergés et les hauts-fonds, ils surgirent soudain dans un grand khlong, un peu en aval d'un petit pont et d'un village. C'était l'heure du marché. Des dizaines de jonques chargées de produits comestibles stationnaient en travers du canal, ainsi que des sampans restaurants, avec de minuscules braseros pour réchauffer leurs beignets de crevettes, leurs grenouilles frites et leurs boules de riz. Un flic maigre était juché sur une grosse barge amarrée à un ponton de bois et réglait la circulation.

Le capitaine Kasesan l'apostropha. Il y eut une courte conversation, ponctuée de gestes impérieux, puis le flic désigna la direction de la rivière.

— Il est passé il y a trois ou quatre minutes, traduisit Kasesan. Il allait vers la Ménam Chao Phraya.

Le sampan de course repartit dans un vrombissement infernal, faisant presque chavirer par son sillage une jonque chargée d'ananas dont la propriétaire les couvrit d'injures. Thépin parvint à se faufiler derrière eux.

Assis à l'avant, Malko écarquillait les yeux. Une fois de plus, le tueur mystérieux lui avait faussé compagnie. Son seul espoir de retrouver la piste de Jim Stanford. Il avait mis le doigt sur une histoire beaucoup plus importante que la disparition d'un

ex-agent secret. Mais quel lien y avait-il entre les armes trouvées dans la maison et la disparition de Jim Stanford ? En tout cas, c'était une grosse histoire : on ne tire pas à la mitrailleuse sur des gens sans une raison sérieuse. Même en Thaïlande.

Le colonel White, assis derrière Malko, avait vieilli de dix ans en dix minutes. Il cria à Malko, pour couvrir le rugissement du moteur :

— Joyce partait en permission de détente demain, pour rejoindre sa femme à Tokyo.

Moche.

Malko demanda :

— Croyez-vous maintenant que cela valait la peine de rechercher Jim Stanford ?

Le colonel haussa les épaules :

— Je sais que le lieutenant Joyce est mort, ça c'est sûr. Et que nous sommes tombés sur un trafic d'armes. Ces mitrailleuses proviennent des stocks japonais de la dernière guerre. On a trouvé les mêmes dans les maquis du Sud. Je ne vois pas ce que fait Jim Stanford là-dedans. Je ne suis même pas sûr qu'il ait été dans cette maison...

— Ah... fit Malko. Et ça ?

Il tendit à White un paquet de cigarettes froissé et vide.

— Vous connaissez beaucoup de Thaïs qui fument des Benson and Hedges ? La femme de Jim m'en a offert lorsque je lui ai rendu visite, en me précisant que c'étaient les seules cigarettes que fumait son mari.

Le colonel n'eut pas le temps de répondre. Kasesan poussa un cri, désignant du doigt une embarcation qui filait devant eux, occupée par un seul homme, avec une chemise blanche. Au moment où le Thaï criait, il se retourna.

Les trois hommes virent distinctement sa main droite tourner la poignée des gaz. Son sampan fit un bond en avant.

— C'est lui, crièrent Malko et White d'une seule voix. Ils n'étaient plus qu'à une centaine de mètres de la Ménam Chao Phraya. Le sampan poursuivi atteignit la rivière et tourna à droite vers le port. S'il arrivait à reprendre de l'avance ils le perdraient un peu plus loin, dans le dédale d'entrepôts – les

halles nautiques – qui se trouvaient en amont de l'hôtel Oriental.

Le capitaine Kasesan sortit un pistolet à canon long, mais Malko arrêta son geste :

— Il nous faut cet homme vivant.

Pour une fois, White approuva vigoureusement.

À leur tour, ils tournaient dans la Ménam Chao Phraya. C'était l'heure de la plus grosse circulation. De lourdes jonques-autobus traversaient le fleuve partout en diagonale, amenant les employés de Domburi chez eux. Des dizaines de jonques de course filaient dans tous les sens, sans souci des collisions.

L'homme qu'ils poursuivaient piquait sur l'Hôtel Oriental, devant lequel se trouvait un gros cargo déchargeant des noix de coco. Il augmentait son avance à chaque seconde. Les dents serrées, Malko regardait la distance s'accroître entre eux et lui.

Encore cinq minutes et le tueur serait sauvé. Une fois à terre, il était à trente mètres de New Road, où il pouvait disparaître aisément. Il était midi et quart et une foule dense se déversait de tous les bureaux.

Soudain, le capitaine Kasesan poussa une exclamation : un gros patrouilleur gris venait de surgir de derrière le cargo, remontant lentement la rivière, le long de la rive droite. Il allait couper la route du sampan poursuivi.

Le capitaine thaï se mit debout et brandissant son pistolet, tira trois coups en l'air. Le résultat immédiat fut que le tueur poursuivi, persuadé qu'on tirait sur lui, commença à zigzaguer sur la Ménam Chao Phraya, en un slalom désespéré. Ce qui attira l'attention du patrouilleur.

Un projecteur clignota sur la dunette. Un marin armé d'un haut-parleur se pencha au bastingage et interpella l'homme. Le sampan poursuivi fila comme une flèche le long du patrouilleur. Celui-ci amorça un demi-tour, faisant chavirer dans sa hâte un sampan-taxi avec trois bonzes.

Horrible ! Trois taches jaunes sur la rivière. Cela commençait bien. D'autant que le patrouilleur, empêtré dans son virage coupait la route au sampan des poursuivants.

Apoplectique, le colonel White hurla une bordée d'injures. L'homme de barre évita de justesse la proue du bateau militaire

qui tentait de se frayer un chemin à petits coups de sirène et se tourna vers le capitaine thaï pour demander des ordres.

L'homme poursuivi avait changé de direction. Il repartait vers la rive de Domburi, droit sur le temple de l'Aube, énorme pyramide de pierre, au bord de la rivière.

— Abordons-le hurla Malko. Sinon, on le perd.

Kasesan traduisit.

La jonque trembla sous l'effort du moteur. Cette fois, ils se rapprochaient. Et soudain, ce fut la catastrophe. Une jonque ventrue avait surgi devant eux, forte de son bon droit. Malko eut le temps de voir la face lunaire et paisible d'une femme à l'avant. La proue du sampan vola en éclats à la seconde où Malko plongeait, imité par tous les occupants. Le sampan coula aussitôt, entraîné par le lourd moteur. Le train de jonques était déjà passé. Les gens coururent à l'arrière pour voir l'accident.

Les cinq hommes pataugeaient tant bien que mal. Malko n'osait pas penser à ce qui pouvait se trouver dans cette eau nauséabonde où il ne voyait même pas ses mains tant elle était opaque.

Soudain, il entendit des appels et leva la tête : Thépin arrivait à la rescousse. Malko nagea de toutes ses forces vers le sampan, stoppé en travers du courant. Le colonel White s'y accrocha le premier, jurant et gesticulant. Il manqua faire chavirer l'embarcation en y hissant ses quatre-vingt-quinze kilos. Le capitaine Kasesan et Malko le rejoignirent. Le sampan poursuivi avait presque atteint l'embarcadère du Wat-Po.

Frénétiquement, le capitaine Kasesan montra l'homme à la chemise blanche au pilote, sans même attendre ses deux subordonnés, encore dans l'eau.

Mais le pilote eut beau pousser le moteur à fond, l'autre embarcation avait abordé depuis près de trois minutes quand ils arrivèrent enfin au Wat-Po.

Malko posa le pied le premier sur l'embarcadère glissant, faillit s'étaler et fonça vers le temple, suivi de Kasesan. Deux bonzillons les regardèrent avec surprise. D'habitude, on entrait dans ces lieux avec plus de recueillement. Le capitaine les apostropha si violemment qu'ils devinrent de la couleur de leur robe. L'un d'eux en tremblant, désigna un bâtiment.

— Il est là, traduisit le capitaine Kasesan.

Les trois hommes se précipitèrent. Un groupe de touristes se pressait devant un autel hérissé de bâtonnets, orné d'un gros bouddha dont la peinture dorée se décollait. Presque tous des Blancs. Le tueur n'était pas là, à première vue.

C'est Kasesan qui l'aperçut, dissimulé derrière la statue d'un bouddha. Brandissant son pistolet, il hurla quelque chose en thaï.

Aussitôt, l'homme se retourna et plongea dans la foule. Malko avait eu nettement le temps de le reconnaître.

C'était bien le même. Le tueur qui s'attachait à ses pas depuis son arrivée à Bangkok.

Des touristes crièrent de terreur. L'homme braquait son parabellum sur deux Américaines qui lui barraient la route. Courageusement, l'une d'elles tenta de le frapper avec son sac. À bout portant, Sa-Mai tira. La femme fit un bond en arrière et s'affala lentement contre le mur, une grosse tache rouge sur le cou. Son amie poussa un cri si strident que les bonzes du temple voisin accoururent. Profitant de la panique, le tueur se fraya un passage jusqu'à la porte, se servant comme bouclier de l'Américaine, devant le colonel White et le capitaine Kasesan bloqués par la foule. Seul Malko parvint à se faufiler dehors.

Une véritable armée débarquait du patrouilleur, coupant la route de la rivière.

Derrière lui, il y avait Malko et, bientôt, les autres.

Il était coincé.

Le Wat-Arm se composait d'une douzaine de petits édifices à un étage et d'une sorte de pyramide de Chéops faite de blocs de granit recouverts de morceaux de coquillages et de céramique, s'élevant à près de cent mètres, avec quatre escaliers à pic permettant de gagner le sommet.

Malko, qui le talonnait, le vit hésiter, puis se précipiter sur l'escalier principal du Wat-Arm. Au moment où le tueur escaladait les marches de pierre, Malko plongea et parvint à saisir sa jambe droite, un peu au-dessus de la cheville.

Accroché à la balustrade de pierre, l'homme luttait désespérément pour se dégager. Il envoya une ruade qui toucha Malko au cou.

Sous la douleur, il lâcha prise, avec l'arrière-pensée que l'homme ne pouvait plus leur échapper.

Dégagé, le tueur commença à grimper à quatre pattes, tant l'escalier était raide. Le capitaine Kasesan surgit, essoufflé et pistolet au poing. Il eut un sourire de satisfaction.

— Nous le tenons.

À grands cris, il appela les hommes du patrouilleur. Le temple avait quatre faces, avec chacune un escalier semblable et ils communiquaient tous entre eux, aux différents paliers.

Tant bien que mal, Malko se lança sur les marches glissantes suivi de l'officier thaï. Les touristes interdits s'amassaient en bas, persuadés qu'ils assistaient à un culte folklorique.

Malko parvint à la première plate-forme, hors d'haleine. Il en fit le tour rapidement.

Personne. L'homme avait continué son ascension sans espoir. D'ailleurs il l'aperçut en train de monter le second escalier presque vertical. Il ne fallait pas avoir le vertige : à partir de la seconde plate-forme, il n'y avait plus de garde-fou... Malko regarda en bas et eut froid dans le dos. Les gens semblaient déjà tout petits et la vue de Bangkok était splendide. Les toits dorés et verts de deux autres temples se détachaient sur l'autre rive.

Kasesan grimpait comme un singe par l'autre escalier. Il s'arrêta et glapit une longue phrase en thaï. Puis il brandit son pistolet et tira en l'air. Le tueur braqua son parabellum vers l'officier. Il y eut un claquement sec : l'arme était vide. De toutes ses forces, il la jeta vers Kasesan. Malko vit son visage affolé. Il n'avait plus d'arme et aucun moyen de leur échapper.

— Arrêtez-vous, cria-t-il. Nous ne tirerons pas.

Le cœur de Sa-Mai battait la chamade. Il se maudissait de s'être laissé prendre au piège. Pour l'instant, il ne voulait pas réfléchir, il avait encore quelques marches à monter, qui l'éloignaient de ses poursuivants.

Il regarda en dessous de lui et vit le visage implacable du capitaine Kasesan, à quelques mètres de lui. Sa-Mai réprima un sanglot. Il savait qu'il n'aurait jamais sa moto. Ni rien d'autre. Tout ce qui l'attendait, c'était les chambres de tortures de la

Sécurité, et ensuite, d'être exécuté à la mitrailleuse dans le dos, les yeux bandés.

Il aurait dû rester à la mitrailleuse jusqu'à la dernière seconde, au lieu de s'enfuir. Au moins, il n'aurait pas souffert, on l'aurait abattu sur place.

La dernière marche franchie, il s'affala sur le rebord de pierre. En face de lui, le visage grimaçant d'un Garuda³³ de pierre sculpté dans la masse semblait le narguer. Le Garuda avait des ailes, lui.

Au-dessus de Sa-Mai, il n'y avait que le ciel. Il aurait fallu des ailes pour gagner les temples voisins. Découragé, il souffla une seconde. Au-dessous, il entendit des cris et des appels. Il eut la tentation de se rendre, de redescendre tranquillement, de se reposer, de parler. Maintenant, il se moquait de tout. Simplement, il ne voulait pas mourir. Puis il revit le corps de l'Américain s'affalant dans le jardin.

— Petit salaud, cria la voix du capitaine Kasesan, je t'arracherai tous les ongles moi-même.

Sa-Mai se mit à trembler convulsivement. Sa bouche édentée s'ouvrit sur un rictus nerveux. À quatre pattes, il commença à s'éloigner de l'escalier par lequel arrivait l'officier. Un plan presque irréalisable venait de germer dans son esprit. S'il arrivait à faire assez vite le tour de l'étroite plate-forme circulaire, il parviendrait à prendre son poursuivant à revers, à le pousser dans le vide et à redescendre par le même chemin. Ses mouvements seraient cachés par la flèche de pierre du Wat-Arm.

Il sentait que ses poursuivants le voulaient vivant. Sinon, ils l'auraient abattu depuis longtemps. Ils ne tireraient peut-être pas. S'il parvenait en bas il avait une chance d'atteindre la Ménam Chao Phraya. Il nageait à merveille et préférait aux tortures l'eau traîtresse et boueuse de la rivière.

Il entama son mouvement tournant.

Mais, à quatre pattes, il n'allait pas assez vite. Il se redressa avec précaution, s'accrochant à la paroi rugueuse, et avança en crabe, le plus vite possible, à près de cent mètres du sol.

³³ Dieu bouddhiste.

La saison des pluies venait juste de se terminer. Le soleil tropical n'avait pas encore complètement desséché les vieilles pierres du Wat-Arm. Sa-Mai, qui ne voulait pas regarder en bas pour ne pas avoir le vertige, ne vit pas la petite plaque de mousse verdâtre sous son pied.

Sa jambe droite partit dans le vide, avec tout son élan. Un instant, il resta en équilibre, le corps à moitié hors de la plateforme. Ses ongles s'arrachèrent sur le granit et il décolla brusquement, semblant s'envoler dans le vide. Paralysé de terreur, il ne commença à crier qu'après plusieurs mètres de chute. Mais son cri fut si terrible que deux bonzes, qui ne pouvaient pourtant le voir, à l'autre bout du temple, se jetèrent à genoux.

En bas, la foule reflua comme des fourmis devant un incendie.

Sa-Mai hurla jusqu'au moment où il toucha le sol de pierre usé par des millions de pèlerins.

* * *

Le capitaine Kasesan referma le dossier de Sa-Mai et leva les yeux sur Malko et le colonel White assis en face de lui.

— Nous ne savons rien de plus, messieurs, dit-il. Cet homme n'avait jamais été condamné. D'après nos renseignements, c'était un jeune voyou comme il y en a trop à Bangkok, vivant d'expédients et de petits vols, un peu maquereau à l'occasion. Il semble impossible qu'il ait été mêlé à une affaire importante.

— Et pourtant, fit Malko.

— Et pourtant, répliqua le Thaï en écho. Ceux qui étaient avec lui dans cette maison abandonnée ont pu s'enfuir tandis qu'il nous empêchait d'avancer. Nous n'en avons retrouvé aucune trace. Rien ne nous permet de supposer que Jim Stanford ait été retenu en captivité dans cet endroit. Par contre il est certain que nous nous trouvons en face d'un important trafic d'armes qui intéresse directement la sécurité du pays. Affaire dont nous allons nous occuper avec la plus grande énergie.

Pour le colonel White, il ajouta :

— Colonel, je vous tiendrai au courant. Ce qui était une façon élégante de lui dire de ne pas s'en occuper.

Malko et le colonel prirent congé et se retrouvèrent dans la rue Plœnchitr. Ils se regardèrent. Malko avait l'impression de pénétrer dans un monde souterrain et répugnant. White passa la main sur ses cheveux en brosse et cligna des yeux sous le soleil de plomb.

— Vous y comprenez quelque chose, vous ? demanda-t-il.

— Non, dut avouer Malko, piteusement. Et pourtant, je suis sûr que Jim Stanford est vivant et que les deux affaires sont liées. C'est en essayant de le retrouver que j'ai déclenché la bagarre.

— C'est étrange, ces mitrailleuses japonaises, remarqua White pensivement.

— En effet, admit Malko. Très étrange.

Il commençait à avoir une idée mais préférait la garder pour lui. Il prit le paquet de Benson and Hedges et le montra à White.

— Souvenez-vous de cela. Jim Stanford était encore vivant, il n'y a pas longtemps.

Le colonel White se plia soudain en deux. La dysenterie réattaquait. Malko sentit le découragement l'envahir. Une fois de plus, il allait repartir à zéro, ou presque. Après avoir touché au but. Chercher Jim Stanford dans l'inextricable dédale de Domburi était impensable. Même les Thaïs n'y arriveraient pas.

— Je resterai à Bangkok aussi longtemps qu'il le faudra pour retrouver Jim Stanford, dit-il fermement.

Le colonel White bougonna, une main sur l'estomac :

— Feriez mieux de louer une villa, alors. À l'année. Sur ces paroles vengeresses, il proposa à Malko de le raccompagner. La nuit était tombée et Malko déclina son invitation pour marcher jusqu'à l'Érawan. Il avait besoin de réfléchir. Et d'oublier que, s'il avait tenu la cheville de Sa-Mai un peu plus fermement, il serait beaucoup plus avancé...

CHAPITRE XI

Étendu sur un matelas au bord de la piscine de l'Érawan dans le mini-jardin tropical, Malko lisait le *Bangkok Post* pour éviter la dépression nerveuse.

Mme Stanford faisait la morte. À chacun de ses appels téléphoniques, elle faisait répondre qu'elle était absente. Au magasin, rue Suriwong, il n'avait pas eu plus de succès. D'ailleurs, à quoi bon ? Il était sûr qu'elle ne parlerait pas. Certain aussi qu'elle savait. Peut-être pas l'endroit où se trouvait son mari, mais, au moins, pourquoi il avait disparu.

Une semaine après son arrivée, il était sûr d'une chose : grâce à Poy, la naine, il avait été sur le point d'aboutir. Mais il ignorait ce qu'il avait failli découvrir. Et aussi qui avait mis le tueur sur ses traces. Un agent double, chez le colonel White ? Mme Stanford ? La Chinoise ? Un élément inconnu ? Il avait l'impression d'une véritable conspiration du silence pour l'empêcher de découvrir la vérité sur la disparition de Jim Stanford et le meurtre de sa sœur.

Qui pouvait y avoir intérêt ?

Le matin, il avait encore passé une heure dans le bureau du colonel White. Celui-ci avait retrouvé le sourire : il expérimentait un nouveau traitement contre la dysenterie : du diphosphate de chloroquine. Il avait appris à Malko que les Thaïs avaient passé au peigne fin tous les khlongs de Domburi sans rien trouver. Mais il y avait des centaines de jonques et on ne pouvait toutes les fouiller.

Malko n'avait pas donné signe de vie à David Wise depuis son départ. L'autre devait être fou furieux. Mais que dire ? En réalité, il n'avait pas avancé d'un pas.

Seule Thépin l'avait vraiment aidé. Malheureusement cela n'avait mené à rien. Aujourd'hui, elle avait repris sa place dans les bureaux de Air America. Mais ils dînaient ensemble le soir.

Au moins une consolation. Depuis qu'elle s'était donnée à lui, elle s'était considérablement dévergondée. Elle passait la tête haute à une heure du matin dans le hall de l'Erawan. Pourtant, elle le quittait toujours au milieu de la nuit. Ses parents étaient revenus à Bangkok et ils n'auraient pas admis qu'elle découchât.

Ayant assez laissé son esprit vagabonder, Malko se replongea dans le *Bangkok Post*. Il lisait en diagonale la quatrième page lorsque son œil tomba en arrêt devant un encart publicitaire. La direction des Three Kingdoms annonçait le retour de miss Kim-Lang dans son récital de chansons chinoises modernes.

Il posa son journal, songeur, et laissa errer son regard sur une des gracieuses serveuses en long sarong.

Kim-Lang...

Il n'y avait plus pensé depuis l'expédition à Kuala Lumpur. Impossible de la rattacher à la disparition. Et pourtant ! De son côté aussi, il éprouvait une sensation de malaise. Pourquoi l'aurait-elle pris pour un maître chanteur ? Que cachait-elle ? Et pourquoi ce revolver chargé et armé, à portée de la main ?

Elle avait été beaucoup plus intime avec Jim Stanford qu'elle voulait bien l'admettre. Sa décision fut prise : il irait la voir ce soir. Peut-être déclencherait-il quelque chose.

L'esprit calmé, il pensa à quelque chose de plus agréable. Son idylle avec Thépin était délicieuse. Jamais il n'avait connu de femme aussi attachante, aussi avide de donner du plaisir, sous son apparente froideur. Il préférerait ne pas penser à l'avenir. Par moments les lueurs qu'il surprenait dans ses yeux lui faisaient peur. Elle était d'une jalousie défiant l'imagination. Chaque fois qu'elle venait à l'Erawan elle foudroyait du regard l'hôtesse de service, à titre préventif. À tel point que la malheureuse n'osait plus sourire à Malko, ce qui, pour une Thaï, est le comble de l'impolitesse...

Si elle venait à soupçonner sa brève aventure avec Mme Stanford, elle le découperait en morceaux.

Afin de chasser ces idées noires et pour échapper à la chaleur, il piqua une tête dans la piscine.

* * *

En dépit d'une sono japonaise, véritable laboratoire ambulant, le filet de voix de Kim-Lang ne dépassait pas la troisième rangée de tables. Elle attaqua en chinois d'une voie aiguë : *Coucher de soleil sur Hai-Nan* sans coup férir. D'ailleurs, elle aurait pu chanter la *Marseillaise* ou des pensées de Mao, l'effet eût été le même. L'assistance se composait uniquement d'Américains en bordée plus préoccupés d'explorer le chong-seam de leurs taxi-girls que d'art lyrique et d'entraîneuses que le seul nom de Kim-Lang mettait au bord de la crise de nerfs. Mais l'attraction permettait de majorer le prix de la bouteille de Champale de cent bahts, et tout le monde s'y retrouvait.

D'ailleurs, ce soir-là, il y avait au moins un spectateur qui s'intéressait à Kim-Lang : Malko. Un peu cafardeux. La gentille Sirikit n'était plus là pour l'égayer de son babillage. Pour ne pas se faire remarquer ni froisser la mama-san, il avait dû accepter la compagnie d'une Laotienne au visage à la fois lunaire et malicieux, muette comme une carpe, heureusement. Mais sous différents prétextes, elle faisait défiler à la table toutes ses collègues qui poussaient de petits gloussements de joie en découvrant ses yeux dorés. À telle enseigne que Malko se demandait si elle ne prélèverait pas un discret péage par la suite. Comme au zoo. En Asie, tout est possible.

Il avait quitté Thépin très tôt, sans même lui faire l'amour, prétextant un accès de fièvre due à sa blessure. Elle l'avait embrassé et conduit jusqu'à un taxi.

Kim-Lang salua la salle après une dernière roucoulade et disparut dans la coulisse, accompagnée de quelques maigres applaudissements et de bruits divers.

Malko se leva avec un sourire d'excuse pour sa Laotienne et se faufila à travers les tables jusqu'à la porte rouge qui desservait les coulisses.

Il n'eut aucun mal à trouver la loge de Kim-Lang : son nom était inscrit en lettres de dix centimètres et en trois langues.

Au moment où il levait la main pour frapper au battant, il s'arrêta, pris d'une idée subite. Il serait toujours temps de rencontrer la chinoise. Pour l'instant, il bénéficiait de la surprise : autant en profiter. Rapidement, il revint dans la salle

et reprit sa place à la table. En cinq minutes, grâce à la Laotienne, il savait ce qu'il voulait : la Chinoise quittait tous les soirs les Three Kingdoms, immédiatement après son tour de chant. Pas jalouse, la Laotienne apprit à Malko que ses faveurs coûtaient un prix exorbitant : plus de deux cent cinquante dollars. Et encore, elle choisissait les élus.

— Écoutez, demanda Malko, Kim-Lang me plaît beaucoup, mais je ne voudrais pas lui parler ici, cela me gêne. Je voudrais la suivre jusque chez elle, cela sera plus facile ainsi.

La Laotienne éclata de rire. Malko continua. Accepterait-elle de le mener jusqu'à un des taxis qui attendaient devant la boîte de nuit et de lui expliquer de suivre celui de Kim-Lang lorsqu'elle sortirait ?

La taxi-girl accepta. Il paya le Champale, laissa cent bahts à la Laotienne, qui le précéda vers la sortie. Comme Malko le lui avait demandé, elle l'installa dans un taxi après avoir expliqué au chauffeur ce qu'il désirait. Un peu en retrait, dans l'ombre, l'intérieur de la voiture n'était pas visible de la porte des Three Kingdoms.

Malko n'attendit pas longtemps : il n'était pas assis depuis trois minutes que Kim-Lang apparut, moulée dans un tailleur de soie verte. Le portier lui appela un taxi où elle monta sans regarder autour d'elle.

— Go ! ordonna Malko à son propre chauffeur.

La première partie de son plan se déroulait parfaitement. Mais sur quoi allait-il déboucher ?

Ils roulèrent près d'une demi-heure, dans des avenues de plus en plus désertes. Finalement le taxi de Kim-Lang stoppa devant une maison de bois de deux étages, ne payant pas de mine. Pour une chanteuse richement entretenue, ce n'était pas brillant.

Malko fit arrêter son propre taxi trois cents mètres après la maison de Kim-Lang. Après avoir payé, il le regarda partir, et tourner à droite assez loin. Alors, seulement, il revint sur ses pas. Il était dans un quartier qu'il ne connaissait pas. Toutes les maisons étaient bordées de l'autre côté par le khlong Sathon, le plus important de Bangkok, qui s'enfonçait en ville jusqu'à l'avenue Rama IV.

Aucun Européen n'habitait dans ce coin et Malko ne se sentait pas tellement rassuré. Un Sam-lo attardé ralentit près de lui puis repartit sans trop insister. Trois cents mètres plus loin, un restaurant chinois encore ouvert crachait de la musique aigrette. C'était le seul signe de vie.

La porte de la maison de la Chinoise était entrouverte. Il la poussa et elle s'ouvrit sans bruit sur un couloir sombre. Malko attendit encore. Mais tout paraissait dormir. Aucune fenêtre ne s'était allumée après l'arrivée de la Chinoise.

Il s'enfonça dans le noir, laissant la porte ouverte pour avoir un peu de lumière. Malgré cette précaution, il buta dans l'escalier et s'arrêta le cœur battant, il ne savait pas très bien ce qu'il cherchait, mais ne tenait pas à être surpris.

Pas à pas, il entama la montée, marchant tout près du mur pour ne pas faire trop craquer les marches. Il parvint ainsi au premier étage. Une raie de lumière filtrait d'une porte, en face de lui. Le seul signe de vie dans la maison endormie. L'appartement de la Chinoise donnait donc sur le khlong.

Brusquement, il ne savait plus quelle conduite adopter. Il était venu là un peu à l'aventure, sans idée préconçue. Maintenant, il hésitait à aller plus loin. Frapper à la porte de Kim-Lang ? Pour quoi faire ? Appuyé au mur, il réfléchissait. De temps à autre un sampan passait sur le khlong et un murmure de voix lui parvenait. Mais aucun bruit ne filtrait de l'appartement de la Chinoise. Pourtant, elle ne dormait pas car la lumière ne s'était pas éteinte. Peu à peu ses yeux s'étaient habitués à la pénombre. L'obscurité n'était pas totale sur le palier, grâce à une fenêtre donnant sur le khlong.

Ankylosé par sa longue immobilité, il essaya de changer légèrement de place. Catastrophe ! Son pied droit heurta une boîte métallique vide qui fit un bruit de tonnerre.

Ou, du moins, cela parut tel à Malko.

Se tenant coi, il retint sa respiration. Soudain son cœur se mit à cogner dans sa poitrine : la porte en face de lui s'ouvrait doucement, millimètre par millimètre.

Il posa la main sur la crosse de son pistolet, prêt à toute éventualité. La porte était entrebâillée de vingt centimètres maintenant. Soudain, il se rendit compte que sa silhouette se

découpait dangereusement sur la lumière diffuse de l'extérieur. Pour regagner l'obscurité, il se déplaça de cinquante centimètres, sans quitter la porte des yeux.

Un chuchotis troua le silence :

— Jim ?

Ce simple mot tétanisa Malko. D'abord il crut avoir rêvé. Mais non, il avait bien entendu : Kim-Lang avait appelé « Jim ». D'une voix inquiète.

Une vague de joie submergea Malko. Depuis qu'il était à Bangkok, ce simple mot était le premier indice certain que son intuition était bonne : Jim Stanford n'était pas mort.

Instinctivement, il fit un pas en avant, sans répondre. Au même moment, la lumière inonda le palier. Kim-Lang venait de presser la minuterie.

Pendant plusieurs interminables secondes, ils restèrent face à face. Toutes les expressions passèrent sur le visage de la Chinoise : la colère, la haine, la surprise, la peur. Et, finalement, une ruse infinie. Elle se recula vivement et Malko crut qu'elle allait lui claquer la porte au nez.

Mais, désormais, il y avait ce mot entre eux qu'elle avait prononcé. Dans l'obscurité sa haute taille le faisait reconnaître pour un Européen. Donc Kim-Lang s'attendait à voir Jim Stanford.

Jim Stanford de la mort duquel tout le monde était persuadé. Y compris Kim-Lang.

— Je peux entrer ? demanda Malko. Il n'avait pas revu Kim-Lang depuis Kuala Lumpur. À moins qu'elle l'ait aperçu dans la boîte de nuit : peu probable. Sans mot dire, elle ouvrit un peu plus la porte et le laissa passer. Elle était vêtue d'un kimono bleu pâle, avait ôté son maquillage et ses faux cils. Elle paraissait dix-huit ans. Sauf la lueur dure dans les yeux qui ne quittaient pas Malko. Il sentait qu'elle ne savait pas très bien quelle attitude adopter à son égard. Elle opta pour la brutalité :

— Qu'est-ce que vous faites ici à cette heure ? demanda-t-elle d'une voix furieuse. Vous m'espionnez ?

Malko secoua la tête :

— Ce n'est pas le mot qui convient. Vous êtes le seul lien qui me reste avec Jim Stanford. Je voulais vous revoir.

Elle le regarda en dessous :

— En attendant derrière ma porte dans le noir ?

— J'hésitais, avoua-t-il. Vous ne m'aviez pas très bien reçu à Kuala Lumpur...

— Je ne vous recevrai pas mieux ce soir, fût-elle sèchement.

Cette fois, il se permit un sourire.

— Vous auriez mieux reçu Jim, n'est-ce pas ? Vous m'avez pris pour lui...

Elle secoua la tête et s'assit sur un canapé bas bordé par une installation de stéréo. La pièce était petite mais bien meublée et douillette, ce qui était rare dans un intérieur thaï. Une porte était ouverte sur une minuscule salle de bains, où on apercevait de la lingerie en train de sécher.

Sans y être invité, Malko se laissa tomber dans un grand fauteuil de rotin, en face de la Chinoise.

— Vous vous trompez, dit-elle soudain, je n'attendais pas Jim Stanford ce soir...

Son ton était aussi convaincant que possible. Malko prit son air le plus sérieux pour dire :

— Peut-être pas ce soir, mais vous l'attendiez. Et vous êtes peut-être la seule personne dans Bangkok qui l'attende encore. Avec moi. Puisque tous ceux que j'ai vu m'ont assuré qu'il était mort.

Elle ne marqua aucune émotion. Il aurait donné une aile de son château pour savoir quels étaient les liens qui l'unissaient vraiment à Jim Stanford.

— Je ne sais pas où est Jim, dit-elle nerveusement. Je ne sais même pas s'il est vivant.

— Vous avez l'habitude d'accueillir des fantômes ? Elle ne répondit pas. Les yeux baissés, elle contemplait ses orteils soigneusement peints. Un sampan passa sur le khlong, avec une pétarade joyeuse. Malko changea de tactique et prit sa voix la plus caressante pour dire :

— Kim-Lang, je suis un ami de Jim. Je ne sais pas ce qui lui est arrivé, mais vous, vous le savez. J'espère que vous êtes son amie aussi. Dites-moi où il se trouve, je veux l'aider. Je peux l'aider.

Brusquement Kim-Lang releva la tête. Ses mains jouaient nerveusement avec un minuscule mouchoir. Elle avait un regard presque suppliant pour dire à voix basse :

— Je vous crois... Mais je ne peux rien vous dire. Pas ce soir. Il faut que vous partiez maintenant, vite. C'est dangereux pour vous et pour moi. Partez vite.

— Mais pourquoi, insista Malko. Pourquoi ? Elle se tordit les mains :

— Partez. Partez, je vous en prie. Demain, je vous parlerai, je vous le jure.

Malko se leva. Pourquoi cette panique soudaine ? La Chinoise semblait sincèrement effrayée. Elle prit Malko par la main et le fit se rasseoir sur le lit, presque collé à elle. Il respirait son parfum et pouvait voir ses lèvres trembler légèrement. Penchée sur lui comme si on avait pu les entendre, elle chuchota :

— Ne parlez à personne, vous m'entendez, à personne, de votre visite. Sinon, je ne vous revois jamais. Et vous ne saurez rien. Vous le jurez ?

— Je vous le jure, dit Malko.

Ses yeux noirs, agrandis de peur, étaient vrillés dans les yeux d'or de Malko comme pour voir s'il disait bien la vérité. C'était une femme bien différente de la mégère de Kuala Lumpur qu'il avait devant lui. La pointe d'un de ses seins pointait à travers son kimono, elle paraissait abandonnée, fragile et sans défense. Et merveilleusement belle. Quand elle se leva, il put apprécier la finesse et l'harmonie de ses jambes.

— Venez demain soir à la même heure ici, dit-elle dans un souffle. Assurez-vous que vous n'êtes pas suivi et ne dites à personne où vous allez.

Elle se tut quelques secondes et ajouta en détachant les mots :

— Je vous dirai ce qui est arrivé à Jim Stanford. Puis, comme si elle en avait trop dit, elle poussa Malko vers la porte, après l'avoir ouverte pour s'assurer qu'il n'y avait personne sur le palier.

Lorsqu'il retrouva la moiteur de la rue déserte, Malko se demanda tout d'abord s'il n'avait pas rêvé. Il se retourna vers la

maison pour noter le numéro puis partit lentement à pied, partagé entre plusieurs sentiments. Il éprouvait un malaise en dépit de sa joie. Comme toujours depuis le début de cette histoire, il avait l'impression que les gens le manœuvraient à leur guise, qu'il évoluait dans un univers souterrain et kafkaïen où tout le monde mentait. Souvent, sans raison logique.

Il dut marcher jusqu'à l'avenue Rama-IV avant de retrouver un taxi qui lui extorqua vingt bahts pour le ramener à l'Érawan, après avoir voulu à tout prix l'emmener dans un institut de massage qui fonctionnait vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Malko, après avoir contemplé nostalgiquement la photo de son château, se replongea dans son casse-tête : de quoi avait tellement peur Kim-Lang ? Et où était vraiment Jim Stanford ? Il ne fallait pas oublier la fusillade du khlong. Ceux qui tiraient les ficelles avaient froidement tiré pour l'empêcher d'arriver à temps à la maison hantée.

Il aurait donné cher pour être au lendemain soir. In petto, il s'était promis de tenir la promesse faite à Kim-Lang. Il ne dirait rien à personne. Trop d'étrangetés s'étaient succédées depuis le début de son enquête. Il n'avait plus confiance en personne. Cette fois au moins, il saurait de quel côté était Kim-Lang.

S'il s'en sortait vivant, bien entendu...

CHAPITRE XII

Malko était venu à pied depuis l'avenue Rama-IV, en flânant, s'assurant plusieurs fois qu'il n'était pas suivi. Pour plus de précautions, en quittant l'Érawan, il s'était fait d'abord conduire à l'Oriental. Du jardin, il était monté dans une jonque qui promenait les touristes sur la Ménam Chao Phraya.

Il avait débarqué quai de la Lune et, de là, pris un taxi. Aucun bateau n'avait suivi le sien, il en était sûr.

Personne ne savait qu'il avait rendez-vous avec la Chinoise.

Ni le colonel White plongé dans ses problèmes de guérillas. Malko ne l'avait pas revu depuis la fusillade des khlongs. Ni le capitaine Kasesan et les gens de la Sécurité thaï. Leur enquête sur le trafic d'armes n'avait pas dû avancer beaucoup car ils n'avaient pas non plus donné signe de vie.

Ni même Thépin qui, pour la seconde soirée consécutive, allait se morfondre à l'attendre. Elle n'avait posé aucune question sur sa soirée précédente et ce calme ne lui disait rien de bon. Cette fois, il avait prétexté la rencontre avec de vieux amis, des gens de l'O.N.U. trop ennuyeux pour l'emmener, avait-il affirmé.

Dans cette petite rue sombre de Bangkok, Malko était seul et bien seul. Avec, comme seul compagnon, son pistolet. Il était payé pour savoir que, dans son métier, les armes à feu vous sauvaient rarement la vie.

Il avait pris une seule précaution. Dans sa case, à l'hôtel, il y avait une lettre adressée à Thépin, disant où il était et pourquoi.

Cela servirait toujours à le venger. Il voyait mal la douce Thépin venir l'arracher aux griffes de dangereux tueurs.

Il regarda sa montre : deux heures du matin. Normalement, Kim-Lang devait être rentrée depuis une demi-heure, puisque son tour de chant finissait à une heure.

Lentement il monta le petit escalier de bois et s'arrêta sur le palier. En face de lui, il vit faiblement luire la raie de lumière sous la porte de la chambre. Il ne pouvait plus reculer. Un instant il se demanda s'il n'allait pas se trouver nez à nez avec Jim Stanford. Cette histoire était tellement étrange que tout devenait possible.

Au dernier moment, il imagina la tête du colonel White, si lui, Malko, disparaissait à son tour ? Il finirait quand même par croire qu'il y avait quelque chose à découvrir.

Il frappa un léger coup, l'estomac contracté.

Presque aussitôt la porte s'ouvrit sur le sourire de Kim-Lang. La chambre était vide. Elle l'attira par les deux mains à l'intérieur, comme un ami très cher longtemps attendu. Cette fois, elle n'était pas en kimono. Elle portait un chemisier, genre filet de pêcheur en grosses mailles, sans dessous, qui ne laissait rien ignorer de sa poitrine et une micro-jupe orange en grosse soie, arrivant péniblement à mi-cuisse. Si elle s'était promenée, accoutrée ainsi dans Bangkok, elle aurait provoqué une émeute. Même avec la queue de cheval et les grands yeux innocents. Mais depuis San Francisco³⁴ Malko se méfiait des Chinoises trop belles pour être honnêtes.

Kim-Lang s'assit sur le lit et attira Malko par la main, près d'elle. Un plateau avec plusieurs bouteilles était préparé sur une petite table. Tout cela flairait la mise en condition. Malko se raidit intérieurement.

Elle mit un disque de chansons chinoises sur l'électrophone et proposa :

— Whisky ?

— Merci, dit Malko. Vous m'aviez promis de parler. Je vous écoute. Je ne suis pas venu ici pour boire.

Il jouait avec ses lunettes en évitant de la regarder. Secouant sa queue de cheval, elle se rapprocha encore de lui et leva deux grands yeux innocents, avec une moue boudeuse.

— Pourquoi vous autres Blancs, êtes-vous toujours pressés et brutaux, dit-elle. De toute façon, je ne peux pas encore vous parler. Pas avant deux heures au moins ; alors...

³⁴ Voir : Rendez-vous à San Francisco.

Malko eut une exclamation d'impatience.

— À quoi jouez-vous, Kim-Lang ? Je suis venu ici pour avoir des nouvelles de Jim Stanford. Si vous n'avez rien à me dire, je m'en vais.

Il tenta de se lever du lit. Comme un poulpe parfumé la Chinoise s'accrocha à lui. Elle s'était inondée d'un parfum français qui avait dû coûter les yeux de la tête à Bangkok. Au contact de ce corps chaud et souple qui s'offrait, Malko sentit sa raison vaciller. Presque à son insu, sa main entourait un des seins moulés par le filet. Aussitôt, Kim-Lang se renversa en arrière, l'entraînant avec elle sur le lit, faisant adhérer son corps au sien, comme une ventouse. Personne n'aurait pu résister à un tel assaut. À moins d'être un pédéraste chevronné. Kim-Lang compléta son attaque par un baiser qui aurait mérité de passer à la postérité. En même temps, avec une rapidité d'infirmière, elle faisait glisser sa veste, défaisait sa cravate et déboutonnait sa chemise.

La déesse Siva aux douze bras.

Malko eut un sursaut et la repoussa à bout de bras, essoufflé. Une fois de plus, il ne comprenait pas. Si cette fille couchait avec lui uniquement pour lui faire oublier pourquoi il était venu, c'était naïf.

— Qu'est-ce qui vous prend ? grogna-t-il brutalement. Pourquoi cette comédie ?

Mais Kim-Lang continuait à le déshabiller. Sa main heurta le pistolet et elle poussa un petit cri. Elle l'ôta de la ceinture de Malko et le posa à côté de la bouteille de J and B.

Puis, lâchant Malko, elle fit glisser par-dessus sa tête son filet doré et apparut torse nu, les seins cambrés.

La tentation de saint Antoine.

Malko avait beau réfléchir à se faire bouillir le cerveau, il ne comprenait pas. Ce n'était pas le désir qui poussait Kim-Lang à effectuer cette brillante démonstration. Pour en avoir le cœur net, il laissa glisser sa main vers son ventre. Aussitôt elle se renversa en arrière, gémissant des mots sans suite. Mais ses réactions physiologiques n'étaient pas à la mesure de sa comédie.

Dès cette seconde, le ventre glacé, Malko sut que quelque chose allait arriver. Après tout, cela ferait peut-être avancer l'histoire. Il décida alors déjouer le jeu. Un œil sur son pistolet à trois mètres de lui.

— Pourquoi voulez-vous faire l'amour avec moi ? demanda-t-il d'un ton beaucoup plus serein.

À genoux, nue, les mains sur les hanches, elle lui jeta :

— Parce que je veux avoir tous les hommes qui m'approchent. Pour qu'ils se souviennent de moi toute leur vie.

Les yeux étincelants, elle était l'image même du désir. Décidément, l'Oscar du mensonge allait être difficile à attribuer à Bangkok...

Au lieu de chanter, Kim-Lang aurait mieux fait de fréquenter le Conservatoire d'art dramatique.

— Et Jim ? fit-il pour qu'elle ne se méfiât pas trop.

— Tout à l'heure, fit-elle avec un sourire mystérieux. Je vous ai dit dans deux heures.

Elle se rependit à son cou. Cette fois, Malko se laissa faire. Quelle que soit l'idée qu'elle avait derrière la tête, il fallait en passer par là. Mais il n'avait vraiment pas l'esprit à la bagatelle. Etendu sur le lit, il la vit se lever en mettant un doigt sur les lèvres et aller éteindre l'électrophone.

Elle revint en ondulant jusqu'au lit et, d'un seul geste, s'allongea sur le corps nu de Malko, joignant ses mains aux siennes, en riant, comme pour le clouer au lit, par jeu.

La sonnette d'alarme s'alluma dans le cerveau de Malko. Le peu de désir qu'il avait éprouvé, disparut instantanément en dépit du corps de la Chinoise ondulant sur le sien.

D'un coup de rein, il tenta de se dégager, mais Kim-Lang pesait de tout son poids sur lui. Malko croisa son regard et comprit instantanément que ce n'était plus du désir.

La porte de la chambre s'ouvrit brutalement. D'un effort désespéré il fit rouler Kim-Lang par terre et plongea vers le plateau où se trouvait son pistolet.

Trop tard. Dans une mêlée confuse plusieurs hommes foncèrent sur lui. Il reçut un coup sur la tête et perdit connaissance quelques secondes. Quand il revint à lui, quatre Asiatiques au visage impassible, tous habillés de la même façon,

chemise blanche et pantalon, le maintenaient par les poignets et les chevilles sur le lit. Kim-Lang, drapée dans son kimono bleu le fixait avec un rictus de mépris.

L'un d'eux enfonçait son genou dans la gorge de Malko, l'autre s'était assis sur son ventre. Il tenta de bouger et parvint tout juste à remuer le bout des doigts. Alors, il se laissa aller en arrière, réservant ses forces pour plus tard. Il ne comprenait pas pourquoi Kim-Lang avait joué cette comédie pour en arriver là.

Encore un mystère.

Pas pour longtemps. La Chinoise se pencha sur Malko un mauvais sourire aux lèvres. Un objet brillant dans sa main droite.

Lorsqu'il reconnut un rasoir, Malko sentit un frisson d'horreur parcourir son épine dorsale. Il avait souvent pensé à la mort, au cours de ses missions. Il l'avait vue de très près sous une forme affreuse, parfois³⁵, mais la perspective d'être découpé vif à coups de rasoir, à la mode sud-coréenne, c'était autre chose.

Kim-Lang dit une phrase en chinois et l'un des hommes qui maintenaient Malko s'écarta pour permettre à la jeune femme d'approcher du lit.

— Alors, monsieur l'agent américain, fit méchamment Kim-Lang, vous n'aurez même pas eu la joie de faire l'amour avec moi avant de mourir...

Les yeux de Malko avaient viré au vert.

— Je ne sais pas pourquoi vous voulez me tuer, dit-il, mais vous ne l'emporterez pas au paradis...

— Imbécile, fit-elle. Je vais vous tuer et personne n'en saura jamais rien. Demain j'aurai quitté la Thaïlande et je n'y reviendrai jamais. Quant à vous, on trouvera votre corps d'ici quelques jours, dans le canal. Châtré. Personne ne se posera aucune question. On pensera seulement que vous avez été la victime d'un drame passionnel.

Elle s'approcha encore, se pencha sur lui et sa main gauche s'abaissa sur son ventre, tandis que la droite ouvrait le rasoir avec un petit crissement horrible.

³⁵ Voir : Opération Apocalypse.

— Vous m’avez fait perdre la face, à Kuala Lumpur, cracha-t-elle. C’est moi qui ai demandé à vous exécuter, à ma manière. Mais vous seriez mort de toute façon.

— Et Jim Stanford ? demanda Malko.

À la fois pour gagner du temps et aussi pour satisfaire sa curiosité. Il allait la payer assez cher.

— Ne vous occupez plus de Jim Stanford, répliqua-t-elle d’un ton sec.

Il sentit l’acier sur sa peau et laissa échapper un cri étranglé sans réfléchir, dans un réflexe viscéral, son corps tendu en arc de cercle, la chair de poule hérissant sa peau.

Cette fois, il crut que le typhon Dora entraînait dans la chambre. Une silhouette passa à travers la fenêtre et atterrit sur le dos d’un des Chinois qui immobilisait les jambes de Malko. Une seconde plus tard celui-ci portait la main à sa gorge pour essayer de recoller sa carotide. Un jet de sang arrosa le disque sur l’électrophone. Trois hommes franchirent la porte et se jetèrent sur les autres Chinois dans une mêlée confuse. Malko vit le bras droit de Kim-Lang armé du rasoir se lever, et il cria. Le Chinois le plus près de sa tête le frappa à toute volée sur la gorge et tout devint noir. Il eut le temps de penser qu’il ne saurait jamais s’il mourait intact ou non...

Lorsqu’il rouvrit les yeux, il était toujours étendu sur le même lit. Il voulut se lever et sentit que ses poignets et ses chevilles étaient étroitement attachés par de fines cordelettes.

Un visage était penché sur lui : Thépin.

Mais pas la Thépin qu’il connaissait. Le visage lisse était froid comme celui d’une statue, les cheveux tirés en arrière et attachés par un élastique accentuaient encore la rigidité des traits. Aucun maquillage n’adoucissait les yeux.

C’en était trop pour Malko. Il referma les yeux. Cela tournait au cauchemar. Mais Thépin lui demanda :

— Tu es blessé ?

La voix était infiniment moins dure que le regard. Il rouvrit les yeux et éprouva le troisième choc de la soirée. Deux hommes étaient dans la chambre, en train de déménager les corps inertes des amis de Kim-Lang. Celui qui lui faisait face et donnait des

ordres était l'un des inconnus qu'il avait surpris en train de torturer Mme Stanford.

Thépin vit l'expression de Malko et dit en désignant l'homme :

— Je te présente le capitaine Patpong des Services de sécurité intérieure et extérieure.

Le Thaï inclina poliment la tête avant de quitter la pièce, en remorquant un cadavre. Thépin parla à l'autre, employant le même ton autoritaire qu'avec le barman du Vénus-Bar.

L'homme quitta la pièce. Kim-Lang avait disparu, elle aussi, morte ou vive.

Malko restait seul avec Thépin, assise sur le lit à côté de lui. Sans faire mine de le détacher, elle jouait distraitement avec le rasoir de Kim-Lang, l'ouvrant et le fermant.

— Cela ne t'ennuierait pas de m'expliquer ce qui se passe et de me libérer, dit-il.

Cette fois, il ne comprenait plus rien. Mais alors, rien. Elle eut un sourire assez inquiétant et reprise par son zozotement elle expliqua :

— Mon père est le général Radjburi. C'est lui qui dirige le Service de sécurité. Je travaille avec lui.

— Quoi ?

Là, c'en était trop ! Thépin barbouze ! Cela tournait au grand guignol.

— Tu veux dire que tu travailles pour la Sécurité thaï et que le colonel White n'en sait rien ? demanda Malko.

— Oui.

Sa secrétaire agent double, et la dysenterie. White ne rentrerait pas vivant au pays.

— Que fais-tu ici ce soir ? Et comment m'as-tu retrouvé ?

— Je suis passée à l'hôtel. J'avais envie de te voir, comme une idiote. Le concierge m'a donné ta lettre. Ensuite je t'ai involontairement trouvé.

— Involontairement ?

— Oui. J'avais donné l'ordre à mes hommes d'intervenir seulement après que tu aies crié. Tant pis !

— Et tu savais ce que cette harpie se préparait à faire ? Elle sourit, de plus en plus inquiétante :

— Je m'en doutais un peu. C'est une façon classique de se débarrasser d'un homme ici.

Malko n'y comprenait plus rien.

— Mais enfin, pour qui travailles-tu ?

— Je te l'ai dit : pour la Sécurité thaï. Et pour le colonel White, ajouta-t-elle avec un sourire.

— Pourquoi voulais-tu me laisser châtrer et pourquoi ne me détaches-tu pas ?

D'une voix glaciale, elle dit lentement.

— Parce que je me demande si je ne vais pas continuer ce qu'avait commencé cette putain chinoise.

La lumière réfléchit la lame de rasoir. Malko la regarda sans comprendre.

— Mais tu viens de me dire que... Elle se pencha sur son visage.

— C'est entre nous, cela. Tu m'avais juré de m'être fidèle. Que fais-tu dans le lit de cette traînée ?

Malko ferma les yeux, épuisé. Ainsi dans la même nuit deux femmes avaient voulu le tuer, pour des raisons radicalement différentes. Et on osait dire que l'Asie était le paradis des hommes !

— Tu sais très bien pourquoi j'ai été voir Kim-Lang, dit-il. Et, de plus, je n'ai même pas fait l'amour avec elle.

— Parce que tu n'as pas eu le temps.

Cette discussion ubuesque lui ôtait toute peur. Il demanda, très détaché :

— Tu pourrais me tuer de sang-froid ? Elle secoua la tête avec désinvolture.

— Cela ne pose aucun problème. Je n'ai qu'à déclarer que, malheureusement, je suis intervenue un peu trop tard. Après tout, tu n'es qu'un agent étranger. Personne ne te pleurera beaucoup.

Charmant. Au point où il en était, Malko voulut en avoir le cœur net.

— Mais alors, tu as couché avec moi pour rendre service à ton père ? Pour mieux m'espionner ?

Sans répondre, elle le gifla à toute volée, lui frappant le maxillaire avec le manche du rasoir.

— Me prends-tu pour une putain ? Je t'aime... et je le regrette.

Malko ferma les yeux et attendit. Il savait que la jeune Thaï était à deux doigts d'exécuter sa menace. Cela tenait à des nuances très légères.

Tout à coup, il sentit la lame du rasoir entamer les cordelettes qui retenaient ses chevilles. Thépin lui annonça :

— Je te donne un sursis. Mais ne crois pas que je te pardonne. Ici, en Thaïlande, on ne se moque pas d'une femme impunément. Tu sais ce que ferait mon père s'il apprenait que tu m'as trompée ?

Sans attendre la réponse à sa question, elle précisa gentiment :

— Il te ferait attacher à un arbre et peler vivant.

C'est ce qui s'appelle le sens de la famille.

Détaché, Malko s'abstint prudemment de toute manifestation de tendresse. Thépin n'avait pas lâché le rasoir. Il se rhabilla aussi vite qu'il le put et se sentit quand même un peu rassuré après avoir mis des vêtements entre le redoutable rasoir et lui.

— Maintenant que nous sommes réconciliés, demanda-t-il, veux-tu m'expliquer ce qui se passe ? Où est Jim Stanford ?

— C'est la seule chose que je ne sais pas, dit sombrement Thépin, mais ta putain doit le savoir.

— Il est vivant ?

— Hélas !

Une main glacée serra le cœur de Malko. Il aurait voulu crier à Thépin de se taire, de ne pas dire ce qu'il soupçonnait depuis la bataille du khlong.

Elle le regarda avec pitié et répéta :

— Oui, hélas. Tu sais pourquoi Jim Stanford a disparu ?

— Non.

Thépin dit tristement :

— Jim a tué ou fait tuer sauvagement un de nos hommes qui le surveillait. Il est à la tête d'un important trafic d'armes pour les maquis communistes...

— Jim !

Malko regarda la jeune fille, incrédule. Il n'avait jamais pensé que c'était allé si loin.

— Ce n'est pas possible. C'est de l'intox !

— Tout est vrai. Jim Stanford a disparu pour ne pas être arrêté ou abattu par nous, après l'assassinat d'un de nos hommes.

— Qui a tué sa sœur ?

— Les hommes de mon père, admit Thépin. Pour venger le lieutenant Pong Punnak.

— Vous !

Brusquement, Malko revit les photos de la sœur de Jim affreusement mutilée.

— Et vous en êtes fiers !

— Non, avoua-t-elle à voix basse. Tout est horrible dans cette histoire.

— Mais, enfin, pourquoi Jim Stanford a-t-il trahi ? Par idéologie ? Il est devenu communiste, ou quoi ?

— Pour pouvoir faire des cadeaux à cette putain. Elle lui faisait faire n'importe quoi.

— Mais Stanford était très riche, éclata Malko. C'est idiot. J'ai vu chez lui des objets valant des dizaines de milliers de dollars.

— C'est vrai, dit tristement Thépin, mais Jim Stanford ne se serait jamais séparé d'une pièce de sa collection. Même pour sauver sa vie. Il a préféré vendre de la soie aux communistes et se faire payer en mitrailleuses qu'il revendait à prix d'or aux maquisards du Sud. Ça leur était égal. Ce qui leur importait c'est que les armes passent dans le Sud. Et qui pouvait les passer mieux que Jim Stanford ? Le célèbre Jim, la barbouze américaine. Insoupçonnable.

Malko écoutait, assommé.

— Pourquoi avez-vous torturé sa femme ? demanda-t-il.

— Parce qu'elle sait sûrement où il se trouve. Mais elle l'aime encore. Elle n'a pas voulu nous le dire.

— Et pourquoi ne pas l'avoir tuée, elle.

— Jim ne l'aimait plus. Cela ne l'aurait pas fait souffrir. Et puis, cela aurait été injuste : c'est une Thaï, une femme de notre race.

— Ainsi, conclut Malko, depuis le début, tu m'aides à retrouver Jim Stanford pour mieux le liquider.

— Oui, admit Thépin en baissant les yeux. Nous voulions que ce soit toi qui découvres la vérité. Pour que la C.I.A. ne nous accuse pas d'avoir compromis Jim pour Dieu sait quelle vengeance.

Malko se prit la tête dans les mains. Il avait sommeil et il était fatigué, pris d'un invincible dégoût. Ainsi, tous ses efforts avaient seulement aidé à la perte d'un vieux camarade qui avait lui-même trahi.

— Pourquoi, demanda-t-il, a-t-on cherché à me tuer, bien avant que j'ai contacté Poy ?

Thépin hocha la tête.

— Sa-Mai travaillait pour Jim Stanford. Nous pensons que c'est sa femme qui lui a donné l'ordre de te tuer. Tu comprends, en dehors de nous, tu étais le seul à le rechercher. Et tu avais plus de chances que la police de le retrouver. Poy, par exemple, n'aurait jamais parlé aux Services de sécurité.

— Allons-nous-en, fit Malko, je n'en peux plus. Je suis venu de trop loin pour sauver Jim.

Elle le regarda avec quelque chose qui ressemblait à de la pitié.

— Je te comprends. Mais il a fait beaucoup de mal.

— Ainsi, conclut Malko en descendant l'escalier, la vie de Jim a été fichue en l'air parce qu'il a rencontré une petite putain avide et qui faisait bien l'amour.

— Ce n'est peut-être pas aussi simple que cela, soupira Thépin. Ce soir, ce n'est ni Jim, ni Mme Stanford qui ont donné l'ordre de te tuer.

CHAPITRE XIII

Kim-Lang était accroupie dans un coin, son kimono bleu déchiré, le teint verdâtre, les cheveux dans les yeux. En face d'elle, deux Thaïs en short, torse nu, se tenaient dans la même position. Entre les deux se trouvait une table en teck noirâtre, scellée dans le sol de ciment. Les murs étaient recouverts de faïence blanche immaculée jusqu'à hauteur d'homme. Une ampoule nue éclairait faiblement la pièce. Une chaleur lourde et visqueuse prenait à la gorge.

Les deux Thaïs se levèrent brusquement quand le colonel Makassar entra, suivi de Malko et de Thépin.

L'officier alla jusqu'à Kim-Lang et se planta devant elle. Elle ne bougea pas, la tête penchée sur la poitrine. Lentement, il lui fit lever le visage vers lui en lui tirant les cheveux en arrière. La Chinoise frissonna.

— Où se trouve Jim Stanford ? demanda le colonel d'une voix égale.

Kim-Lang secoua la tête.

— Je ne sais pas.

Il claqua sa langue avec impatience.

— Ne fais pas l'idiot. Tu sais où tu te trouves ? Personne ne peut rien pour toi. Alors parle.

Malko regarda la forme prostrée, presque avec pitié. Dans le sous-sol de l'immeuble de l'avenue Plœnchitr, base des Services spéciaux thaïs, on pouvait égorger quelqu'un le plus tranquillement du monde.

— Comment t'appelles-tu ? continua le colonel.

— Kim-Lang.

La Chinoise répondait d'une voix atone, presque sans bouger les lèvres.

Le kimono s'écarta et Malko aperçut sur la cuisse droite un bleu comme une soucoupe. La mise en condition avait déjà commencé. Elle n'avait pas dû dormir beaucoup.

Il avait retrouvé le colonel Makassar, toujours aussi poli et candide, qui s'était cassé en deux devant Thépin... Donc, il ne rêvait pas.

— Qui t'a donné l'ordre de coucher avec Jim Stanford ? Ce devait être la centième fois qu'on lui posait la question. Kim-Lang répondit d'une voix sourde.

— Personne.

Calmement, le colonel Makassar la fit lever en la tirant par les cheveux. Puis il la gifla à toute volée. À la seconde fois, la tête de Kim-Lang cogna le carrelage et elle laissa échapper un gémissement.

— Mais, souffla Malko...

Il n'aimait pas voir frapper une femme. Même si elle avait tenté de l'assassiner.

— Taisez-vous, murmura Thépin. Laissez-le faire.

— Qui t'a dit de coucher avec Jim Stanford ? répéta le colonel.

— Personne.

Cette fois, la voix était légèrement chevrotante. Brusquement, le colonel Makassar saisit la Chinoise à la gorge et hurla :

— Salope ! Menteuse ! Je sais tout. Ce sont les communistes qui t'ont payée. Mais je veux que tu me le dises. Qui ? Qui ?

Sa mâchoire prognathe à deux centimètres du visage de Kim-Lang, il criait. Elle secoua la tête et se laissa glisser le long du mur.

— Pourquoi pensez-vous cela ? souffla Malko à l'oreille de Thépin.

— Parce qu'on n'a retrouvé aucun objet de valeur chez elle et qu'elle n'a rien vendu. Nous la surveillons depuis longtemps. Or, Jim Stanford lui a offert de très beaux bijoux. Qu'en a-t-elle fait ? En plus, les quatre hommes qui ont failli te tuer sont tous des communistes.

Le colonel s'écarta de Kim-Lang et jeta un ordre en thaï. Un des deux sbires accroupis se leva et sortit en courant.

— Déshabille-toi, ordonna l'officier à Kim-Lang, en anglais. Vite.

Il répéta son ordre en thaï. Aussitôt, le second sbire se jeta sur elle. D'une seule main, il arracha le kimono. Kim-Lang resta nue, debout, le corps couvert d'ecchymoses et de bleus, les mains croisées devant son sexe. À un moment, elle leva les yeux sur le groupe en face d'elle et son regard croisa celui de Malko. Malgré lui, il baissa les yeux : il avait honte. Il se pencha à l'oreille de Thépin, décidé à faire interrompre l'interrogatoire. Mais elle ne lui laissa pas le temps de parler.

— Le colonel Makassar sait ce qu'il fait, dit-elle à mi-voix. Et n'oubliez pas qu'il vous a sauvé la vie. Si vous ne pouvez supporter cela, partez.

Au même moment, l'homme qui était sorti revint avec un petit panier d'osier, qu'il posa devant la table, ainsi que des pincettes en bois, d'une trentaine de centimètres de long.

— Tu es sûre que tu ne veux pas parler ? répéta le colonel à Kim-Lang.

Makassar aboya un ordre. Les deux gorilles se jetèrent sur Kim-Lang et l'attachèrent sur la table de bois, par les chevilles et les poignets, grâce à des sangles de cuir. Elle resta là, les yeux clos, de fines gouttelettes de sueur sur la poitrine.

Un des Thaïs torse nu ouvrit le panier. Le colonel prit lui-même les pincettes, farfouilla un instant et, comme un magicien sort un lapin d'un chapeau, brandit un ruban clair vivant, fouettant l'air de secousses désordonnées.

Un serpent !

Le reptile, saisi derrière la tête par les deux spatules de bois, dardait une langue furieuse, se détendant comme un ressort. Il pouvait avoir une cinquantaine de centimètres de long, avec le corps strié de bandes jaune clair et marron.

— Regarde, salope, menaça le colonel. C'est un serpent corail. S'il te pique, tu crèves en une minute. Tu vas parler, maintenant ?

Malko sentit la chair de poule lui hérissier la peau. Il avait entendu parler des serpents corail, les reptiles les plus dangereux du monde, vivant à la fois sur terre et dans les rivières chaudes.

— Je ne sais rien, répondit la Chinoise d'une voix blanche. Kim-Lang devint grise, sa bouche s'agrandit d'horreur, mais elle secoua la tête et murmura :

— Je ne sais rien...

Le colonel recula d'un mètre. Délicatement, il jeta le serpent sur le corps étendu. Kim-Lang poussa un cri inhumain et son corps se tordit sur la table. Le reptile glissa sur le ventre de la Chinoise, fila le long de sa cuisse, revint sur le bas ventre et tomba par terre. Avec une rapidité diabolique, le colonel Makassar le rattrapa entre ses pincettes. Cette fois, il s'approcha encore plus de la table et déposa l'affreuse bête presque autour du cou de la fille.

Sa queue fouetta une oreille et Kim-Lang poussa un gémissement étranglé.

Ses yeux s'ouvrirent démesurément et elle parut en même temps se recroqueviller. Cette fois, le reptile rampa sur le visage, redescendit sur le cou et la poitrine par petites saccades et coula le long de la hanche jusque par terre.

Dès qu'elle ne sentit plus l'horrible contact Kim-Lang fut prise d'une crise de nerfs. Le corps agité de soubresauts nerveux, de la bave autour des lèvres, elle glapissait des mots sans suite, en chinois et en thaï, tirant désespérément sur ses sangles. Son visage enlaidi par la terreur, avait pris une teinte verdâtre. Elle respirait par à-coups, avec des halètements courts et convulsifs, comme si elle allait avoir une syncope cardiaque.

Le colonel Makassar rattrapa le serpent corail entre les pincettes et l'éleva lentement vers la table. Fatigué, le reptile ne se débattait presque plus. Cette fois, l'officier de la Sécurité procéda différemment. Sans lâcher le reptile, il posa le corps sur la poitrine de Kim-Lang, juste entre les deux seins. La tête triangulaire et plate n'était qu'à quelques centimètres des lèvres de la Chinoise. D'où il se trouvait, Malko pouvait voir la langue fourchue entrer et sortir à toute vitesse. Les yeux de Kim-Lang s'ouvrirent, exorbités et troubles. Tout son corps fut agité d'un long frisson et elle marmonna quelques mots inintelligibles. Elle était en train de devenir folle de peur.

— Regarde, dit le colonel. Cette fois, le serpent va te piquer. Tu ne m'intéresses plus puisque tu ne veux pas parler.

La gueule minuscule approchait millimètre par millimètre des lèvres renflées qui avaient embrassé Malko la veille.

Kim-Lang ne parvint pas à faire sortir un son de sa gorge. Mais ses lèvres dessinèrent silencieusement un mot. Le colonel écarta de quelques centimètres le reptile dont la queue fouettait encore lentement les petits seins de la Chinoise.

— Tu vas dire la vérité ? demanda-t-il en thaï.

La Chinoise dit une phrase d'une voix étranglée et le colonel souleva le reptile, le maintenant au-dessus du corps étendu. Dès que le contact gluant se fut éloigné d'elle, un flot de paroles s'échappa de la bouche de Kim-Lang.

Incompréhensibles pour Malko : c'était du thaï et du chinois.

La Chinoise ponctuait son récit de petits sanglots, comme si elle implorait la pitié.

Le colonel posa une question et elle tarda un peu à répondre. Aussitôt, la queue du serpent frôla le flanc droit de Kim-Lang. Elle poussa un paillement aigu et recommença à dévider encore plus vite sa confession. Maintenant plus rien ne pourrait l'arrêter.

Fatigué, le colonel laissa tomber le serpent minute dans le panier qui fut immédiatement refermé. Puis, il se tourna vers Malko et Thépin, sans interrompre Kim-Lang.

— Les révélations de cette personne intéressent la Sécurité de ce pays. Je préfère les entendre seul.

Cela, c'était pour Malko. Il eut un dernier regard de pitié pour la Chinoise et sortit de la cellule, suivi de Thépin. Il avait envie de vomir.

* * *

Dès qu'il fut seul avec Thépin, il explosa :

— C'est inhumain, ce que fait le colonel. À quoi bon se battre contre le communisme, si c'est pour employer les mêmes méthodes. En plus, si le serpent avait mordu Kim-Lang, vous auriez été bien avancé ! Morte, elle ne vous servait à rien.

Thépin sourit d'un air entendu et zozota sentencieusement :

— Les serpents corail ont la particularité d'avoir une bouche très petite. Pratiquement, ils ne peuvent mordre un être humain

qu'en quelques endroits très précis. Entre les doigts, par exemple, ou à la lèvre. Autrement, sa bouche minuscule n'a pas de prise. Kim-Lang ne risquait pas grand-chose...

Malko resta sans voix. Il s'attendait certes à tout sauf à cela. C'était ingénieux. Sauf si la victime devenait folle de terreur. Décidément, les Jaunes avaient des inventions créatrices. Les tortionnaires de la Gestapo ou du M.V.D. étaient des brutes sans imagination, à côté d'eux.

Le colonel Makassar revint une demi-heure plus tard dans son bureau. Ses petits yeux noirs pétillaient de joie. Malko et Thépin l'attendaient sagement, sans beaucoup parler. Il lissa sa chemise, maculée de sueur comme de coutume, et s'assit dans son fauteuil.

— Je sais tout ce que je voulais savoir, annonça-t-il dans son anglais scolaire. Cette jeune fille a été vraiment très utile. Et vous aussi, cher monsieur, dit-il à Malko.

— Mais pourquoi ne l'avez-vous pas arrêtée plus tôt puisque vous la soupçonniez ? demanda celui-ci. Au lieu d'attendre qu'elle attente à mes parties vitales.

Le Thaï rit de bon cœur.

— Cher monsieur, Kim-Lang a un passeport malais. La Malaisie est un pays ami. Il m'était difficile de l'accuser d'être un agent communiste, sans preuve, d'autant plus que je n'avais aucun délit à lui reprocher.

— Et alors ? interrogea Malko, mal à l'aise.

Le colonel prit le temps d'allumer un cigare, puis tira une bouteille et trois verres d'un tiroir de son bureau.

— Trinquons, dit-il. Au succès commun.

Malko trempa poliment ses lèvres dans son verre.

C'était du mékong. Infect. Sirupeux et acre à la fois. À l'image du colonel.

— C'est une triste histoire, fit pensivement l'officier. Qui prouve que les hommes les plus solides ne sont pas à l'abri d'un faux pas. En ce qui concerne Kim-Lang, rien d'extraordinaire. Elle a des parents en Chine, dans le Se-Tchouan. Un jour elle a été contactée par les gens d'un réseau communiste. On lui a ordonné, si elle voulait qu'il n'arrive rien de fâcheux à sa famille ou à elle-même, de s'arranger pour devenir la maîtresse de Jim

Stanford. Et de le rendre fou d'elle. Ce qui n'était pas très difficile, étant donné leur différence d'âge et la beauté de cette fille. Lorsque Jim Stanford a été bien accroché, la seconde partie du plan a démarré. On a ordonné à Kim-Lang de se mettre à exiger des cadeaux de plus en plus chers. De façon à mettre Jim Stanford dans une situation financière inextricable.

C'est sur ordre que deux ou trois fois Kim-Lang a fait semblant de rompre. Pour voir si son amant était assez ferré.

— C'est diabolique, soupira Malko.

Le colonel hocha la tête avec compassion.

— Le plan a très bien marché. En six mois, Kim-Lang avait fait dépenser beaucoup plus qu'il ne le pouvait à Jim Stanford. Il était aux abois. Alors, « on » l'a contacté. Des Chinois ont proposé de lui acheter de la soie très cher. Trente pour cent au-dessus des cours à une époque de mévente. Jim a fermé les yeux sur cette anomalie ; il n'avait pas le choix, talonné par les goûts dispendieux de sa maîtresse, bien que sachant que cette offre alléchante cachait un piège. Au dernier moment il a découvert que sa soie lui était payée en armes. Et, comme par hasard, il avait un acheteur pour ses armes, au sud du pays, presque en Malaisie.

Les communistes avaient ainsi réussi leur coup : ravitailler les maquis du Sud sans danger. Jim était connu dans tout le pays. Il passait tous les barrages de police sans difficulté. Alors que nous avions réussi à noyauter toutes les filières d'approvisionnement. Il aurait encore pu refuser, à ce stade, nous prévenir. Mais il perdait Kim-Lang.

— Mais comment avez-vous été amené à le soupçonner ? demanda Malko. Puisqu'il était justement au-dessus de tout soupçon.

Le colonel sourit mystérieusement :

— Bangkok est une petite ville, cher monsieur. Tout finit toujours par se savoir. Malheureusement pour Jim Stanford. Et il s'est mis à voyager un peu trop souvent dans le Sud.

— Qu'allez-vous faire de ces Chinois ? Le colonel sourit encore :

— C'est notre affaire. Nous allons les mettre hors d'état de nuire, discrètement. Ou attendre un peu. Qui sait ?

Malko contemplait pensivement son verre :

— Pensez-vous que Jim Stanford ait su que Kim-Lang le trahissait ?

Le colonel fit un magnifique rond de fumée et dit lentement :

— Je l'ignore, mais je ne le pense pas. Son orgueil l'aurait alors sauvé. Du moins, je l'espère. Je suis extrêmement peiné de ce qui est arrivé.

— Vous avez pourtant fait assassiner sa sœur d'une façon... heuh, plutôt inhumaine, coupa Malko.

Le colonel Makassar écarta les mains dans un geste d'impuissance.

— Nous n'aurions pas dû faire cela, reconnut-il. C'est une erreur commise sous le coup de la colère. L'officier qui avait été assassiné sur l'ordre de Jim Stanford était un homme de grande valeur. Il a été massacré. À ce moment, nous pensions que Jim Stanford était déjà hors de portée. Nous ne pouvions pas laisser ce meurtre impuni.

— Mais cette femme n'était pour rien dans les activités de son frère !

Le Thaï contempla Malko avec une certaine commisération :

— Vous devriez savoir, mon cher, que nous ne faisons pas un métier d'enfant de chœur. Dans vos services, on ne sacrifie donc jamais un agent pour mettre sur pied une opération ? Même s'il n'a pas démerité ?

Malko n'eut pas grand-chose à répondre. Il se souvenait d'avoir été lui-même traqué par les tueurs du Gehlen Apparat et de la C.I.A. Juste avant d'avoir trop bien rempli une mission³⁶.

— Mais à votre avis, Jim Stanford est-il encore en Thaïlande ? demanda Malko. En dépit de sa connaissance du pays, c'est un risque terrible.

Le colonel dessinait rêveusement sur son bureau. Il leva sur Malko des yeux où, pour la première fois depuis le début de la conversation, il y avait un peu d'humanité :

— Je crois, en effet, qu'il se trouve encore dans ce pays, peut-être tout simplement parce qu'il l'aime, dit-il. Il y a passé vingt ans de sa vie. Parce qu'il ne sait pas où aller. Je ne sais pas.

³⁶ Voir : Le Dossier Kennedy.

Cette fille n'a rien pu nous apprendre. Et je crois qu'elle ne savait vraiment rien d'autre. On ne résiste pas au serpent corail.

— Vous allez continuer à rechercher Stanford ?

— Non. Il n'est plus dangereux. Je ne veux plus risquer des hommes pour le retrouver. C'est peut-être mieux ainsi. Il a fait beaucoup pour notre pays, du temps des Japonais. Et, jusqu'à l'heure de sa mort, il n'oubliera pas que sa sœur est morte à cause de lui. Maintenant, c'est un homme traqué. Il doit être caché par les Chinois qui lui fournissaient des armes. Ceux qui se trouvaient avec lui dans la vieille maison de Domburi. Il n'ira pas loin. Eux aussi l'abandonneront. Il est trop dangereux, maintenant. Si vous le trouvez, il est à vous.

L'émotion du colonel n'était pas feinte. Malko le remercia d'un signe de tête. C'est toujours humiliant d'être du côté des traîtres.

— Et cette jeune Chinoise ? demanda-t-il encore. Cette fois le colonel eut un rire cruel :

— Vous vous intéressez à son sort ? Eh bien, vous allez être fixé. Vous verrez que nous ne la torturerons plus. Elle ne peut plus nous servir. Elle a dit tout ce qu'elle savait. Ce n'est qu'un rouage.

Ils le suivirent jusque dans la cave où on avait interrogé Kim-Lang. La Chinoise était toujours là, attachée sur la table de bois. Avec les deux affreux accroupis à ses pieds. Le colonel donna l'ordre de la détacher.

L'un des Thaïs défit les sangles et Kim-Lang roula à terre. L'un des affreux était sorti et revint avec une couverture qu'on étendit sur le sol. Brutalement, il y roula Kim-Lang, toujours évanouie et nue, puis elle fut saucissonnée, comme un paquet. Les deux affreux la prirent sous leurs bras comme un tapis roulé et sortirent de la cellule.

Thépin, Malko et le colonel leur emboîtèrent le pas.

Une camionnette bâchée était garée dans la cour. Le corps de Kim-Lang y fut jeté sans ménagement et l'un des deux geôliers s'assit sur le rouleau. L'autre prit le volant. Le colonel monta dans sa Datsun avec Malko et Thépin.

Ils enfilèrent Ploenchitr Road puis tournèrent à droite dans Soi-Chid Road et ensuite dans un dédale de petites rues, en

lisière d'un khlong verdâtre, pour s'arrêter finalement devant un immeuble assez miteux.

La rue était peu animée. Personne ne prêta attention au colis transporté par les deux Thaïs jusqu'au premier étage. Guidés par le colonel, Malko et Thépin montèrent l'escalier à leur tour. L'officier leur ouvrit une autre porte donnant sur un local plongé dans le noir. Le Thaï alluma et Thépin poussa une exclamation de surprise : une immense glace était enchâssée dans le mur du fond, deux mètres sur trois.

— C'est une glace sans tain, souligna le colonel Makassar, d'une voix neutre.

De l'autre côté se trouvait une chambre à coucher simplement meublée, dans laquelle les deux affreux étaient en train de décharger Kim-Lang sur le lit. Ils ressortirent en refermant la porte derrière eux.

— Que voulez-vous faire ? demanda Malko, intrigué.

— Chut, c'est une surprise, fit le colonel. Excusez-moi, je dois m'absenter quelques instants. Restez-là.

Il disparut dans une pièce voisine et Malko l'entendit téléphoner sans comprendre ce qu'il disait. L'autre parlait thaï, bien entendu.

Résigné, Malko s'assit sur un sofa peu confortable, à côté de Thépin qui arborait un air aussi mystérieux que le colonel.

De l'autre côté de la glace sans tain, Kim-Lang ne bougeait pas, étendue nue sur le lit, les yeux fermés. Impossible de dire si elle était assommée, évanouie, ou si elle dormait simplement, épuisée par son interrogatoire.

Ils étaient là depuis une demi-heure environ lorsqu'ils entendirent des pas dans l'escalier.

Thépin se pencha sur Malko et dit méchamment :

— Tu vas voir ce qui va arriver à ta putain.

Ils avaient tous les deux les yeux fixés sur la glace sans tain. La Chinoise n'avait pas changé de position.

Il y eut un conciliabule sur le palier puis la porte de la chambre où se trouvait Kim-Lang s'ouvrit brutalement.

Une femme s'encadra dans le chambranle. Malgré les lunettes noires, Malko reconnut immédiatement Mme Stanford, plus distinguée et plus séduisante que jamais, drapée dans un

manteau de soie grège. Elle tenait un petit sac noir dans la main droite. Calmement, elle referma la porte et retira ses lunettes. Jamais Malko n'avait vu un visage respirer une telle cruauté. Les lèvres et les yeux ne formaient plus qu'un trait fin, un rictus de haine faisait trembler son menton.

Mme Stanford s'avança vers le lit et secoua Kim-Lang par l'épaule. La Chinoise ouvrit les yeux et poussa une exclamation que la glace étouffa. Malko vit seulement bouger les lèvres. Elle essaya de se lever mais la longue main de Mme Stanford la repoussa sur le lit.

Comme fascinée par un serpent, Kim-Lang ne bougea plus. Mme Stanford se pencha et, de la main droite, gifla violemment Kim-Lang, laissant sur sa joue cinq traînées sanglantes. Puis droite comme un I, implacable, elle injuria sa rivale pendant plusieurs minutes. On voyait ses lèvres bouger, ses yeux flamboyants de haine. Les paroles parvenaient à travers la glace comme une rumeur sourde.

Soudain, elle ouvrit son sac et y plongea la main. Elle la ressortit, tenant un pistolet automatique noir, un Beretta 7,65. Calmement, elle l'arma, ramenant la culasse en arrière.

Les mains croisées sur la poitrine, Kim-Lang se recroquevilla sur le lit, tellement effrayée qu'elle ne cria pas. Comme au stand, Mme Stanford étendit le bras et tira. La première balle frappa Kim-Lang au pied droit. Elle cria et tenta de se lever. Mme Stanford continua à tirer.

Malko vit un trou sanglant apparaître dans la poitrine de la Chinoise. Puis un autre juste au-dessus de son nombril. Elle bascula en avant. Mme Stanford tira encore deux fois, dans le dos, des éclats d'os jaillirent de la colonne vertébrale de la Chinoise. Elle eut une convulsion violente et glissa par terre.

Déjà Malko se précipitait à travers l'appartement. Il se heurta au colonel Makassar qui, fermement, mais poliment, lui enfonça le canon de son propre revolver dans l'estomac.

— N'intervenez pas, murmura-t-il. C'est un simple drame passionnel. Je viens d'apprendre à Mme Stanford où se trouvait la femme qui avait ruiné son mari... Elle a réagi comme toute épouse digne de ce nom.

Juste à ce moment, on entendit un autre coup de feu, venant de la rue. Abandonnant son interlocuteur, le colonel bondit sur le palier et dévala l'escalier, Malko sur ses talons.

Mme Stanford était debout près d'une Toyota, le corps d'un homme étendu à ses pieds. Elle tenait encore le pistolet avec lequel elle avait abattu Kim-Lang. Le colonel se précipita et le lui arracha. Elle se laissa faire sans résistance, hébétée, et s'appuya à la voiture.

— Qui est-ce ? demanda le Thaï en désignant le mort qui portait un affreux trou à la tempe.

— Mon chauffeur, murmura Mme Stanford.

Les gens s'attroupaient autour de la voiture. Le colonel furieux, s'exclama :

— Mais pourquoi l'avez-vous tué ?

— J'étais tellement énervée, fit Mme Stanford. Et il me restait encore une balle.

* * *

Le colonel White était verdâtre, presque de la couleur de sa tenue de jungle. Et, pour une fois, pas à cause de la dysenterie. Malko venait de l'informer, point après point, de l'épilogue de l'affaire Stanford. L'Américain en avait perdu la parole. Il ponctuait le récit de Malko de grognements douloureux et finalement abattit son poing sur la table :

— Ce putain de pays pourrit tout. Même des types comme Stanford. C'est l'humidité et la chaleur, on devient dingue.

Plus calmement, il ajouta :

— C'est dur de penser que nos types du Spécial Corps se sont fait descendre avec des mitrailleuses vendues par Jim Stanford.

— C'est dur, reconnut Malko ; mais nous n'y pouvons rien. Je n'ai pas de raisons de mettre la parole des Thaïs en doute.

White secoua tristement la tête :

— Ils se sont fait une joie de vous faire découvrir, à vous, l'histoire Stanford. Je suis sûr que la petite ne vous a pas tout dit. C'était difficile de venir me trouver pour m'annoncer la trahison de Jim Stanford. Tandis que si vous découvriez vous-même le pot aux roses...

— Peut-être, concéda Malko. Mais en tout cas mon rôle est terminé. J'ai un avion pour New York demain matin, par la Scandinavian, via Copenhague. Je le prends. Je n'ai plus envie de retrouver Jim Stanford.

— Moi non plus, fit tristement le colonel White. Mais, si on me le signale, je serai obligé de faire quelque chose.

— Dure journée, colonel, conclut Malko.

— Dure journée, répéta l'Américain en écho.

Ils se quittèrent sur une poignée de main sans chaleur. L'ombre de Jim Stanford gâchait beaucoup de choses.

CHAPITRE XIV

Le rond-point de Sawankaloke Road, à un mille de l'aéroport de Don Muang, au nord de Bangkok, était, comme d'habitude un magma sans nom de véhicules divers, cherchant tous à se dépêtrer de l'embouteillage. Sam-los, camions, autobus blancs chargés d'ouvriers, et même quelques chars à buffles étaient emmêlés dans un nœud inextricable.

À l'ombre d'un grand parasol, un policier thaïlandais, qui avait l'air d'avoir quatorze ans avec ses hanches de fillette, regardait la mêlée d'un air philosophe en suçant un épi de maïs nain. Il faisait beaucoup trop chaud pour intervenir.

Soudain, il y eut un remue-ménage dans la rizière enserrée entre Sawankaloke Road et la voie unique du chemin de fer. Des cris, des éclaboussements. Vaguement intéressé, le flic jeta un œil.

Deux buffles se battaient dans l'eau boueuse, à grands coups de cornes ; un gamin tentait de les séparer, tapant dessus avec un gros bambou et s'accrochant à leur queue. L'un des deux animaux rompit soudain le combat et fila au trot vers un trou d'eau où il s'ébroua voluptueusement. Mais le second restait sur place, grondant, secouant le mufle, soufflant. Brutalement, il ébranla ses deux tonnes et escalada le fossé qui le séparait de la route. Le policier porta la main à son étui à pistolet. Il n'y avait pas longtemps qu'il était à Bangkok. Dans le Nord, il avait souvent vu des buffles devenir *amok*, fous. Ils étaient alors aussi dangereux qu'un troupeau d'éléphants, détruisant tout sur leur passage...

Le policier arma son colt 11,45 aussi vite qu'il le put et cria pour prévenir les gens. Déjà, le buffle fonçait, tête baissée, les cornes en avant, droit sur l'embouteillage du rond-point.

C'est un petit taxi Toyota bleu qui reçut le choc. Les cornes traversèrent la tôle mince comme si c'était du papier, empalant le chauffeur de part en part. Pour se dégager, le buffle se mit à

secouer violemment la voiture. Une passagère fut éjectée dans un concert de glapissements. Aussitôt, le buffle détourna sa rage sur elle, la piétinant et l'encornant. Avec horreur le policier vit une des cornes traverser le cou de part en part.

À genoux, au milieu de la route, il visa soigneusement et tira. La balle du 45 frappa le buffle à l'épaule, lui causa une blessure superficielle, mais acheva de le rendre enragé. Se dégageant des débris de la Toyota et du cadavre piétiné de la femme, il fonça sur le rond-point.

C'était la panique totale.

Les gens sautaient des véhicules et s'enfuyaient dans toutes les directions. Deux taxis entrèrent en collision dans un effroyable fracas de ferraille, bloquant définitivement le carrefour.

Maintenant, le buffle s'attaquait aux voitures abandonnées, les lardant de coups de cornes, de ruades. Il réduisit un Sam-lo en poussière tandis que son propriétaire se tordait les mains de désespoir devant la disparition de son gagne-pain. Abrité derrière les voitures, le policier vidait son chargeur. Il toucha encore deux fois l'animal furieux qui ruisselait de sang. Mais il possédait une force herculéenne. Il s'arrêta enfin, cherchant un autre objet à détruire.

Il n'y avait plus que des voitures vides autour de lui et cela ne semblait pas le satisfaire.

Soudain, il aperçut une camionnette Datsun, que son chauffeur n'avait pas abandonnée. Le policier vit le buffle foncer au petit trot.

Il hurla à l'homme de se sauver.

Trop tard : le buffle atteignit son but au moment où le conducteur ouvrait la portière. Il n'eut pas le temps d'éviter le choc. Les cornes du buffle firent voler en éclats la caisse de bois, comme une bombe. Il se secoua pour se débarrasser des éclats de bois et accrocha l'homme au moment où il sautait par terre. La corne effilée lui transperça la cuisse et l'envoya, assommé, à trente mètres.

Obstinément, l'animal revint à la camionnette, s'acharnant sur la portière. Tant et si bien qu'il se coinça les cornes dans les

tôles déchiquetées. Il resta sur place, piétinant et grondant, brusquement calmé.

Le policier n'attendait que cela. Il contourna la camionnette et, à bout de bras, enfonça le canon du colt 45 dans l'oreille du buffle.

Le bruit de la détonation et le meuglement d'agonie de l'animal se confondirent. Il trembla quelques secondes puis s'effondra, la tête retenue dans les tôles. Encore tremblant, le policier jeta un coup d'œil à la camionnette et écarquilla les yeux.

Dans le choc, une des caisses du chargement s'était ouverte et éventrée. Il avait devant lui des canons de mitrailleuses, soigneusement enveloppés dans des papiers graissés. Douze canons. Et il y avait une vingtaine de caisses. Le chauffeur du véhicule était toujours étendu à une dizaine de mètres, perdant son sang en abondance. Le policier se précipita et, avec sa ceinture, lui fit un garrot à la cuisse.

Les gens revenaient vers leur voiture, évaluant les dégâts, criant, protestant. De chaque côté du carrefour, une queue de véhicules s'allongeaient sur plusieurs kilomètres dans une pagaille indescriptible.

Le blessé ouvrit les yeux et son regard rencontra la casquette du policier. À l'expression de son visage, il comprit immédiatement. Il tenta de bouger, réprima un cri de douleur et retomba. Alors, de sa main gauche, il attira le policier à lui et murmura :

— Dix mille bahts pour toi si tu ne dis rien.

Dix mille bahts, c'était deux ans de salaire. Le policier hésitait lorsque une voiture de police stoppa au carrefour, avec quatre de ses collègues à l'intérieur.

Dix mille bahts à cinq, cela ne valait pas le risque. Il se releva et appela les autres policiers à grands cris.

* * *

— Nous savons où se trouvera Jim Stanford demain à dix heures, dit le colonel Makassar. Voulez-vous vous en occuper ou préférez-vous que nous nous en chargions ?

Malko était assis en face du colonel, dans son bureau de la rue Plœnchitr, mortellement triste. C'est pour assister à l'hallali d'un vieux camarade qu'il était venu de si loin. Mais il vaut mieux laver son linge sale en famille. Comme les Thaïs. Mme Stanford avait été arrêtée pour avoir tué, sans préméditation, une rivale. Et remise en liberté provisoire. Elle passerait quelques mois en prison, ou serait condamnée à une peine de principe.

Kim-Lang reposait au cimetière communal de Bangkok. Personne n'avait réclamé son corps. Les Malais, très pointilleux en ce qui concerne leurs ressortissants, ne pouvaient que déplorer un crime passionnel aussi limpide.

— Colonel, dit Malko, je me charge de Jim Stanford. Vous n'en entendrez plus parler.

L'officier thaï se renversa dans son fauteuil et dit :

— Vous nous avez beaucoup aidé dans cette affaire. Je vous en suis reconnaissant. Aussi je vous donne carte blanche. Toutefois, je vous demanderai de vous faire accompagner par Mlle Radjburi. Et je vous prierai également, le cas de Jim Stanford étant réglé, de quitter la Thaïlande dans les plus brefs délais. Je me permets même de vous signaler qu'un avion de la Scandinavian Airline quitte après-demain à dix heures du matin, Bangkok pour Copenhague et New York via Tachkent. C'est de loin le vol le plus direct pour les U.S.A.

Il consulta un papier sur son bureau.

— Vous avez même une correspondance à Copenhague pour New York à dix-huit heures par le même avion. Vous serez à New York pour souper. C'est extraordinaire le progrès, n'est-ce pas ? Qui aurait pu penser qu'on pourrait aller un jour de Bangkok à New York dans la journée, sans changer d'avion ? J'ai même pris la liberté de retenir une place en première à votre nom. Ce vol n'existe en effet qu'une fois par semaine.

Malko remercia pour une telle sollicitude. Derrière ses yeux mi-clos, le colonel Makassar l'observait en souriant.

— Nous ne pouvons tolérer sur notre sol un agent étranger, ajouta-t-il. Les hommes du colonel White, eux, travaillent en liaison étroite avec nous. Vous, non. Au revoir, prince Malko. J'espère vous revoir ici dans d'autres circonstances.

Il appuya sur un bouton et, quelques secondes plus tard, Thépin entra dans le bureau.

— Je vous demande de ne pas quitter notre ami jusqu'à son départ, dit le colonel Makassar.

Cette fois, la bouteille de mékong resta dans le tiroir. Malko prit congé un peu froidement. Ce n'est jamais agréable de se voir déclarer *persona non grata*. Il sortit, avec Thépin sur ses talons.

Sa Mercedes était garée dans la cour. Au moment de monter dedans, Malko sursauta :

— Le colonel ne m'a pas dit où se trouverait Jim Stanford demain.

— Je sais où il est, dit Thépin, et comment nous l'avons retrouvé.

Elle raconta l'incident du buffle. Le conducteur avait parlé pour éviter d'être exécuté. Les armes trouvées dans la camionnette représentaient une toute petite partie d'un stock qu'ils avaient découvert dans un hangar de Domburi. Il devait être acheminé par camion le lendemain jusqu'à un rendez-vous sur la rivière Kwäï, avec Jim Stanford. Les armes lui appartenaient.

Ensuite, dissimulées dans des jonques, elles seraient acheminées, par la rivière, vers le sud.

Le cœur serré, Malko pensa au vieil homme qui avait tout perdu, caché dans la jungle, traqué par ses propres amis.

La voiture se faufilait dans les embouteillages. Thépin ne disait pas un mot, contrairement à son habitude. Soudain, elle se tourna vers Malko, juste avant d'arriver à l'immeuble de Air America :

— Si tu ne veux pas partir demain, j'arrange tout. Mon père est très puissant ici. Même le colonel Makassar ne peut rien contre un de ses ordres.

— Pourquoi resterais-je ?

Les yeux sombres noircirent encore.

— Pour m'épouser.

Elle le regardait avec un mélange de supplication et de haine. Malko comprit qu'il devait gagner du temps. Maintenant, il connaissait les Thaïlandaises.

— Je ne peux pas te répondre maintenant, dit-il. Je dois fermer d'abord le dossier Stanford.

Elle posa sa main sur la sienne et insista :

— Reste. Nous serons heureux. Je t'aime.

— Mais que ferai-je dans ce pays ? objecta Malko. Elle balaya l'objection.

— J'ai de l'argent pour deux. Tu monteras des affaires. Cela n'a pas d'importance. Je veux que tu t'occupes de moi, avant tout. J'ai parlé de toi à mon père. Il veut bien que je t'épouse. C'est très rare, tu sais.

Malko ne savait que répondre. Elle était belle, jeune, amoureuse. Les lèvres entrouvertes, elle quêtait sa réponse avec une obstination enfantine.

— Nous parlerons de cela plus tard, dit-il. Maintenant, je dois voir le colonel White. Il vaut mieux que tu m'attendes.

Depuis que le patron de la C.I.A. de Bangkok connaissait le double jeu de Thépin, il l'avait surnommée le Cobra.

* * *

Le colonel White avait les yeux rougis de fatigue, comme toujours. Et, pour une fois, sa chemise n'était pas impeccable. Il écoutait le récit de Malko en le ponctuant de grognements. Lorsque ce dernier eut terminé, il émit une espèce de ricanement :

— Vous croyez vraiment que les Thaïs passent l'éponge sur Jim Stanford ? Grands et généreux, hein ! Il vous a fait un beau cinéma, cette ordure de Makassar.

Il pointa un doigt accusateur sur Malko :

— Vous ne les connaissez pas. Ils ne sont pas fous. Ils ne veulent pas avoir sur les mains le sang d'un type comme Jim Stanford, même traître. C'est un peu comme Soekarno en Indonésie. Il a mené le pays à la ruine, c'est un fumiste, mais il est intouchable. C'est le libérateur de la patrie. Jim, lui, en 45, a fait foutre le camp aux Chinois de Kuomintang. Les Thaïs ne sont pas reconnaissants, mais il y a encore à Bangkok des types qui couperaient Makassar en morceaux s'il faisait abattre Jim

Stanford. Même après le coup des armes. C'est pour cela qu'ils l'ont cherché mollement et qu'ils se sont vengés sur sa sœur.

— C'est bien ce que je dis, coupa Malko. Ils nous le laissent.

White secoua la tête.

— Oui, pour que nous le liquidions. À leur place. Et vous allez le liquider ?

Il y eut un long silence, coupé par la pétarade d'un Sam-lo et le cri d'un marchand de soupe chinoise ambulant, bruits de fond de Bangkok.

— Oui, dit le colonel White. Nous devons le liquider pour plusieurs raisons.

Il se leva et désigna la grande carte murale de la Thaïlande derrière son bureau.

— Vous voyez ces cercles ? Ce sont les maquis du Sud. Ils n'existeraient pas sans Jim Stanford. La semaine dernière, trois de nos hommes sont tombés dans une embuscade, morts tous les trois, à cause des mitrailleuses que Jim a fait venir. Cela, je ne peux pas lui pardonner.

— Et puis, il y a autre chose. Si nous le sauvons, les Thaïs nous feront chanter. Ils cherchent à avoir barre sur nous par tous les moyens. Le jour où ils veulent nous neutraliser, ils sortent l'histoire Stanford et nous accusent découvrir les traîtres. Moi, j'y laisse ma carrière et le service en prend un vieux coup.

— Vous irez à la rivière Kwaï demain matin. Mais je veux que vous reveniez seul. C'est un ordre. Sinon, je m'en occupe moi-même.

Il ouvrit un tiroir et en tira un lourd 45 qu'il poussa à travers le bureau.

— Prenez ça.

— Merci, dit Malko, j'ai déjà une arme.

Ils restèrent silencieux de nouveau, puis White dit :

— Je ne peux pas vous parler autrement, S.A.S. Je suis le chef de ce service, ici. Plus tard, j'irai un jour sur la tombe de Jim. Pas pour y cracher. Parce que le présent n'efface pas le passé. Mais il n'y a pas d'autre solution.

Malko inclina la tête.

— Je ferai ce qu'il faut. Et, lundi matin, je m'en vais. Le colonel Makassar me fait expulser. Je ne vous reverrai donc plus.

White se leva et lui tendit la main.

— Bonne chance. C'est un sale boulot. Comme presque toujours dans notre métier.

Il raccompagna Malko jusqu'à la porte et le regarda partir. Le bureau de Thépin était vide.

* * *

Un peu plus tard, Malko réfléchissait, assis au bord de la piscine de l'Érawan. Jamais encore dans sa carrière d'agent secret, il n'avait abattu un homme de sang-froid. Même au Brésil³⁷, il avait laissé une chance au docteur Brandao qui n'en méritait pourtant pas. Incorrigible gentleman. Dix ans de barbouzerie n'effacent pas dix siècles d'atavisme. Il n'avait pas l'intention de tuer Jim Stanford. Même si cela s'appelait trahir.

— À quoi penses-tu ? demanda Thépin, assise en face de lui.

— À demain.

Soudain, il en eut par-dessus la tête de ce métier. Derrière ses lunettes noires, il contempla le visage distingué, hautain et cependant plein de charme de Thépin. Avec une femme comme elle ce serait une autre vie.

— Tu pourrais vivre en Europe ? lui demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Elle éclata de rire :

— Je n'aime pas le froid. Ni les grandes villes. Ici je suis chez moi.

Malko n'insista pas. Il ne se voyait pas vivre à Bangkok le restant de ses jours. Il fallait maintenant tuer le temps jusqu'au lendemain. Il commanda une vodka avec la ferme intention de se soûler à mort.

* * *

³⁷ Voir : Samba pour SAS.

Le Thaï qui conduisait la camionnette n'avait pas dit un mot depuis le départ de Bangkok. C'était évidemment un gorille des Services de sécurité.

Il était très tôt mais les rizières autour de la route étaient déjà grouillantes de paysans, le visage abrité sous des chapeaux à large bord.

Le plan était simple : le chauffeur irait tout seul au-devant de Jim Stanford pendant que Malko et Thépin aborderaient le cimetière, lieu de rendez-vous, par un autre côté. Lorsque Jim réaliserait que le Thaï n'était pas celui qu'il attendait, il serait trop tard.

Malko avait son pistolet extraplat. Avec la ferme intention de ne pas s'en servir. Jim accepterait sûrement de disparaître. Surtout quand il apprendrait la mort de Kim-Lang. À Washington, Malko s'expliquerait avec David Wise. Et tant pis, si cela bardait.

Pendant tout le voyage, Thépin ne dit pas un mot. Ses lunettes noires dissimulaient les ravages de la nuit. Elle avait fait l'amour comme une folle, ne laissant Malko en paix qu'aux premières heures de l'aube.

À Kanchanaburi, ils stoppèrent à la sortie de la ville pour que Malko et Thépin se dissimulent à l'arrière parmi les caisses vides, censées représenter le chargement d'armes. Le chauffeur devait être seul. De tout cœur Malko souhaita que Jim ait été averti et qu'il ne soit pas au rendez-vous.

La camionnette s'arrêta brusquement. La charpente métallique du pont était en vue. Malko éprouva un pincement désagréable. C'est ici que sa mission allait se terminer d'une façon ou d'une autre.

Thépin et le Thaï échangèrent quelques mots à voix basse, puis l'homme s'éloigna :

— Dans cinq minutes nous irons à notre tour, dit la jeune fille. Le colonel nous a fait dissimuler un sampan un peu en aval du pont.

Les premiers contreforts des collines commençaient tout de suite après Kanchanaburi. La vallée de la rivière était beaucoup plus étroite et la route serpentait entre deux murailles de jungle.

Jusqu'à ce que le pont soit en vue, ils ne croisèrent aucun véhicule. De temps en temps, un paysan, accroupi au bord de la route, les regardait passer avec indifférence.

L'île où se trouvait le cimetière apparut, drapée encore d'une brume légère. Sans qu'on lui ait rien dit, le chauffeur arrêta le véhicule et coupa le moteur. À part le bruissement de la rivière et des cris de singes et d'oiseaux, le silence était total.

Sur l'autre rive, un troupeau de buffles défila lentement encouragé par deux gamins aux cris perçants. Le soleil était déjà haut au-dessus des collines. Il était neuf heures du matin, et la chaleur était encore supportable.

Sans mot dire, le Thaï descendit sur la berge boueuse là où il y avait toujours des sampans, tandis que Malko et Thépin restaient dans la camionnette. Rapidement, il poussa une embarcation dans l'eau jaune et se mit à godiller. Il lui fallut cinq minutes environ pour aborder de l'autre côté. Il disparut alors dans la végétation et réapparut quelques minutes plus tard. Il fit un signe discret de la main : la voie était libre. L'endroit où se trouvait le véhicule était en contrebas et on ne pouvait les voir du cimetière.

Malko et Thépin sautèrent à terre et coururent jusqu'au bord de la rivière, sur l'espèce de petite plage où se trouvaient les sampans.

Thépin était en pantalon. Malko s'installa à l'avant et elle prit la godille. Elle ne mit guère plus de temps à traverser que le Thaï. Malko trempa sa main dans l'eau : elle était tiède. Ce devait être bourré de sangsues et de crocodiles.

Lorsqu'ils abordèrent à leur tour, le Thaï avait disparu. En principe, Jim Stanford devait se trouver à l'autre bout de l'îlot, à l'extrémité nord du cimetière, à près de cinq cents mètres. Heureusement, le terrain faisait un dos d'âne, ce qui les protégeaient des regards. De plus, il était relativement facile de se dissimuler derrière les bouquets d'arbustes tropicaux.

Au moment où Thépin sauta à terre, Malko remarqua une bosse insolite à la hauteur de l'estomac : elle était armée.

La traversée du cimetière ne posa pas de problème. Mais il faisait plus chaud de minute en minute. Puis ils parvinrent à un

gros bosquet de jacarandas, dernier abri possible, à cent mètres de la pointe de l'île, plate comme la main.

Le Thaï était déjà arrivé. Il attendait debout, près des dernières tombes. Un perroquet poussa un cri perçant qui le fit sursauter. L'oiseau s'envola lourdement, un lézard dans son bec.

La tension nerveuse était insupportable. Les nuages qui dissimulaient le soleil se déchirèrent brusquement et Malko eut l'impression de recevoir une coulée de fonte en fusion sur le crâne. Il avait la bouche sèche et le sang battait à ses tempes. À côté de lui, le visage de Thépin semblait de marbre.

Soudain son cœur battit plus vite : une haute silhouette venait de surgir du bout du cimetière, probablement venant en contrebas, de la rivière : un Européen, vêtu d'une chemise à manches courtes et d'un pantalon. En dépit de la barbe, Malko reconnut immédiatement Jim Stanford. D'un pas égal, il se dirigea vers le Thaï qui l'attendait, immobile. Il le prit par le bras et le tira à l'abri d'une tombe où ils s'accroupirent, tournant le dos à Malko et à sa compagne. Il n'y avait pas de temps à perdre : Jim Stanford ne mettrait pas longtemps à s'apercevoir de la substitution. Malko se décida. Penché à l'oreille de Thépin, il murmura :

— J'y vais. Ne bouge pas d'ici.

Elle inclina la tête et dit à voix basse :

— Embrasse-moi.

Elle avait les lèvres sèches et chaudes. Très vite elle se détacha de lui et le poussa en avant.

Un gros gecko, perché sur une tombe, les regardait. Thépin le suivit des yeux et il plongea dans les broussailles.

Il sembla à Malko qu'il mettait un siècle pour arriver à l'endroit où se trouvait Jim Stanford. Ce dernier, accroupi, lui tournait le dos, en grande conversation avec le Thaï. Brusquement, il se retourna.

Son regard croisa celui de Malko et ils restèrent vrillés l'un à l'autre. Une expression de surprise totale se peignit sur ses traits.

Son visage n'était pas à cinq mètres de Malko. Celui-ci fut frappé par les rides sous les yeux, l'expression de lassitude et de fatigue.

Jim Stanford se redressa lentement, braquant sur lui un parabellum japonais.

Malko ne chercha pas à sortir son arme. Les mains bien en évidence, il dit :

— Ne tirez pas, Jim.

— Malko !

L'Américain abaissa son arme. Il répéta « Malko » à voix basse. Le Thaï n'avait pas bougé, toujours accroupi. Les deux hommes restèrent face à face, puis Malko dit :

— Jim, je suis au courant de tout. Kim-Lang est morte. Elle travaillait pour les communistes. Le colonel White m'envoie avec l'ordre de vous abattre.

Une impression d'indicible tristesse passa sur le visage de Jim Stanford. Il ferma les yeux un instant et murmura :

— Quel idiot j'ai été ! J'y ai pensé, mais je ne voulais pas le croire. Par moments, elle était si douce, si aimante.

— Jim, coupa Malko, je n'ai pas l'intention de vous tuer.

L'Américain eut un sourire sans joie :

— Cela n'a pas beaucoup d'importance.

— Disparaissez, supplia Malko. Vous connaissez cette région comme votre poche. Vous referez votre vie quelque part. Personne ne vous poursuivra.

Jim Stanford ouvrait la bouche pour répondre quand il y eut un léger bruit derrière le dos de Malko. Vif comme l'éclair Jim poussa Malko qui tomba en arrière.

Un coup de feu claqua. Malko vit Jim se plier en deux avec une grimace de douleur en portant les mains à son ventre. Une nouvelle détonation et Jim tomba. Fou de rage, Malko roula sur lui-même et sortant son pistolet, tira au jugé dans la direction des coups de feu. Il y eut un cri étouffé.

Un cri de femme.

Malko bondit sur ses pieds, pris d'un affreux pressentiment.

Thépin était appuyée contre une tombe, très pâle, une large tache de sang sur son chemisier à la hauteur de l'épaule droite. Un Beretta 7,65 par terre, près d'elle.

— Pourquoi as-tu voulu tuer Jim ? cria Malko.

Il glissa un mouchoir entre le chemisier et la blessure. Elle ouvrit les yeux.

— Ce n'est pas lui que j'ai voulu tuer, c'est toi, balbutia-t-elle. Mais il m'a vu.

— Moi ! Mais pourquoi ?

— Parce que tu t'en vas, avoua-t-elle.

Ainsi, Jim Stanford lui avait sauvé la vie. Voyant que la vie de Thépin n'était pas en danger, il ramassa son pistolet et retourna près du vieil Américain. Le Thaï de la Sécurité était accroupi près de lui, impénétrable comme un Sphinx.

Jim Stanford avait rampé jusqu'à une tombe où il avait appuyé son dos. Une mousse rosâtre coulait de sa bouche. Il eut une toux sèche et cracha un gros caillot de sang. Tout le devant de sa chemise n'était plus qu'un emplâtre rouge. Malko déboutonna la chemise et eut du mal à ne pas montrer son désarroi ; la première balle de Thépin avait transpercé l'estomac pour finir probablement dans le foie et la seconde avait frappé le poumon droit. En l'opérant immédiatement, il y avait une toute petite chance...

— Je suis foutu, souffla Jim Stanford. Dites-moi seulement comment vous êtes arrivé ici. Et qui est cette fille qui voulait vous tuer ?

Malko lui résuma son séjour à Bangkok. Sans oublier le rôle de Thépin. Jim l'interrompit :

— Je n'ai jamais cherché à vous faire tuer. C'est ma femme. Elle craignait que vous découvriez la vérité. Je vous demande pardon. Sa-Mai travaillait aussi bien pour elle que pour moi.

— Je n'aurais jamais dû le prendre avec moi. C'est un tueur, un être cruel et dangereux... Tant pis, c'est trop tard.

Il eut un hoquet qui lui arracha un cri de douleur. Malko voulut le prendre par les épaules pour le faire lever.

— Venez, on va vous soigner. Jim secoua la tête :

— Non, c'est fini. Je suis trop vieux pour courir la jungle. Je l'ai trop fait du temps des Japonais !

— Mais pourquoi n'avez-vous pas fui la Thaïlande, s'exclama Malko.

Jim sourit faiblement :

— Je tenais encore à Kim-Lang. Il me fallait de l'argent pour la garder. Depuis pas mal de temps, je connaissais un très vieux dépôt d'armes de l'armée japonaise. Il a fallu que je trouve un

acheteur. Au point où j'en étais, un peu plus ou un peu moins. L'affaire devait se conclure aujourd'hui. Je serais parti par la rivière, avec de l'or. Assez pour refaire ma vie. Le sort en décide autrement.

Le visage du vieil Américain avait pris la couleur du granit auquel il était appuyé. Il ferma les yeux un instant et les rouvrit :

— Voyez-vous, avec Kim-Lang, si c'était à refaire, je crois que je recommencerais. Pour avoir vingt ans lorsqu'on en a cinquante, on paie toujours très cher.

Le ciel était immaculé maintenant et le soleil chauffait diaboliquement. La sueur coulait sur le visage de Jim Stanford et se mêlait au sang, à la commissure de ses lèvres.

Ses mains étaient agitées d'un mouvement spasmodique. Il dit à voix basse :

— Voulez-vous me rendre un dernier service, Malko ? Tout à l'heure, enterrez-moi ici. Il y a de la place et personne ne viendra m'y chercher. J'ai toujours aimé cet endroit. Comme ça, personne ne saura jamais.

Malko s'accroupit près de lui. Le regard de l'Américain était déjà vitreux.

— Je vous le promets, articula Malko, la gorge serrée. Jim voulut remercier, mais ne réussit qu'à faire une sorte de croassement. Sa main serra celle de Malko.

Il leva la tête vers le ciel bleu et ses doigts s'ouvrirent dans un ultime spasme. Son cœur eut un raté et s'arrêta définitivement. Les bras en croix, son corps glissa.

Le bruissement de la rivière Kwai parvenait faiblement aux oreilles de Malko. De nouveau un nuage passa sur le soleil et des singes se poursuivirent en criant un peu plus loin. Malko se pencha et ferma les yeux du mort. Maintenant, avec sa barbe, Jim semblait très vieux, un de ces vieillards sages qui prennent leurs petits-enfants sur leurs genoux.

Malko se leva, épousseta ses vêtements et revint à pas lents vers Thépin, le Thaï sur ses talons. Il n'éprouvait plus rien qu'une immense tristesse.

Ils ne furent pas trop de deux pour remuer une des lourdes pierres tombales scellées par l'humidité. Malko avait étendu le

corps de Jim Stanford à l'ombre, mais les mouches tournaient déjà autour du cadavre. Thépin était à quelques mètres du corps, abritée sous un bouquet d'orchidées sauvages. Par moments, elle sanglotait. Ils parvinrent enfin à dégager une ouverture suffisante pour y glisser le corps. Malko eut un dernier regard pour son vieil ami et fit glisser la tête dans l'ouverture.

En dix minutes tout fut terminé. La pierre remise en place, rien ne pouvait attirer l'attention. Malko avait jeté dans la tombe le pistolet du mort. Pendant une seconde, il resta debout, les yeux fixés sur la croix, enregistrant l'inscription : Ralph Cate, Captain, 31 Royal Armored Corps. 7 juillet 1945.

Jim Stanford était en bonne compagnie.

L'immense cimetière avait retrouvé sa paix. Dans quelques jours ce serait Noël. Un Noël sans neige, avec trente-cinq degrés à l'ombre.

Malko prit Thépin à demi inconsciente dans ses bras. Le Thaï godilla habilement pour les faire retraverser la rivière. Tout le temps du retour, Thépin, délirant à moitié, garda la tête sur les genoux de Malko. Lorsqu'ils arrivèrent dans Bangkok, elle murmura :

— Je te demande pardon. Je sais que tu voulais sauver Jim Stanford.

Malko lui caressa les cheveux.

— Cela ne fait rien. Peut-être est-il mieux là où il se trouve.

La camionnette stoppa devant l'immeuble de la rue Plœnchitr. Malko descendit, laissant la jeune fille sur la banquette, avec le Thaï au volant. Il prit la main de Thépin et lui baisa le bout des doigts.

— Adieu, Thépin, dit-il.

Avant qu'elle ait le temps de répondre, il était parti. Il monta dans le premier taxi qui passait.

* * *

Malko lisait le *Bangkok Post* dans la salle d'attente de l'aéroport de *Don Muang*. Il n'arrivait pas à détacher ses yeux d'un entrefilet en page trois. Une dépêche d'agence de Kuala

Lumpur. Un porte-parole de l'Ambassade américaine avait déclaré avoir obtenu la certitude que Jim Stanford, disparu depuis un mois, avait été abattu au cours d'une mission dont l'avaient chargé les Services spéciaux de son pays.

Les haut-parleurs grésillèrent, annonçant :

— Les passagers du vol 972 des Scandinavian Airlines sont priés de se présenter à la sortie numéro 3.

Au moment où Malko se levait, une Thaï âgée, en sarong de coton, s'approcha de lui, un petit paquet à la main. Sans mot dire, elle le lui tendit et s'éloigna.

Ce n'est qu'un quart d'heure plus tard, confortablement installé dans le DC-8 que Malko défit le papier. Il retint un cri d'admiration : le paquet contenait un splendide Bouddha en or massif de vingt centimètres de haut. Merveilleusement ciselé. Il y avait une carte de Mme Stanford dans le paquet, avec un seul mot : « Merci ».

Effectivement, tout se savait vite à Bangkok.

Le gros avion montait rapidement dans le ciel limpide. Audessous, la Thaïlande n'était plus qu'une grosse tache verte. Soudain, la voix de l'hôtesse annonça :

— Sur la droite de l'appareil, vous pouvez apercevoir la rivière Kwai.

Le commandant de bord inclina légèrement l'énorme avion. Les passagers se pressaient aux hublots, fascinés par le ruban argenté qui se découpait sur la jungle verte.

Malko, le cœur lourd, détourna les yeux.

FIN